



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

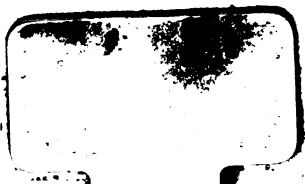
### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III. A. 330





---

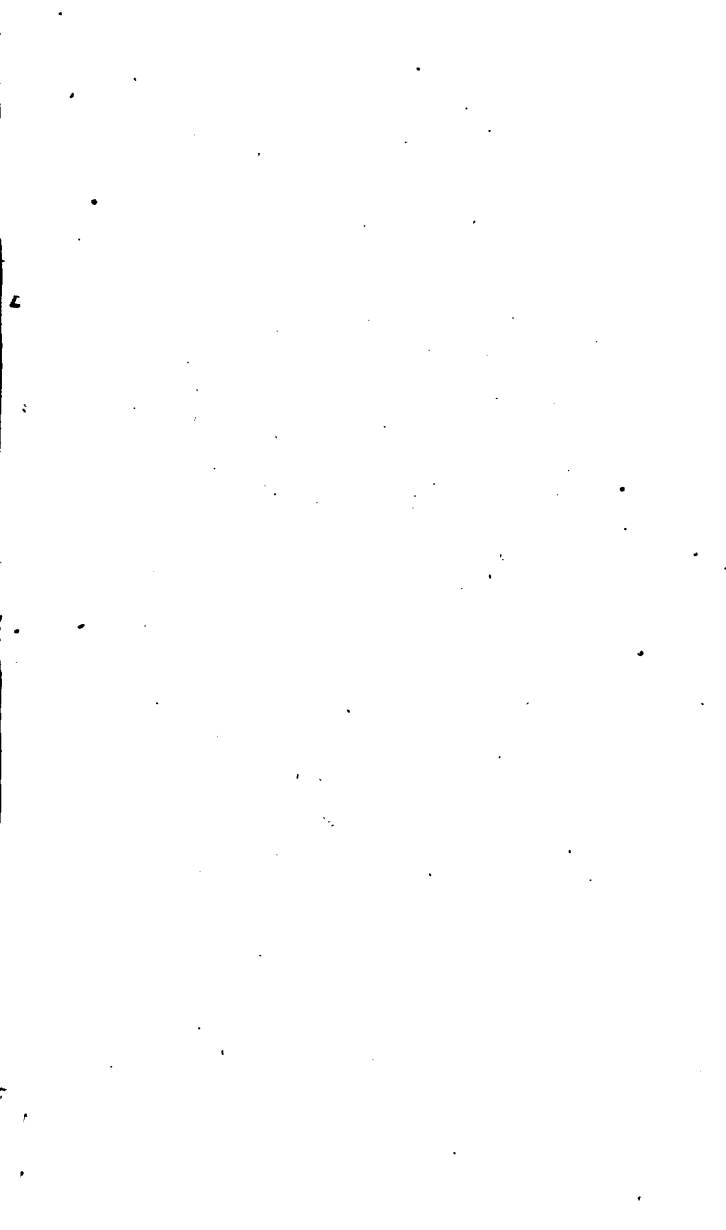
**PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,**

Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n. 1.





*Levez-vous ? vous êtes la fiancée  
de sir Wissemann.....*







*Levez-vous ? vous êtes la fiancée  
de sir Wisseman.....*

# LA TANTE

ET

## LA NIÈCE.

*Roman traduit de l'allemand,*

PAR MADAME ISABELLE,

**BARONNE DE MONTOLIEU;**

ORNÉ DE FIGURES.

Even suit was with me when I was young :  
It is show and seal of nature's truth,  
Were love's strong passions impressed to youth  
By our remembrances of days foregone  
Such were our faults when we thought them none.

SHAKESPEARE, *All is well, that ends well.* Acte I, scène 3.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des  
maux que je vous ai causés ; je vous ai beaucoup tour-  
menté par mon orgueil et mes caprices.

M. DE CHATEAUBRIAND, *Atala.*

TOME PREMIER.

A PARIS,  
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,  
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1825.



.....

*A mon Fils,*

*M. de Crousaz-Mein.*

---

DE tous les nombreux ouvrages que j'ai publiés aucun ne m'a plus intéressée que celui que j'offre encore au public ; il marque pour moi, mon cher Henri, l'époque heureuse de ton retour dans ta patrie. Tu m'as rapporté ce joli roman qui venait de paraître en Allemagne avec succès, et j'ai trouvé qu'il méritait d'être connu en France ; j'ai essayé de le traduire avec ton aide, et c'est une justice ainsi qu'une satisfaction maternelle de te le dédier. Ta parfaite connaissance de la langue allemande m'a été d'un grand secours ; et, cette fois du moins, j'ai l'assurance d'avoir pu rendre exactement les

pensées de l'auteur, qu'il eût été grand dommage d'altérer. Madame Schopenhauer réunit tout ce qu'il faut pour plaire aux Français, pour les intéresser, de l'esprit et de la sensibilité, de la gaîté et du pathétique, un style agréable et léger, et des réflexions vraies, profondes, des caractères bien dessinés et soutenus, des ridicules bien saisis, une moralité parfaite sans pédanterie; voilà ce que j'ai surtout remarqué dans cet ouvrage. Puissé-je l'avoir rendu comme je l'ai senti! mais je sens aussi tous les jours davantage combien il est difficile de traduire une langue aussi riche, aussi énergique. Elle dit tout, et l'on ne peut l'affaiblir qu'en la dénaturant. Malgré tous mes efforts j'ai toujours surpassé en *longueur* mes originaux, et je crains fort qu'on ne trouve dans cet ouvrage quelques longueurs que je n'ai pas osé supprimer; je crains aussi qu'on ne fasse à l'auteur le reproche d'un intérêt trop divisé. Cependant *la tante* est la seule véritable héroïne; toutes les jeunes personnes qui l'entourent ne sont là que pour faire res-

sortir son beau caractère, et j'ai trouvé neuve et piquante l'idée de mettre en scène une héroïne qui a plus de soixante ans. Le titre allemand indique bien positivement l'intention de l'auteur de concentrer sur elle l'intérêt du lecteur; l'ouvrage n'a point d'autre titre que *la Tante*; mon libraire en aurait voulu un second; toi, tu me priais de n'y rien ajouter, et j'aurais cédé à ton avis, qui était aussi le mien, sans le désir d'éviter l'amphibologie du mot français *l'attente*, qui, par le rapport complet de prononciation pouvait induire en erreur lorsqu'on ne voit pas ces deux mots écrits, ce qui est arrivé quelquefois quand je *parlais* de l'ouvrage que je traduais : c'est aussi ce qui m'a décidée à intituler ce roman *la Tante et la Nièce*, cette dernière jouant dans l'ouvrage un rôle intéressant.

Enfin tel qu'il est je le présente au public, qui m'a témoigné tant de bienveillance dans une carrière que j'aurais dû peut-être quitter depuis long-temps, et qui ne va plus à mon âge. Mais ton aide

et ta présence, mon cher Henri, semblent me rajeunir; puisse mon style se ressentir de cette douce impression!

Si *la Tante* réussit, comme je l'espère, et si la vie de *ta mère* se prolonge, tu m'aideras peut-être encore à traduire d'autres ouvrages de cet auteur. Je voudrais t'encourager à me remplacer dans une occupation où tu as déjà commencé à te faire connaître avantageusement dans un autre genre (1); au milieu de quelques épines qui en sont inséparables tu y trouverais de l'intérêt, un délassement agréable, et un doux souvenir de ta bonne et tendre mère,

ISABELLE, baronne de Montolieu.

*Bassigni, le 16 octobre 1824.*

(1) *Le Voyage dans l'Oberland, à Lucerne et ses environs, etc., etc.*

---

# LA TANTE

ET

## LA NIÈCE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

AGATHE et Babet, deux jeunes et jolies sœurs, de seize et dix-sept ans, étaient, pendant une soirée d'automne très-orageuse, assises dans un cabinet; leur humeur était aussi triste que le temps; un vent impétueux chassait avec violence la pluie contre les fenêtres. Dans la chambre voisine gisait sur un lit de douleur leur cousine-germaine, Victorine, atteinte d'une maladie que les médecins jugeaient mortelle; elle était la fille unique de M. Kleeborn, riche négociant, qui, depuis la mort des parens d'Agathe et de Babet, filles de sa sœur, les avait recueilli-



lies chez lui, et prodiguait à ces jeunes orphelines des soins vraiment paternels.

Lors même que l'état de leur cousine ne leur aurait pas imposé la gêne de se tenir tranquilles, elles n'auraient pas été disposées à babiller à l'envi l'une de l'autre, comme à l'ordinaire. Depuis un an qu'elles étaient sorties d'un pensionnat pour entrer dans la maison de leur oncle, c'était la première fois que deux semaines s'étaient écoulées avec une insupportable lenteur, sans qu'elles allassent au bal, au spectacle, ni dans aucune société. Elles n'avaient donc rien d'intéressant à se dire, et s'ennuyaient si complètement, qu'elles auraient préféré aller se coucher, quoique la soirée fût à peine commencée; mais elles ne l'auraient pas pu, c'était leur tour de passer la nuit suivante auprès de leur cousine malade. Sans un peu de honte qui les retenait, chacune se serait placée dans un coin, et aurait pleuré de grand cœur, tant elles se sentaient oppressées.

Après être restées assez long-temps dans un morne silence, elles se levèrent et se promenèrent aussi doucement que possible et sur la pointe des pieds, en long et en large dans le petit appartement, jusqu'à ce que

Babet, s'arrêtant devant la croisée avec un air pensif, mit son joli doigt sur son petit nez retroussé et, s'écria, après une pause, avec une espèce d'emphase héroïque : « C'est cela même ! c'est le noir ! » Agathe, à ces mots, oubliant qu'il faisait nuit, avança brusquement la tête contre la fenêtre de manière à faire trembler les vitres. Elle commença à se plaindre du coup qu'elle s'était donné, et, se frottant le front, elle dit à sa sœur d'un ton pleureur : « C'est bien malin de ta part, Babet ; je ne conçois pas quelle est ton intention. »

— Et moi, je ne sais ce que tu veux dire, répliqua Babet ; cela ne te regarde en aucune manière.

— Comment ! dit Agathe, n'as-tu pas parlé ? ne m'as-tu pas dit....

— Pas du tout, » répliqua aigrement Babet. Elles commencèrent à se disputer comme la veille, uniquement par ennui : de la dispute elles en vinrent aux larmes, et enfin Babet dit en sanglotant : « Il est bien dur en vérité de ne pas oser seulement réfléchir quel chapeau on mettra pour aller demain à l'église. — Quoi ! demanda sa sœur en se calmant subitement, était-il ques-

tion d'un chapeau? Pardon, chère Babet! j'ai cru, je t'assure, que tu avais vu passer dans la rue le... tu sais bien qui, le joli lieutenant que nous nommons *le noir*. »

Une envie démesurée de rire tarit bientôt la source des larmes dans les yeux des deux jeunes filles; en vain la gouvernante française se fit entendre dans la chambre voisine, semblable à l'orage qui gronde dans le lointain, pour leur reprocher cet élan de gaieté, si près de leur cousine malade; il leur était impossible de retenir leur fou rire, même lorsque la gouvernante, passant sa tête au travers de la porte entr'ouverte, leur dit très-sérieusement : « Fi donc ! mesdemoiselles ; c'est bien le moment de rire ! » En vain appliquèrent-elles sur leurs lèvres leur petit mouchoir de batiste, on entendait encore leur rire étouffé. Enfin elles se jetèrent toutes deux dans le grand fauteuil de leur oncle, et, riant toujours, elles serrèrent l'une contre l'autre leurs jolies têtes blondes et bouclées.

Peu à peu la chambre était devenue tout-à-fait sombre; on avait oublié de leur apporter de la lumière; le vent résonnait dans le tuyau de la cheminée et soufflait à travers les longs corridors du vaste bâtiment, au

point qu'une espèce de terreur s'empara des deux jeunes filles, et comprima mieux leur gâté enfantine que les remontrances de la gouvernante. Elles n'osaient ni bouger ni se séparer, elles se pressèrent encore plus l'une contre l'autre, et causèrent ensemble tout bas de leurs petites affaires de cœur. L'obscurité était propice à cet entretien.

« Conte-moi cela, dit Agathe : vient-il à l'église lorsque tu as mis ton chapeau noir ? »

— Oh ! non, répondit Babet ; mais tu sais bien que tous les dimanches il se place à la porte de l'église avec les autres messieurs pour voir les dames qui y entrent ; il me salue toujours d'une manière très-particulière ; mais il ne connaît pas encore mon chapeau noir, qui est tout neuf, et qui me sied au mieux ; comme tu sais. Hélas ! ajouta-t-elle avec un gros soupir, voilà déjà huit grands jours que je n'ai vu ce pauvre Théodore. Pourquoi le temps des vacances passe-t-il si vite ! Il faudra qu'il retourne à Goettingen recommencer ses ennuyeuses études ; et puis voilà que lundi on joue le grand opéra nouveau, et mardi bal au Casino. A quoi me servira d'être engagée avec lui pour le second quadrille et pour le premier cotillon ? toutes

nos amies en étaient jalouses; et n'y pas aller !... Ah ! je suis bien malheureuse !

— Oh ! oui, c'est un grand malheur, bien grand, répondit Agathè; je te plains de tout mon cœur : aussi je ne veux jamais aimer, non jamais, ni me marier, c'est décidé.

— Ah ! ah ! c'est bon cela, dit Babet en recommençant à rire; il serait beau de ne point aimer ! Tu voudrais donc devenir une vieille fille comme la tante que nous attendons ?

— Fi donc ! répliqua Agathe avec humeur, elle m'ennuie d'avance à la mort cette tante, avec ses titres et sa noblesse, et ses soixante ans : je voudrais qu'elle fût au bout du monde, ou qu'elle restât dans son digne chapitre où elle a été jusqu'à présent. Notre oncle n'avait nul besoin de lui écrire de venir pour soigner Victorine, nous l'aurions assez bien soignée sans elle, et soins ou non on guérit tout de même. Il est vrai pourtant que je ne la connais pas encore cette tante, et que je suis un peu curieuse de la voir, quoique je la redoute.

— Moi de même, dit Babet, je ne puis pas plus que toi la souffrir; elle voudra nous gouverner, comme si nous n'avions pas déjà

assez à souffrir de la demoiselle française (1). Cependant cette baronne de Falkenheim n'est pas même notre tante ; notre mère était la sœur de l'oncle Kleeborn, et elle n'est que la sœur de feu sa femme, et par-dessus le marché religieuse, ou quelque chose de pareil ; ainsi elle n'a précisément rien à nous dire.

— Elle est chanoinesse, répondit Agathe d'un ton important ; nous aviserons bien aux moyens de nous arranger avec elle. Revenons plutôt au *noir*, non pas à ton chapeau, Babet, mais à mon *noir*. Vois-tu, Babet, je ne l'aime pas, oh ! non, pas du tout ; je fais seulement semblant de m'intéresser à lui, parce que dans le monde il faut faire comme les autres ; mais je ne l'épouserai pas, dût-il me demander en mariage ; non, Babet, je t'en donne ma parole. » En disant cela, Agathe se pencha gravement en arrière dans le fauteuil avec une mine si digne et si sérieuse, qu'elle excita de nouveau le rire de Babet. « Le connais-tu donc si bien, dit-elle, pour ne pas vouloir l'épouser ?

(1) C'est ainsi qu'on nomme en Allemagne les gouvernantes françaises qui y étaient jadis fort à la mode.

— Oh ! mon Dieu non, répondit Agathe, pas du tout ; je voulais seulement dire si je le connaissais. Cependant dans le fond je le connais parfaitement ; tu sais combien de fois nous avons dansé ensemble ? et il a rendu deux fois visite au colonel qui habite la maison voisine. J'ai pu entendre chaque mot qu'il prononçait, et je t'assure qu'il n'a rien dit que de très-raisonnable, tu peux m'en croire.

— As-tu donc été faire visite dans la maison du colonel ? demanda Babet ; tu ne me l'avais pas dit.

— Hélas ! non, répondit Agathe ; mais il fallait absolument que je parlasse avec sa fille Annette pour la bourse que je fais à mon oncle ; elle voulait me montrer un dessin, et je me suis arrêtée un moment derrière la porte du salon, où *le noir* se trouvait par hasard.

— Je comprends, dit Babet en souriant malicieusement, tu ne l'avais pas vu entrer... Je voudrais, moi, que Théodore prit enfin le parti de se marier, et qu'il parlât à mon oncle. A Pâques prochain ses études seront finies, et il sera en état de subir ses examens à la Pentecôte ; à la Saint-Jean il pourra avoir un emploi, et...

— Et à la Saint-Michel il t'épousera, dit

Agathe en riant. Il paraît que tu tiens un compte exact des trimestres et des saints pour mettre tes affaires en ordre. »

« Madame la tante arrive, » cria dans ce moment un domestique en ouvrant en courant la porte du cabinet où se trouvaient les petites jaseuses et tenant un flambeau pour aller recevoir l'étrangère. Les deux jeunes filles se levèrent et le suivirent en se recueillant aussi bien qu'elles purent.

Elles trouvèrent en effet la tante encore dans le premier corridor pavé en marbre, entourée de domestiques, qui la précédaient avec des flambeaux pour la conduire dans les appartemens qui lui étaient destinés. C'était une grande femme, d'une taille élancée, qui commandait le respect. Elle était en costume de voyage. Une robe noire montant jusqu'au cou, un voile de dentelle noire jeté sur un petit bonnet blanc serré autour de la tête, lui donnaient en effet l'air d'une religieuse : les traits assez prononcés de son visage pâle, mais régulier et plein de noblesse, offraient encore les traces d'une beauté rare, mais passée ; ses lèvres minces et mobiles, et sa bouche belle encore et bien meublée, trahissaient (comme le regard chez d'autres



femmes) tous les sentimens qu'elle éprouvait, quelque passagers qu'ils fussent, avec une expression toute particulière; ses grands yeux d'un bleu clair paraissaient au contraire au premier abord sans couleur et insignifiants; mais lorsqu'elle parlait, ils s'animaient et devenaient si vifs, si expressifs, qu'on finissait par les trouver extrêmement beaux; ils étaient ombragés de longs cils d'une teinte assez foncée. Lorsqu'elle les levait lentement, ils avaient cette nuance d'exaltation qui rappelait les images sublimes de Notre-Dame-des-Douleurs, telles qu'on les voit encore dans quelques anciennes églises. Elle paraissait à peine âgée de cinquante ans, quoiqu'elle en eût dix de plus; le poids des années n'avait pas encore courbé sa taille majestueuse et élevée. Ses cheveux, d'un beau blond châtain et toujours flexibles, ne présentaient que peu de traces de vieillesse. L'aspect entier de cette dame donnait l'idée d'une de ces exceptions favorisées que le temps ménage et n'ose effleurer qu'avec délicatesse, ne voulant pas faner un des chefs-d'œuvre de la création.

Ni Agathe ni Babet ne s'étaient fait une telle idée de cette tante si redoutée. Elles la

saluèrent avec embarras, et se retirèrent ensuite respectueusement derrière elle, pour l'accompagner dans son appartement, comme si c'eût été une reine. Avant de la voir elles l'avaient jugée avec une assurance présomptueuse; à présent, timides et silencieuses, elles osaient à peine jeter furtivement un regard sur elle et sur une jeune personne très-belle, quoique d'une pâleur frappante, qui s'appuyait sur son bras et paraissait accablée de fatigue.

« Où trouverai-je mon frère, M. Kleeborn ? dit l'étrangère avec le son de voix le plus flatteur, en s'adressant aux jeunes filles.

— Mon oncle n'est pas à la maison, balbutia Agathe; mais nous allons tout de suite donner ordre qu'on aille le chercher.

— Il est au Casino, où il fait tous les soirs sa partie de jeu, ajouta Babet en reprenant un peu de courage.

— Laissez-lui finir sa partie en paix, je vous en prie, dit la tante du ton le plus affable; pour le moment, je ne désire voir que mademoiselle Virnot, pour apprendre d'elle positivement l'état de Victorine. Mes chères petites nièces, car je ne me trompe pas, j'espère, celles que feu ma bonne sœur nom-

mais ainsi, ont les mêmes droits à ce titre et à mon affection, vous êtes, j'en suis sûre, Agathe et Babet?

— Oh ! oui, madame, s'écrièrent-elles toutes deux en même temps.

— Eh bien ! chère Babet, chère Agathe, je vous recommande ma fille adoptive : elle se nomme Angéline ; je ne vous demande pas de l'aimer ; je sais d'avance que cela arrivera : mais à présent témoignez-lui quelque bonté, ayez soin d'elle et procurez promptement à cette chère enfant, que le voyage a cruellement fatiguée, les moyens de reposer. » Les jeunes filles s'approchèrent d'elle et l'emmenèrent.

---

## CHAPITRE II.

MINUIT était passé; Victorine dormait doucement. Le médecin, qui l'avait vue dans la soirée, promettait que le sommeil aurait pour elle les plus heureux effets. La tante avait envoyé depuis long-temps Agathe et Babet se coucher; n'éprouvant, assurait-elle, aucune fatigue, elle avait insisté pour passer cette nuit auprès de la malade. « La jeunesse, disait-elle à mademoiselle Virnot, la gouvernante, a besoin de sommeil pour se développer; c'est pour elle ce que la rosée est à la plante prête à fleurir. Pour nous, dont les jours s'inclinent vers la terre, c'est bien différent, la nature même exige moins; elle nous enseigne à profiter utilement de chacune des heures qui nous restent, et qui sont peut-être en petit nombre. »

Elle était donc restée assise dans le cabinet attenant à la chambre de Victorine, dans

ce même fauteuil où peu d'heures auparavant Agathe et Babet s'étaient confié leurs amours enfantins, et la terreur que leur inspirait l'arrivée de la tante.

La bonne gouvernante française, mademoiselle Virnot, s'était placée sur une chaise vis-à-vis d'elle, et tricottait diligemment à la lueur d'une lampe qui ne donnait que peu de clarté. La porte de la chambre voisine était ouverte, aucun mouvement de la malade ne pouvait échapper à ses gardes attentives, mais elle continuait à dormir tranquillement.

« Ma bonne Virnot, dit enfin la tante à demi voix, chère et ancienne amie, je veux profiter de ce premier moment où nous sommes seules, où personne ne nous importune, pour vous remercier, comme je le sens, de l'attachement inexprimable avec lequel vous soignez votre pauvre Victorine. »

— Cette chère enfant! répondit la gouvernante, n'est-ce pas comme si elle était la mienne? je l'ai vue naître; ces bras l'ont portée depuis sa plus tendre enfance; comment pourrais-je ne pas l'aimer? C'est un cœur excellent: elle est un peu vive et passionnée, quelquefois même violente; mais c'est la conséquence

de la jeunesse, et le fond est parfait ; c'est le vrai portrait de sa mère. Quand je compare Agathe et Babet avec elle, ah ! madame, quelle différence ! ces chères filles sont auprès de notre Victorine de pauvres petites créatures bien malicieuses, bien.....

— Non pas, non pas, bonne Virnot, interrompit la tante en souriant ; elles peuvent être quelquefois légères, étourdies, mal apprises, je vous l'accorde ; mais sûrement ni malicieuses ni méchantes ; la jeunesse l'est rarement ou jamais. Elles m'ont paru deux gentilles et jolies jeunes filles. Mais parlons plutôt à présent de ma Victorine. Il y a douze ans que je n'ai revu ni elle ni son père, et je me retrouve au milieu de ma famille comme une étrangère. Cependant, mon cœur tout entier tient à cette image d'une sœur chérie, qui m'a sitôt été enlevée ; j'ai quitté sa fille, une charmante enfant de six ans, et je vais revoir une grande demoiselle de dix-huit.

— Et comme elle s'est développée, cette chère petite Victorine ! reprit la gouvernante : belle comme un ange ! Je vous assure, madame, qu'avant sa maladie, aucune de nos jeunes dames ne pouvait lui être comparée ; elle était comme une perle de grand prix, en-



tourée de pierres fausses; et maintenant, hélas!.... »

Elle soupira de nouveau. « Bonne Virnot ! » dit la tante en lui serrant la main, comme pour la consoler. Mais la gouvernante reprit avec un profond soupir : « Je crains bien que les médecins ne puissent plus faire grand chose pour notre pauvre Victorine; ce qui seul serait capable de la guérir, ne se trouve pas dans les pharmacies. Si elle avait eu seulement plus de confiance en moi.... Mais elle a gardé le silence et elle a pleuré. Combien elle a versé de larmes, le jour, la nuit ! elle s'est tuée, et à présent la voilà mourante.

— Vous m'effrayez, chère Virnot, s'écria la tante; je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous savez, ou tout ce que vous soupçonnez au sujet de cette chère enfant, tout, je vous en supplie, aussi vague, aussi minutieux que ce puisse être; il est nécessaire que je sois un peu préparée avant que j'essaie d'obtenir la confiance de ma nièce. J'espère qu'elle aura le courage de me la donner tout entière : elle m'aimera de cet amour filial qu'elle avait et qu'elle conserve sans doute encore pour sa mère, quoiqu'elle ne me connaisse que par les lettres que nous avons

échangées trop rarement. Malheureusement j'ai trop peu connu les personnes dont Victorine était entourée, pour pouvoir agir d'une manière positive sur son caractère; il n'y a que vous, chère Virnot, que je connaisse dans cette maison, et la fidélité dont vous avez donné tant de preuves à ma sœur et à sa fille depuis un si grand nombre d'années, m'inspire pour vous toute confiance. Les autres me sont étrangers, même le père de Victorine; du moins nos âmes ne se rapprochèrent jamais. La tendresse maternelle, j'ose le dire, que je porte à la fille unique de ma sœur, a pu seule m'engager à céder aux instances de M. Kleeborn, et à échanger, pour quelque temps, la solitude chérie de mon chapitre, contre la vie agitée de cette grande ville.

— Et Dieu en soit béni mille fois, dit l'honnête Virnot; cette maison a plus besoin que jamais d'une dame telle que vous, pour la diriger, et notre pauvre demoiselle des préceptes et des conseils que vous pouvez seule lui donner. Je n'ai jamais été que sa bonne; quoique je ne sois pas née en France, mais seulement dans la colonie française de Berlin; je puis dire que je sais ma langue



originelle. C'est moi qui lui ai appris le français, et, sans me vanter, elle le parle comme une Parisienne; elle possède le véritable accent, c'est comme un don de Dieu; avec cela elle a un certain maintien, une grâce, une noblesse, comme une petite princesse. Mais tout cela ne suffit pas. Maintenant qu'elle est une grande demoiselle, elle a besoin d'un autre guide; je ne puis plus l'accompagner partout, la chère enfant, d'autant plus que tous les soins du ménage reposent sur moi; c'est donc un bien grand bonheur que vous veniez à notre secours dans cette extrémité.

— Au nom du ciel, s'écria la chanoinesse, expliquez-vous; quelle est cette *extrémité* dans laquelle je dois vous secourir? Vous ne voulez pas parler de sa maladie? je ne suis pas médecin.

— Eh bien! vous le voulez, madame, répliqua la gouvernante en ôtant ses lunettes, pliant son ouvrage, et s'arrangeant d'un air important sur sa chaise. Au fond, continua-t-elle, enchantée de pouvoir causer à son aise, je crois que la faute en est, en grande partie, au cher papa. M. Kleeborn est certainement un honnête homme, qui aime son enfant comme le doit un bon père; rien ne manque

à sa fille : il lui fait donner par les meilleurs maîtres des leçons de tout ce qu'une demoiselle doit savoir ; sa maison est la plus brillante de Hambourg. Ah ! madame, vous ne pouvez vous faire une idée combien il faut que je me *trémousse* pour les fêtes continues que nous donnons. Quoique nous ayons une foule de domestiques, tout roule sur la pauvre vieille Virnot ; mais je le fais de bon cœur. Pour revenir à notre texte, que voulais-je donc dire ?.... ma mémoire baisse un peu, et je l'avais si parfaite ! Ah ! oui, j'y suis. J'en étais, je crois, à la toilette de notre jeune demoiselle ; elle est nippée comme une petite reine, ni plus ni moins, je vous assure ; des pierreries et tout ce qui s'ensuit.»

Le calme et la patience de la bonne et digne chanoinesse étaient prêts à lui échapper, elle se contient cependant et dit seulement à la babillarde bonne : « Tout cela ne signifie rien, chère Virnot ; ces belles choses n'ont pas empêché ma nièce de tomber malade, et ne sont pas non plus la cause de sa maladie.

— Oh ! mon Dieu non, pas du tout : quelle est la jeune fille qui tombe malade d'être trop belle ? Je voulais seulement dire à ma-

dame que son père ne la laissait manquer de rien. Il est vrai que M. Kleeborn a une fortune de prince; à la bourse chacun lui tire le chapeau, il pouvait donc bien supporter une telle dépense. Mais, madame, entre nous soit dit, il n'en a pas toujours été de même; l fut un temps, peu avant la mort de notre chère dame, il y a à présent... attendez... oui, il y a dix ans au plus, un temps bien âcheux, bien critique, qui ébranla *toutes les colonnes de l'Europe*, c'est ainsi que M. Kleeborn a coutume de s'exprimer quand on en parle; *une mauvaise étoile s'était levée sur le négoce*. Imaginez, madame, que partout, dans les villes les plus considérables et les plus commerçantes, à Amsterdam, à Londres, les meilleures maisons manquèrent : l'inquiétude régnait partout; plus de confiance, plus de crédit; chaque courrier apportait des nouvelles désastreuses, et M. Kleeborn, en les recevant, devenait blanc comme mon mouchoir, même avant d'ouvrir ses lettres dans la chambre de madame, où il les apportait toujours, ne voulant pas les décacheter au comptoir, en présence de ses commis. Il craignait, sans doute, de se trahir si les nouvelles étaient trop mauvaises,

et de hâter ainsi sa perte. Elles ne manqueraient pas en effet d'arriver. M. Kleeborn se vit sur les bords du précipice; il n'était pas encore ruiné tout-à-fait, mais il se trouvait, pour le moment, dans le plus grand embarras, et ne pouvait se sauver qu'au moyen de beaucoup d'argent comptant, s'il ne voulait pas suspendre ses paiemens, comme tant d'autres l'avaient fait; la seule idée d'une telle démarche le mettait au désespoir. Ma pauvre maîtresse eut beaucoup à souffrir dans ce temps-là, ce n'était qu'à elle seule qu'il confiait ses tourmens : pauvre femme ! ah ! combien elle a versé de larmes !

— Pauvre chère sœur ! dit la chanoinesse en soupirant, et elle m'a caché toutes ses peines.

— Je le crois bien, reprit la bonne, jamais elle ne se plaignait; mais dès lors elle n'a plus eu d'heureux momens. Pour consoler son mari elle le pria, le conjura de s'adresser à vos riches parens, pour qu'ils vinssent à son secours; elle écrivit elle-même à votre grand-oncle, qui a de si belles terres en Silésie; ils s'adressèrent aussi à tous les autres membres de votre famille, qui sont dans l'aisance. Vous connaissez mieux que moi, madame, leurs noms, leurs titres, leurs richesses; mais....»

Ici la bonne s'arrêta dans son récit, comme si elle eût craint de poursuivre. La chanoinesse, qui y prenait un grand intérêt, la pria, la pressa, l'encouragea si bien, qu'elle se décida à continuer, d'autant qu'elle en mourait d'envie.

« Enfin, madame, dit-elle, vous le voulez ; mon devoir est d'obéir. Il faut que je vous avoue avec bien de la peine qu'ils ne reçurent que des réponses négatives, écrites d'un style qui n'était pas toujours ménagé, faisant entendre à madame qu'elle avait mérité ses chagrins en se mésalliant. Je ne puis vous peindre l'état de notre pauvre excellente dame ; mais le désespoir de son mari était ce qui lui faisait le plus de peine, elle pensait peu à elle-même. M. Kleeborn ne lui épargnait pas les reproches sur la conduite de ses orgueilleux parens, et cependant, Dieu le sait, elle n'en était pas coupable ! Elle supportait tout avec une patience et une douceur angéliques ; mais je crois encore, comme dit le proverbe, *que chaque jour ajoutait un clou à son cercueil.* » A ces mots, la bonne vieille répandit un déluge de larmes ; la tante pleurait aussi : enfin la première reprit l'usage de la parole.

« Ah ! madame, continua-t-elle, nous avons

bien souffert ! A la fin cependant le secours arriva ; une riche maison d'Amsterdam , avec qui le père de M. Kleeborn avait entretenu des liaisons intimes , mais à laquelle celui-ci n'aurait pas voulu s'adresser , sachant qu'elle-même avait souffert dans ces tristes conjonctures ; cette maison , dis-je , envoya tout-à-coup à notre maître , de son propre mouvement , des sommes considérables , et lui accorda de plus un crédit illimité , dans un moment où l'on se fiait à peine à son propre frère : c'est ainsi que M. Kleeborn fut sauvé , par la générosité de ses amis de commerce. Ses affaires se rétablirent ; il retourna à la bourse tête levée ; mais notre pauvre dame n'en eut pas moins à souffrir. Depuis cet instant son mari voua la haine la plus prononcée , non-seulement à la famille de sa femme , mais à toute la noblesse en général ; il ne cessait de répéter que la plus haute folie que pût faire un roturier était d'épouser une demoiselle noble , et jurait qu'il ne donnerait sa Victoline , qui avait alors à peine sept ans , qu'à un négociant , « cet état étant , disait-il , le plus utile et par conséquent le plus honorable. Le commerçant rapproche d'un coup-d'œil les deux hémisphères ; il fait un signe ,

et des navires richement chargés voient d'un pôle à l'autre pour exécuter ses commandes et pourvoir aux besoins des hommes. Ses paroles, ses ordres sont observés à la lettre dans l'ancien et le nouveau monde. Sa signature, un seul trait de sa plume, suffit pour mettre en circulation des tonnes d'or, et donne le mouvement à des milliers de bras à la plus grande distance..... Ne soyez pas étonnée, madame, que je puisse vous réciter si couramment cette belle tirade, je l'ai entendu répéter plus de mille fois mot-à-mot, j'ai donc bien pu l'apprendre par cœur. M. Kleeborn ajoutait ordinairement : « Qu'un comte du Saint-Empire, un baron, ou tel autre de vos nobles parens, madame, en fasse l'épreuve, et vous verrez ce qui aura le plus de valeur dans l'étranger, de leur antique nom, de leurs quartiers de noblesse chapitrale, de leur origine qui se perd dans la nuit des siècles, ou bien de ma simple raison de commerce, qui ne compte pas cinquante ans d'ancienneté; si *Martin Nicolas Kleeborn* signé de ma main n'aura pas plus de crédit. Les empereurs, les rois, tous les souverains ont recours à nous; c'est nous qui les aidons; mais quand nous avons besoin

d'assistance, bien fou celui qui en cherche autre part que chez ses pairs, etc. »

» C'était sans cesse le même refrain qui faisait toujours pleurer madame. Il me semblait bien quelquefois que monsieur n'avait pas tout-à-fait tort, mais à quoi bon ces répétitions éternelles, si mortifiantes pour son innocente femme ? aussi en avait-elle le cœur navré, quoiqu'elle ne se permit jamais de le lui dire et de lui imposer silence. Mais elle se détachait chaque jour davantage de la vie, à un tel point que, six mois après, elle se mit au lit pour ne plus se relever, et s'endormit pour toujours. Dieu, ayez pitié de son âme; elle a bien eu son purgatoire dans ce monde ! »

La chanoinesse était absorbée dans ses tristes pensées; elle ne dit pas un mot, et pleurait doucement. « Eh bien ! madame, continua la bonne d'une voix émue et tremblante, eh bien ! ce fut alors le tour de monsieur de verser des larmes, et des larmes bien sincères. Il aimait tendrement sa femme, quoiqu'il l'ait tourmentée, et sans doute sa conscience lui faisait de cuisans reproches. Mais dans le tourbillon des affaires il trouva bientôt de la distraction. D'heureuses con-



— Comment ? quoi ? demanda la tante impatientée, à quel point ? parlez, je le veux absolument.

— Eh bien ! répondit la bonne en hésitant toujours, au point d'où il faut dater, je crois, la maladie de Victorine. Dieu veuille que je me trompe, que mes craintes ne se réalisent pas ! mais j'ai un pressentiment bien triste au fond du cœur ; je tremble, puisqu'il faut le dire, qu'elle n'ait au fond du sien quelque passion malheureuse pour un des grands seigneurs qui ont demandé vainement sa main ; et si le cher papa continue comme il a commencé, elle pourra bien finir comme sa chère maman.

— Prenez courage, bonne Virnot, reprit la tante, ne croyez pas si facilement au plus grand des malheurs. Un jeune cœur ne se brise pas ainsi, parce qu'il se plaît à nourrir l'espérance, et qu'elle l'empêche de succomber. Dites-moi seulement, avant tout, si vous connaissez l'homme que vous supposez avoir fait quelque impression sur ma nièce.

— Hélas non ! répliqua tristement la bonne ; quand il y a du monde à la maison, vous sentez bien que je n'entre jamais dans le salon, les soins du ménage m'occupent bien assez ; c'est

la mer à boire : en vérité, madame, je vous assure qu'il faudrait que j'eusse cent yeux et des ailes sur le dos comme ces messieurs dont parle l'histoire, et dont j'ai oublié les noms.

— Je ne doute pas de votre habileté, chère Virnot, reprit la chanoinesse, mais parlons de Victorine.

— Ah! madame, que voulez-vous que je vous dise? je ne sais rien de plus, sinon qu'il y a quelque temps que son père là fit appeler dans son cabinet; je n'en fus pas surprise, c'est son habitude quand il a éconduit quelque nouveau prétendant, afin que sa fille sache au moins comment elle doit se comporter avec l'individu en question. Elle passa bien à peu près une heure dans le cabinet de son père; jamais elle n'y était restée aussi long-temps. Enfin elle revint dans son appartement; mais, grand Dieu! dans quel état! pâle comme une morte! comme je vous le dis; elle ressemblait alors d'une manière si frappante à sa pauvre maman, que j'en fus toute troublée. Elle jeta ses deux beaux bras si blancs autour de mon vieux cou, et pleura, pleura si fort, si abondamment, comme lors de la mort de sa mère. Je pleurais avec elle sans savoir pourquoi; aurais-je pu faire autrement? la pauvre petite me fendait le cœur.

J'essayai de la consoler aussi bien qu'il me fut possible, dans l'ignorance où j'étais de ce qui venait de se passer entre elle et son père. Mais, mon Dieu, à quoi bon ? elle ne m'écoutait pas seulement ; d'ailleurs elle était si montée ; ses yeux, quoique pleins de larmes, étaient si brillans, si animés !... tous ses mouvemens étaient presque convulsifs. Tantôt elle sanglotait au point d'être près d'étouffer ; tantôt elle poussait des cris de désespoir, exhalait des plaintes, faisait entendre des gémissemens ; elle tenait des propos sans suite, que je ne comprenais pas, mais que je ne puis interpréter que... qu'ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à madame. Cela dura quelque temps encore ; elle allait et venait en chancelant comme une ombre ; elle écrivait beaucoup et inondait le papier de ses larmes, jusqu'à ce qu'enfin une fièvre violente lui enleva ses forces et lui fit perdre tout sentiment. Depuis lors elle est gisante dans son lit, comme madame l'a trouvée. Aujourd'hui était le jour décisif, un jour de *crise*, comme les médecins l'appellent ; le sien est venu, et paraît content de son état. Dieu en soit mille fois béni ! Je pense que la présence de sa chère tante opérera mieux que tous les remèdes, et sera pour elle un véri-

table baume. Si seulement elle voulait parler; rien ne console davantage que de parler, je l'ai souvent éprouvé; et, depuis que j'ai l'honneur de causer avec madame, je me sens déjà un peu ragaillardie. »

Malgré l'intérêt vif et pénible avec lequel la chanoinesse avait écouté la bonne française, elle ne put s'empêcher de sourire à cette dernière réflexion. Cependant le jour commençait à poindre, la tante alla se reposer; la bonne s'établit près du lit de sa chère Victorine, qui se réveilla bientôt après avec tous les symptômes d'une prompte guérison.

---

---

CHAPITRE III.

---

DEPUIS lors la bonne tante ne quittait presque plus sa nièce chérie. Quoique le médecin eût déclaré qu'elle était complètement hors de danger, cette pauvre convalescente avait besoin de soins beaucoup plus attentifs que lorsqu'elle était sans connaissance entre la vie et la mort. Le médecin ne cessait de répéter que toute émotion, même la plus délicieuse, pourrait occasioner une rechute probablement mortelle. La tante n'avait donc pas de plus grande sollicitude que d'entretenir autour d'elle le repos et le calme le plus parfait, et d'éviter même toute espèce de conversation intéressante ou prolongée. Angéline entourait aussi sans cesse, presque sans se faire entendre, le lit ou la chaise longue de la malade. Semblable à un bon génie, sans se rendre importune par une vivacité inquiète et bruyante ou par trop de questions, elle cherchait à lire

dans les yeux de Victorine tout ce qu'elle pouvait désirer, et à le lui procurer avec calme et prévenance. Aimer et respirer étaient synonymes pour cet être trop délicat, trop sensible, dans le sein duquel chaque expression de douleur physique ou morale trouvait un écho mélancolique et la plus tendre sympathie. On aurait inventé pour elle le nom d'*Angélina*, s'il n'avait pas déjà existé, tant il peignait bien l'état de son âme et de sa figure. Depuis sa plus tendre enfance la pauvre Angélina n'avait connu le bonheur que bien peu d'instans par elle-même, ou en le voyant briller dans les yeux des heureux. L'amour maternel ou paternel n'avait pas veillé autour de son berceau ; son entrée dans la vie donna la mort à sa mère, languissante depuis la perte d'un époux adoré, quelques semaines avant la naissance de leur enfant. Les premiers soins dont la pauvre orpheline avait été l'objet lui avaient donc été offerts par des mains mercenaires dans une petite ville sur les bords du Rhin, où ses parens étaient venus s'établir, il y avait seulement quelques mois ; on ne les y connaissait que de nom ; le tuteur même de l'orpheline ne savait presque rien de sa famille. La réputation d'honnêteté et de loyauté

dont cet homme jouissait généralement, avait engagé la mère d'Angéline à mettre, à son lit de mort, cette enfant sous sa protection. Avec la meilleure volonté, il n'avait cru pouvoir mieux faire que de confier sa pupille aux soins d'une femme qu'il connaissait comme très-honnête, en lui payant une modique pension, et d'administrer la chétive succession que ses parens lui avaient laissée, de la manière qui lui avait paru la plus avantageuse.

L'orpheline avait atteint ainsi sa huitième année sans avoir été ni bien ni trop mal chez sa nourrice, lorsque son tuteur se décida à l'envoyer en France dans un pensionnat. Il conservait lui-même une grande prédilection pour ce pays, où il avait passé sa jeunesse; il était intimement convaincu qu'une demoiselle de condition sans fortune ne pouvait acquérir qu'en France les talens nécessaires pour obtenir un jour l'emploi de gouvernante de quelque jeune princesse, ou de dame de compagnie de quelque personne d'un rang élevé, qui pût la faire vivre. Les fameux pensionnats de Paris ou des environs étaient beaucoup trop chers pour la fortune bornée d'Angéline; mais un ancien ami de son tuteur, qui habitait Angoulême, indiqua à ce-

lui-ci une pension de cette ville, où, pour un prix modéré, Angéline pourrait acquérir tous les talens, toutes les connaissances qu'on enseigne aux jeunes personnes dans les pensionnats les plus renommés de la capitale.

Le tuteur se réjouit fort d'avoir trouvé un si bon expédient pour élever sa pupille. Il résolut de l'envoyer d'autant plus promptement, qu'il se présentait, à point nommé, une excellente occasion pour la conduire en toute sûreté à Angoulême.

La pauvre orpheline fut donc forcée de passer les plus belles années de son printemps, ces années qui ne reviennent plus, dans une des plus tristes villes du midi de la France, parmi des gens auxquels elle resta toujours étrangère, même lorsqu'elle eut appris leur langage. Dans la maison où elle se trouvait placée tout était soumis à des règles monastiques, même le plaisir et les récréations. Trois ou quatre gouvernantes régentaient en effet en geolières sévères un nombre assez considérable de jeunes filles de toutes les nations, rassemblées de tous les coins de la terre habitable, même d'Amérique et des îles; et ces sous-gouvernantes vivaient à leur tour sous le sceptre despotique



gination se plaisait en silence à décorer des plus brillantes qualités, était sans cesse présent à la pensée de la pauvre Angéline; il embellissait les rêves auxquels elle se livrait, même étant éveillée; prêtait à ce monde, qui lui était encore si étranger, un éclat magique, et lui donnait, en dépit de la gêne où s'écoulait sa jeunesse, une espèce de pressentiment de la félicité parfaite qu'éprouvent deux êtres qui ne vivent que pour s'aimer, et se le prouver par un dévouement et des sacrifices sans bornes.

Lorsqu'elle eut passé sa seizième année, son tuteur vint la chercher lui-même à Angoulême, pour la conduire dans le nord de l'Allemagne chez un proche parent de son père, qui s'était enfin avisé de se rappeler l'existence de sa petite nièce; elle devait rester un an dans sa maison pour s'instruire dans la langue allemande qu'elle était censée avoir oubliée, et pour s'accoutumer aux mœurs de son pays, avant d'entrer en qualité de dame d'honneur chez une vieille princesse douairière vivant dans une profonde retraite. Ses parens avaient eu soin, pour se débarrasser d'elle, de lui offrir l'expectative de cette triste place.

Angéline frémissait de plaisir en entrant dans cet asile où, pour la première fois de sa vie, elle allait trouver des êtres portant le même nom qu'elle; elle croyait avoir des droits à leur amitié, et elle était fermement décidée à faire tout ce qui dépendrait d'elle pour la mériter, et à les chérir tendrement. Mais, hélas ! son cœur aimant ne trouva, dès le premier abord, que le froid calcul des vides formalités et d'une politesse glacée, qui la saisirent et la firent rentrer en elle-même, comme la sensitive frappée par le froid de l'hiver ou touchée par une main peu délicate. Dès la première heure qu'elle passa au milieu de ses parens, elle s'aperçut que son langage, ses manières, son costume seraient tout au plus tolérés, mais qu'elle serait toujours considérée comme étrangère et ne deviendrait jamais pour eux l'objet d'une véritable affection. Elle était regardée chez eux presque comme une Française, qui, pour l'extérieur au moins, paraissait appartenir à une nation dont la tyrannie pesait à cette époque sur l'Allemagne, révoltait tous les cœurs, armait tous les bras dans le désir et l'impatience de s'y soustraire, et de secouer un joug détesté.

Cependant Angéline, malgré cette apparence qu'elle avait été forcée d'adopter, était bien éloignée d'aimer la France; elle ne connaissait que la ville sombre et triste qu'elle avait habitée, et la maison où elle avait passé son enfance dans la contrainte et les ennuis. Hors de là tout lui était complètement inconnu, même de nom; elle était toujours restée attachée à sa patrie avec ce sentiment brûlant qui formait la base de son existence. Elle avait conservé un souvenir délicieux de la modeste et champêtre demeure de sa nourrice, et du petit enclos dans lequel elle pouvait courir en liberté, et des caresses de cette bonne femme, même de celles du chien de garde et de la chatte. Ces souvenirs étaient vagues comme un songe, mais ils s'embellissaient de l'éclat magique dont l'éloignement et les privations ornent les objets qu'on regrette. Elle s'était efforcée en secret de ne pas oublier sa langue maternelle; elle avait conservé avec soin, comme une relique sacrée, quelques livres allemands destinés à l'enfance, qu'elle avait apportés de sa ville natale; tant qu'elle avait été dans l'institut français, elle avait employé presque tous les momens où elle pouvait être seule, à les lire

à haute voix pour entendre les accens de sa patrie; elle resta même fidèle à cet usage, lorsque le contenu de son exiguë bibliothèque allemande ne pouvait plus offrir à son esprit développé une nourriture suffisante et nouvelle. Ainsi préparée, il lui fut facile de savoir parfaitement et en très-peu de temps l'allemand. La vie de famille, qu'elle n'avait jamais connue auparavant, la cordialité propre à sa nation, les jouissances que procure la belle nature dans une belle contrée, l'attachèrent plus encore à son pays. Il fallait bien qu'elle l'aimât autant, pour que son âme si tendre, si douce, incapable de haine et de vengeance, pût supporter l'expression continue de cette haine nationale, inséparable peut-être de l'amour de la patrie, qui s'exhalait sans cesse contre ses oppresseurs. Son retour en Allemagne avait eu lieu à cette époque à jamais mémorable où un élan héroïque et chevaleresque s'était réveillé chez tous les Allemands; on aurait dit qu'un souffle de jeunesse et de valeur les animait d'une nouvelle vie. Après avoir gémi long-temps sous le joug d'un tyran, tous les cœurs étaient pleins d'une brillante espérance; de tous côtés de jeunes guerriers accouraient sous

les armes, et retrouvaient sous chaque toit hospitalier les foyers qu'ils venaient de quitter.

C'est ainsi que Ferdinand de Klavenau fut reçu dans la maison du baron de Kernwald, l'oncle d'Angéline. Ferdinand fut le premier être qui s'approcha d'elle avec amour et confiance; et le cœur de la jeune fille, si longtemps isolé et si sensible, crut voir en lui l'être qui avait charmé les rêves de sa jeunesse. Dès lors tous les objets lui apparurent sous un jour nouveau; la nature brilla pour elle du plus doux éclat, lorsqu'elle l'admirait avec Ferdinand. Il était jeune, poète et guerrier; il défendait et chantait sa patrie. Dès qu'il eut vu et entendu Angéline, il eut un nouvel objet d'adoration à défendre et à chanter. Bientôt il communiqua à sa jeune amie l'enthousiasme dont il était animé; Angéline crut que son existence commençait alors seulement; elle ne respirait que pour rendre grâce à la Providence du bonheur inexprimable dont elle jouissait dans la société d'un autre elle-même; son cœur, jusqu'alors si dépourvu de tout objet d'attachement, se donna tout entier à celui qui lui avait donné le sien. Les circonstances étaient

favorables à ces jeunes amans; Ferdinand était son maître, sa fortune lui permettait de ne pas songer à la richesse dans le choix d'une compagne; le sien étoit fixé, et il quitta Angéline comme son futur époux. Avec le consentement de ses parens, à la fin de la campagne, elle devait lui donner sa main, qu'il regardait comme le prix de sa valeur et l'espoir de la victoire. L'espérance de s'unir à son Angéline, qui brillait dans les yeux du jeune guerrier, adoucit la douleur des adieux: Ferdinand allait combattre pour son amie, elle prierait Dieu pour qu'il lui fût conservé; et l'amour et les vœux d'Angéline étaient pour lui l'annonce certaine du bonheur. Ni l'un ni l'autre ne concurant, au moment du départ, l'idée qu'il fût possible qu'il ne revint pas; aucun pressentiment fâcheux ne leur annonça le malheur qui les attendait. Il avait rejoint le corps des chasseurs de Lützow, et devint avec ce régiment une des malheureuses victimes de la plus infâme trahison. Personne ne savait comment Ferdinand avait péri; il avait disparu sans laisser aucune trace, sans avoir pu être sauvé, comme plusieurs autres qui combattaient avec lui. Mais qui peindra le désespoir de la pauvre Angéline,

quand elle apprit son malheur, quand elle lut ces mots terribles : *Ferdinand de Klavenau a disparu de la terre des vivans !* Mais sa douleur porta l'empreinte de son caractère si doux et si sensible; elle ne fit entendre ni cris ni murmures; tout avait fini pour elle. Elle existait encore, il est vrai, mais on aurait pu l'ignorer; elle-même ne s'apercevait de son existence que par le poids douloureux qui l'oppressait; elle n'exhalait aucune plainte, mais tout en elle portait l'empreinte de la souffrance, et sa vie n'était plus qu'un long soupir étouffé. Elle ne parlait que lorsqu'elle y était absolument obligée et seulement par monosyllabes; elle se bornait à agir. Elle était bonne, obligeante, empressée à rendre, en silence, mille petits services; elle respirait comme autrefois, mais à chaque pulsation de son cœur, elle espérait que ce serait la dernière de sa vie. Souvent il lui semblait qu'elle combattait contre un rêve affreux; alors elle priait Dieu, en fondant en larmes, de permettre qu'elle se réveillât. Elle ne pouvait s'accoutumer à croire à la réalité de son malheur, jusqu'à ce que sa douleur, sans cesse renaissante, vint lui en donner la certitude; alors elle posait une main sur son

cœur, l'autre sur ses yeux, restait quelques momens immobile comme si la mort l'avait aussi frappée, puis elle recommençait à agir machinalement, mais en rendant des services à tout ce qui l'entourait, sans prendre intérêt à rien pour elle-même. Ses parens, au fond, bonnes gens, mais sans tact, étaient touchés de son état; ils faisaient à leur manière tout ce qu'ils pouvaient pour la consoler; cependant, avec la meilleure volonté, ils rouvraient sa blessure lors qu'ils voulaient la fermer. Ils la conduisirent enfin à Pyrmont dans l'espoir que la vie agitée qu'on menait aux eaux, les plaisirs auxquels on se livrait la distrairaient; mais bientôt ils s'abandonnèrent tellement eux-mêmes à ces plaisirs, qu'ils ne remarquèrent pas qu'Angéline devenait de jour en jour plus pâle, plus silencieuse, plus abattue, à mesure que le mouvement et le bruit augmentaient autour d'elle.

Ce fut là cependant qu'un bon génie eut pitié de ses souffrances, et lui apporta, sous la forme de la chanoinesse Mina de Falkenhayn, la tante de Victorine, le seul soulagement qu'elle pût recevoir. Elle eut encore ici-bas la consolation que sait donner une amie sen-



sible, sage, indulgente, et vraiment compatissante. La pitié qu'inspirait généralement l'aspect intéressant de cette jeune personne si pâle, si belle et si triste, devint bientôt dans l'âme généreuse de Mina une affection vraiment maternelle, qu'Angéline lui rendit avec cette tendresse, cette sensibilité qui avaient fait le tourment de sa vie, et son bonheur seulement pendant quelque mois.

Quoique dans sa parfaite résignation elle ne se fût jamais permis de donner la moindre marque de mécontentement sur sa position, M<sup>me</sup> de Falkenhayn s'aperçut bientôt que les personnes avec qui sa jeune amie vivait n'étaient pas faites pour exercer une influence bienfaisante sur un cœur brisé; la manière même dont les parens d'Angéline s'exprimaient sur le malheureux coup de foudre qui venait de frapper cette jeune et délicate plante, prouvait assez que ce n'était pas eux qui pouvaient la relever. La facilité avec laquelle ils instruisaient de cette catastrophe ceux qui s'en informaient, et dont ils en avaient fait confidence à la chanoinesse elle-même, en appuyant sur la passion d'Angéline pour Ferdinand, sur sa déraison, avait quelque chose d'offensant pour une jeune personne, quoique ça ne fût pas

leur intention, et qu'ils ne s'en doutassent pas. Ils plaignaient leur pauvre parente, ils désiraient son bien, mais il ne la comprenaient pas ; ils étaient à une trop grande distance de ses sentimens.

Enfin M<sup>me</sup> de Falkenhayn, pénétrée de la plus tendre compassion, se décida à leur demander Angéline pour compagne, ce qu'ils acceptèrent avec empressement, d'autant mieux que la mélancolie de cette jeune fille et l'altération visible de ses forces physiques la rendaient incapable de remplir la place de dame d'honneur qui lui avait été destinée. Elle accompagna donc sa chère protectrice lorsqu'elle retourna à son chapitre, et fut aimée et soignée par elle comme une fille chérie. Ainsi que toutes les âmes généreuses, la chanoinesse s'attacha tous les jours davantage à Angéline, à mesure qu'elle s'occupait de ce pauvre cœur blessé. L'existence d'Angéline paraissait ne plus tenir qu'à la présence continuelle de sa bienfaitrice, sur qui elle avait concentré toute la sensibilité de son âme ; elle ne supposait pas même qu'il lui fût possible de vivre éloignée de cette amie, qu'elle regardait comme son ange tutélaire, ne fût-ce même que pour quelques jours. C'est ainsi

qu'elle avait demandé la permission de l'accompagner dans sa visite chez M. Kleeborn, et de partager avec elle ses tendres soins pour Victorine.

---

---

## CHAPITRE IV.

---

NON-SEULEMENT Victorine, dont la convalescence faisait chaque jour des progrès rapides, mais tous les autres habitans de la maison ressentirent les bienfaits de la présence de la tante, qui y avait ramené l'ordre et le calme. La bonne Virnot montait et descendait les escaliers avec son ancienne activité, son trousseau de clefs à la main; elle avait repris, avec orgueil et plaisir, le gouvernement de la cuisine et la surintendance des nombreux domestiques. Agathe et Babet elles-mêmes bénissaient maintenant l'arrivée de la chanoinesse et d'Angéline, qui les dispensaient de rester dans la chambre de la malade. Ces bonnes petites pouvaient du moins mettre leurs jolies têtes à la fenêtre, examiner les passans, s'en entretenir ensemble; souvent même elles avaient eu l'occasion de rendre quelques salutations intéres-

santes qu'on leur adressait de la rue. Le blond Théodore et le brun lieutenant, surnommé *le noir*, paraissaient avoir beaucoup d'affaires importantes dans ce quartier, car ils passaient et repassaient plusieurs fois pendant le jour devant la maison. Cette circonstance, les réflexions profondes, dans l'espoir de jours plus heureux, sur les toilettes de l'hiver prochain, fournissaient à ces jeunes étourdies d'inépuisables sujets de conversation, et leur ôtaient, pour le moment, tout sujet de dispute et de mauvaise humeur; et si quelquefois on discutait sur les charmes du noir ou du blond, on était bientôt d'accord qu'ils étaient, chacun dans leur genre, les plus aimables et les plus beaux des jeunes gens. Tout le monde était content, M. Kleeborn excepté. Après avoir pris tant de peine pour obtenir la visite de sa belle-sœur, il se trouvait gêné, mal à son aise, sans vouloir se l'avouer. La délicatesse presque exagérée avec laquelle madame de Falkenhayn observait la discrétion la plus sévère, l'absence de toute exigence de sa part dans les rapports domestiques, la prédilection qu'elle montrait cependant pour les vieilles modes, les vieux usages; son respect pour les convenances,

pour une décence recherchée, un bon maintien, une habitude de politesse, même dans les relations intimes de famille, embarrassaient souvent l'honnête négociant. Lorsqu'il se trouvait vis-à-vis d'elle, il s'apercevait très-bien que, par la noblesse de son ton et de ses manières, quoique sans nulle affectation, elle en imposait non-seulement à toute la maison, mais à lui-même; qu'elle dirigeait tout sans jamais dire un mot qui ressemblât à un ordre; et, depuis le maître jusqu'au dernier des gens, on était persuadé que ce ne pouvait être autrement.

« Ce sont ces maudites manières de la noblesse et l'importance qu'elle leur donne, » pensait M. Kleeborn, ou plutôt il s'efforçait de le penser; cela ne le menait pas plus loin, il n'y puisait pas assez de courage pour parler à sa belle-sœur de certains sujets qu'elle ne se souciait pas de l'entendre traiter, et sur lesquels il était sûr de lui déplaire; tels, par exemple, que la prééminence du commerce sur tous les autres états, etc., etc. La tante était cependant décidée à lui parler de tout ce qui pouvait influencer sur le sort de sa nièce; mais elle désirait d'abord apprendre à mieux connaître Victorine avant de

savoir de son père quelles vues il avait sur elle. M. Kleeborn, au contraire, qui n'avait pas voulu croire la maladie de sa fille aussi grave qu'elle l'avait été réellement, l'avait prise pour prétexte en invitant sa belle-sœur à venir la soigner, tandis que son véritable but était de faire influencer Victorine par sa tante, et de la disposer doucement à lui obéir. Il estimait aussi la présence de la chanoinesse nécessaire pour ajouter encore plus d'éclat et de dignité aux fêtes nombreuses et brillantes qu'il se proposait de donner pour célébrer la guérison de sa fille, et peut-être aussi la réussite des plans qu'il formait.

Après les profits du commerce, M. Kleeborn n'aimait rien autant que l'éclat et la magnificence dans tout ce qui l'entourait; il cherchait à rivaliser avec les gens les plus titrés; et, malgré le dédain qu'il professait hautement pour la noblesse héréditaire, il ne se glorifiait pas moins intérieurement de pouvoir compter dans le nombre de ses plus proches parens une dame du rang et de la qualité de la chanoinesse de Falkenhayn. Souvent il regardait avec une admiration muette la taille majestueuse de sa belle-sœur, son maintien distingué, ses manières, qui in-

diquaient, au premier coup d'œil, sa haute naissance; il se réjouissait d'avance du moment où, dans le beau costume de son ordre, parée de sa grande croix en diamans, qu'elle portait en sa qualité de supérieure de son chapitre, elle ferait les honneurs de son salon. La santé de Victorine n'était pas encore assez remise pour y songer, mais il se consolait en pensant que ce qui est retardé n'est pas perdu; que sa fille s'attachait à cette aimable tante, qui la soignait avec tant de tendresse, et qu'après son entier rétablissement il trouverait une occasion favorable de faire approuver ses projets par sa belle-sœur, et d'obtenir, par son entremise, tout ce qu'il voudrait de la reconnaissance de sa nièce. En attendant, il se livrait avec un calme parfait à ses récréations accoutumées, qu'il cherchait hors de chez lui depuis que son intérieur, devenu morne et désert par la maladie de sa fille, ne lui offrait plus de distractions.

---



n'ayant pas d'abord compris de qui il était question ; enfin il répondit : « Le jeune Holm qui vient de me quitter, car c'est de lui sans doute que veut parler madame, depuis que mademoiselle Victorine est malade, ne manque jamais de venir au moins deux fois par jour dans mon cabinet pour s'informer de sa santé, disant que je puis lui donner des nouvelles plus détaillées que les domestiques. Dieu soit loué ! j'ai pu aujourd'hui lui en apprendre de bien bonnes, qui lui ont fait aussi un extrême plaisir.

— C'est donc un ami particulier de la maison ? demanda la tante.

— Non, madame, pas précisément, fut la réponse ; M. Holm n'est pas encore établi pour ses propres affaires ; d'ailleurs il n'a pas de famille ; personne ici ne savait que penser de son père ; c'était bien un savant, cependant il n'était ni professeur, ni jurisconsulte, ni médecin ; il a vécu pendant nombre d'années avec son fils Raymond dans les faubourgs, menant une vie fort retirée, de sorte que personne ne le connaissait particulièrement. Hélas ! bon Dieu, la vie est très-chère dans cette grande ville, et

celui qui n'est pas riche fait bien lorsqu'il se tient tout-à-fait à l'écart.

— Y a-t-il long-temps que ce père est mort ? demanda la chanoinesse avec l'intérêt le plus marqué.

— Il y a environ trois ans, répliqua Muller. On dit généralement que ce vieux Holm était fort instruit dans les mathématiques et toutes les langues étrangères ; on dit même qu'il a fait imprimer un dictionnaire ou quelque chose de semblable, très-utile aux sciences ; il n'a pas non plus négligé l'éducation de son fils, qui suit l'exemple du père. Pour l'étude, il a, dit-on, bien employé son temps à l'université : cela lui sera très-utile dans l'état qu'il veut embrasser. De nos jours, un négociant ne saurait avoir trop de connaissances de toute espèce, surtout celle des langues ; d'ailleurs, la science, ou du moins la prétention à la science, est aujourd'hui à la mode chez tous nos jeunes gens, et relève tous les états.

— Ce jeune homme n'a donc pas toujours été destiné au commerce ? reprit la tante avec un intérêt toujours croissant.

— Oh ! mon Dieu non, madame : le jeune

Holm est docteur en droit, quoiqu'il soit à présent simple commis de la maison Fischer et compagnie; il avait fini toutes ses études et serait allé loin dans cette carrière. Il n'y a qu'un an et demi qu'il a changé de résolution; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, jusqu'alors, personne n'avait remarqué en lui le moindre goût pour le commerce : cela lui est venu tout-à-coup. Mais on voit bien par là que l'homme peut tout ce qu'il veut sérieusement. Il y a deux ans que Raymond Holm, qui savait tant de choses, n'aurait pas su calculer le moindre cours du change, pas seulement rédiger une facture en règle, et à présent le voilà le bras droit de son patron. Vous verrez, madame, qu'il fera son chemin dans le monde. »

Madame de Falkenhayn, plongée dans ses méditations, n'avait pas même entendu les dernières paroles du bon vieillard, qui, s'en apercevant, se tut respectueusement, jusqu'à ce que, sortant comme d'un rêve, elle laissa échapper la remarque qu'il fallait au moins que le jeune Holm eût assisté quelquefois aux fêtes qui se donnaient chez M. Kleeborn, puisqu'il paraissait s'intéresser si vivement à ce qui s'y passait.

« Il se présente bien quelquefois au comptoir pour affaire, répondit M. Muller, mais d'ailleurs il ne vient jamais à la maison. Il a cependant assisté deux fois à des concerts; il a une superbe voix de ténor; mais rien de plus naturel qu'il s'informe de la santé de notre jeune demoiselle, puisqu'il la connaît, ayant chanté avec elle, et que toute la ville s'y intéresse de même, qu'on la connaisse ou non. Tenez, madame, voilà la liste de ceux qui ce matin en ont fait demander des nouvelles, ou bien qui sont venus eux-mêmes pour en savoir; deux feuilles sont pleines de ces noms, dont on peut à peine déchiffrer la moitié; les domestiques écrivent si mal, et quelquefois aussi les maîtres; c'est une honte ! Il n'y a que les commerçans qui aient une belle écriture; j'en vois pourtant quelques-unes assez jolies, celles des jeunes messieurs qui viennent en personne et s'inscrivent de leur propre main, et je dois convenir que c'est presque tous des gens de qualité. Voyez, madame : sir Robert Béverley, John Johnson, écuyer, bonne écriture anglaise; le comte de Beauchamp, assez griffonné; le comte de Nordhausen, le baron Engelstrom, bonne main allemande. Ce sont tous des étrangers

de marque qui nous sont adressés. Ah! voilà M. Holm le dernier, voyez : Raymond Holm , superbe écriture, mais qui ne figure pas trop au milieu de tous ces grands seigneurs. » La tante ne regardait que celle-là, et ne disait rien. La tête blonde d'Angéline, qui apparut dans ce moment au travers de la porte entr'ouverte, arrêta le bavardage du bon vieillard. Inquiète de ne pas voir revenir sa chère protectrice, Angéline était descendue pour voir ce qui pouvait la retenir.

La chanoinesse se rendit chez Victorine, et la trouva assise sur son sofa , entourée de plusieurs jeunes demoiselles qui étaient venues lui faire visite, et parmi lesquelles étaient Agathe et Babet. Elles parlaient toutes à la fois, et de sujets bien intéressans sans doute, mais non pas pour la tante, qui alla s'asseoir dans son fauteuil, placé assez loin de la bruyante assemblée. Son imagination la transporta à une époque de sa vie passée depuis bien long-temps, mais dont le souvenir se présentait à elle dans cet instant avec un charme nouveau. C'est ainsi qu'un seul rayon du soleil au milieu de l'hiver offre souvent, comme par magie, à notre mémoire le souvenir du printemps et de ses fleurs fa-

nées depuis si long-temps. Mina se livra de toute son âme à ce rêve douloureux et doux en même temps, sans rechercher ce qui pouvait l'avoir fait naître ; elle se plongeait toujours plus avant dans ses rêveries, et ne faisait aucune attention à ce qui se traitait dans le cercle des jeunes personnes réunies près d'elle.

Les jeunes amies de Victorine faisaient l'énumération des bals qu'elles avaient à espérer dans les semaines suivantes ; bientôt elles s'occupèrent des danseurs.

« Hélas ! nous n'en aurons guère, dit Babet en soupirant, à moins que le ciel n'ait pitié de nous, et ne nous en envoie une nouvelle cargaison.

— Hélas ! oui, ajouta Amélie, la fille du colonel, voisin de M. Kleeborn, sur le même ton plaintif ; Théodore part demain ; le baron Sigismond va à Vienne, et le semestre du lieutenant Horst est près de finir ; le jeune Holm part pour Odessa aujourd'hui. Elle citait encore quelques autres départs avec des surcroits de lamentations, et les jeunes filles en étaient si préoccupées, qu'aucune d'elles ne faisait attention à Victorine, jusqu'à ce qu'Angélina, qui rentrait en ce moment, leur fit

apercevoir, en poussant un cri d'effroi, que la pauvre convalescente était retombée en arrière sur des coussins, sans connaissance, pâle et roide, comme si elle eût été morte.

Le tumulte qui eut lieu à cet aspect fut inexprimable; les jeunes filles, qui la crurent expirée, couraient de tous côtés comme si elles avaient perdu l'esprit; le cordon de la sonnette fut agité si vivement qu'il se cassa; la bonne Virnot se précipita dans la chambre, en criant à tue-tête : « Bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé à ma pauvre petite ? » L'évanouissement de Victorine, que les remèdes appliqués sans choix et sans réflexion avaient encore prolongé, céda enfin au traitement plus raisonnable du médecin qui avait été appelé en toute hâte. La bonne tante, à demi morte de frayeur, ne reprit ses facultés actives que lorsque sa chère Victorine eut rouvert les yeux. Alors le docteur commença à blâmer les jeunes filles d'avoir fait autant de bruit autour de la malade; il attribuait cet accident aux visites trop nombreuses et trop bruyantes qu'elle avait reçues, et recommanda de nouveau le repos, le silence et la tranquillité la plus absolue. Les jeunes amies sortirent l'une après l'autre, sans même s'approcher de

Victorine. Agathe et Babet furent, à leur grande satisfaction, tout-à-fait bannies de la chambre, et toute visite étrangère fut entièrement défendue. Angélima seule, en faveur de son calme, dont la tante se rendait garant, eut la permission d'aider sa chère protectrice dans les soins que celle-ci donnait à sa nièce.

---



---

CHAPITRE VI.

---

LA soirée était déjà fort avancée et très-orageuse, la chanoinesse était assise seule auprès du lit de Victorine, qui, se réveillant tout-à-coup d'un sommeil agité, ouvrit brusquement ses rideaux, et jeta un coup d'œil égaré autour de la chambre. « Ma tante, dit-elle tout bas d'une voix étouffée, chère tante, sommes-nous seules ? resterons-nous seules ? » Mina l'assura que oui, et la conjura de se tenir tranquille.

« Tranquille ! tranquille ! reprit Victorine avec une vivacité extraordinaire ; commandez plutôt à la tempête déchaînée dans ce moment autour de la maison de se calmer ; commandez à la mer de ne plus soulever les vagues, à la flamme dévorante de ne plus consumer....

— Mon enfant, ma chère enfant, interrompit la tante, oui, je te conjure de te calmer,

tu te tueras toi-même, et nous tous avec toi, si tu continues à t'agiter ainsi; sois sage, sois patiente, ma Victorine, recouche-toi, et je te promets....

— Quoi ? ma tante, s'écria Victorine; que pouvez-vous me promettre pour mon existence, pour le repos de ma vie, pour tout mon bonheur sur la terre et peut-être au-delà ? Non, plus de repos pour moi que vous ne m'avez entendue; il faut que vous m'écoutez à présent, dans cette minute, si vous ne voulez pas que j'expire ou que je devienne insensée ! Oh ! la meilleure des tantes et des amies, vous m'éconterez, vous me sauverez; n'êtes-vous pas l'unique sœur de ma mère chérie ? oh ! si j'avais encore ma mère, elle me sauverait; mais vous la remplacerez. »

Des grosses larmes tombaient des grands yeux noirs de Victorine sur ses joues brûlantes et sur son sein, qui palpitait convulsivement. Sa tante la serrait dans ses bras, lui prodiguait ses caresses, la conjurait tendrement de se remettre. « Je veux t'écouter, lui disait-elle, je veux faire tout ce qui dépendra de moi pour ton bonheur; je ne veux vivre que pour toi; ce n'est que pour toi seule que je suis venue ici; mais à présent sois

tranquille pour que tu puisses reprendre des forces ; alors plus tard, demain peut-être...

— Plus tard ! dites-vous ! s'écria Victorine avec plus de vivacité encore ; plus tard, quand ce sera trop tard, quand tout sera fini pour moi ! Quelle consolation, quelle assistance pourrez-vous me donner lorsque mon malheur sera décidé et qu'aucune puissance ne pourra rappeler le passé ? Non, non, à présent, à cette heure, ou jamais. »

En vain sa tante s'efforçait de lui rappeler l'ordonnance du médecin, de l'engager à se taire, à ne pas épuiser ses forces, et risquer de retomber dans l'état alarmant dont elle sortait à peine. « Le médecin, répétait la jeune fille, que sait-il ? que peut-il avec sa science ? Elle ne lui a pas révélé la seule cause de mon mal, et ce qui me conduit au tombeau ; vous seule le saurez, ma tante ; vous devez le voir, j'ai des forces à présent ; j'en ai beaucoup. Le silence m'anéantirait, il m'est impossible de renfermer dans mon sein mes angoisses inexprimables, elles le briseraient ; il faut, il faut que vous m'écoutiez, si vous ne voulez pas que je meure. »

Les instances toujours plus vives de l'intéressante jeune malade, la fièvre qui redou-

blait, et qui brillait comme des éclairs dans ses yeux, engagèrent enfin la bonne tante à lui céder, mais cependant sous de certaines conditions. « Parle donc, ma Victorine, dit-elle d'un ton caressant; dis-moi ce que je puis faire dans ce moment pour te tranquilliser, je te promets de l'exécuter, si c'est possible; mais garde pour un moment plus favorable ce que je ne dois pas absolument savoir à l'instant même; lorsque tu seras plus forte, plus reposée, tu m'ouvriras entièrement ton cœur; ce n'est qu'à cette condition que j'ose enfreindre les ordonnances du médecin et te laisser parler.

— Eh bien! donc, s'écria Victorine, faites monter M. Muller, ici, dans cet appartement. dans la pièce voisine; mais il faut que la porte reste ouverte, et que vous ayez la bonté de ne pas parler trop bas; il faut que j'entende chaque mot, chaque parole, je ne veux pas être trompée.

— Que veux tu donc savoir de M<sup>me</sup> Muller, chère enfant?

— S'il part pour Odessa.... Oh! mon Dieu! mon Dieu! Peut-être est il déjà parti! » dit Victorine en fondant en larmes.

La tante fut saisie de frayeur; elle crut que

sa nièce était dans le délire de la fièvre, et la serra dans ses bras. « Ah! calme-toi, chère enfant, reviens à toi, rassemble tes idées, lui dit-elle aussi tranquillement qu'il lui fut possible. Que dis-tu d'Odessa? et pourquoi ce bon Muller s'y rendrait-il? »

— Il n'est pas question de Muller, reprit Victorine avec vivacité; c'est Raymond, ma tante, Raymond Holm qui doit aller à Odessa, qui peut-être y est déjà. Ne l'avez-vous pas entendu? on l'a dit si haut, si clairement; il m'a semblé que le plafond de cette chambre se brisait et m'écrasait, et vous ne l'avez pas entendu! A quoi pensiez-vous donc? C'est Amélie qui a prononcé ces mots affreux! lorsque ces demoiselles parlaient des danseurs: « Et le meilleur de tous, a-t-elle dit, Raymond Holm part aujourd'hui pour Odessa. »

M<sup>me</sup> de Falkenhayn jeta alors un triste regard sur la pauvre jeune fille, qui l'examinait aussi avec l'expression de l'angoisse la plus vive, et qui s'écria enfin en sanglottant et se couvrant le visage de ses mains: « Il est parti pour toujours. »

— M. Holm n'est point parti, lui dit sa tante, après s'être recueillie avec effort, et d'un ton calme et serein; je l'ai vu moi-même ce ma-

tin, peu de temps avant ton évanouissement, lorsqu'il venait demander à M. Muller de tes nouvelles. Le bon vieillard m'a long-temps entretenue de lui, de ses bonnes qualités, de ses projets pour l'avenir; il n'a point été question d'Odessa; et Muller n'aurait pas manqué de m'en parler, si ce voyage devait réellement avoir lieu. Qui dans le monde pourrait penser à l'entreprendre dans cette saison, à l'entrée de l'hiver ? »

Victorine, à ces mots, se leva sur son séant, regarda long-temps avec l'air du doute la physionomie de sa tante, puis lui prit les deux mains, les pressa sur ses lèvres, les porta sur son cœur, qui palpitait visiblement, et ensuite sur ses yeux humides et brillans. Elle essayait de parler; mais, subjuguée par la vivacité de ses sentimens, elle ne pouvait articuler un seul mot.

« Image chérie de ma sœur, s'écria la tante avec une extrême émotion, tu me trouveras toujours aussi véridique que je serai pour toi indulgente et compatissante. Pauvre, pauvre petite ! comme ton cœur est en souffrance ! tâche de le calmer à présent. Moi aussi j'ai besoin de repos ; réparons nos forces et réunissons-les, elles nous seront nécessaires.

— Je le sais bien, ma tante, dit Victorine en s'efforçant de se tranquilliser, mais cependant encore fort agitée, je le sais ; mais je sais aussi ce que vous ignorez peut-être, j'en suis informée, moi ; je sais pourquoi on vous a fait venir ici près de moi, précisément vous. Je n'ai pas encore le bonheur de vous connaître, bonne tante, mais je me sens entraînée plus que je ne puis vous l'exprimer à vous respecter, à vous chérir comme je chérissais la meilleure des mères. J'ose donc vous supplier d'être sur vos gardes, n'essayez pas d'entreprendre ce qu'on vous demandera de faire ; je vous le dis d'avance, ce serait inutilement ; on peut briser mon cœur, mais jamais m'amener à ne pas récompenser dignement l'amour le plus constant, le plus pur, le plus dévoué. Si vous ne voulez pas me croire, si vous n'exaucez pas la prière que j'ose vous adresser, si, d'accord avec mon père, vous voulez exiger de moi l'impossible, eh bien ! soit ; je vous écouterai avec respect ; mettez en œuvre tous vos moyens de persuasion, ce don miraculeux que vous possédez, dit-on, au plus haut degré, de régner sur les cœurs et de les captiver, le mien restera ferme et inébranlable ; jamais, quel que soit votre accen-

dant sur moi, vous ne m'engagerez à étouffer la voix qui se fait entendre au fond de mon âme, et qui décide de ce qui est bien ou de ce qui est mal. »

Son imagination était encore trop exaltée pour que sa tante pût discuter avec elle ; elle ne lui répondit donc que par des paroles douces et amicales, et réussit enfin à la calmer peu à peu. Mais tout ce que Victorine lui avait dit ce jour-là, et ce qu'elle lui confia les jours suivans, dans leurs entretiens fréquens, fut si souvent interrompu par des effusions de sentiment de la nièce et par des réflexions de la tante, qu'il sera plus agréable au lecteur de le trouver réuni d'une manière plus suivie dans le chapitre qu'on va lire.

---



---

## CHAPITRE VII.

---

RAYMOND Holm était le fils unique d'un homme dont le premier aspect annonçait qu'il avait beaucoup souffert dans le cours de sa vie; la retraite profonde dans laquelle il se renfermait avec une certaine inquiétude, et le soin qu'il mettait à éviter ce qui de près ou de loin pouvait tendre à le tirer de son obscurité, l'indiquaient assez, et plus encore, ses cheveux blanchis avant le temps, sa physionomie sombre et mélancolique, et son front sillonné par de longs et cuisans chagrins. Une triste expérience lui avait trop bien fait connaître le monde pour ne pas savoir que l'on peut mieux vivre solitaire et sans être remarqué dans une cité grande et populeuse, que dans une petite ville, et même à la campagne. Dans les bourgades, dans les villages, chaque nouvel arrivé attire davantage l'attention des voisins,

et celui qui ne veut pas vivre exactement comme les autres, y passe bientôt pour un original. C'est pourquoi, d'après le plan qu'il s'était tracé, le père de Raymond avait préféré fixer son séjour dans une grande ville commerçante. Il avait vécu vingt et quelques années, et jusqu'à sa mort, éloigné de toute espèce de société et presque de connaissances, d'une manière qui annonçait aussi peu l'indigence que la richesse. Les mœurs, les habitudes, une certaine élégance dans son extérieur, à laquelle on ne peut jamais renoncer, même dans la plus profonde retraite, lorsqu'on en a l'habitude dès son enfance, indiquaient qu'il connaissait ce monde qu'il fuyait à présent avec tant de soin, et qu'il avait été élevé dans la meilleure société. Il avait communiqué à son fils les mêmes habitudes, et lui avait donné ainsi le vrai moyen d'y être bien accueilli. Trop souvent les hommes élevés dans la solitude, loin du commerce des femmes et de la société, sont dépourvus des grâces et de l'aisance qui annoncent une bonne éducation, et se font juger défavorablement par un monde inexorable à cet égard, lors même qu'ils sont dignes d'être distingués par leurs talens et leurs vertus.

L'éducation de ce fils chéri, qu'il avait emmené avec lui dans sa première enfance, était sa seule occupation; et les beaux arts, la littérature, sa récréation et l'ornement de sa vie.

Raymond grandit et fut bientôt le plus courageux, le plus avancé de tous ses camarades. Son père, ne voulant le priver d'aucun des bonheurs de la jeunesse, lui permettait ce qu'il se refusait; il souffrait qu'il eût des amis; il lui faisait fréquenter les écoles publiques, outre l'instruction plus savante qu'il lui donnait lui-même. En général, il était bien loin de destiner son fils à son genre de vie; et, dans un continuel éloignement du monde, quoiqu'il l'eût adopté, il désirait plutôt le former à devenir un membre actif et utile de la société. Il savait, d'après son expérience, que l'on ne peut apprécier les avantages de la retraite qu'après avoir été ballotté long-temps dans le tourbillon et le mouvement du grand monde, tout comme on ne jouit bien du repos qu'après avoir terminé des travaux pénibles.

L'heureuse enfance de Raymond s'écoula comme un rêve du printemps, et le moment où il devait quitter son père pour aller à l'université, arriva sans qu'il y eût songé.

Mais il emportait avec lui les excellens principes que ce bon père lui avait inculqués, et c'était presque rester encore avec lui. Rien ne donne à un jeune homme, lors de ses premiers pas dans le monde, autant de fermeté, d'assurance et d'énergie, qu'une première éducation reçue auprès d'un père distingué par son esprit et son noble caractère, lors même qu'il ne jouit d'aucune célébrité ; son image, toujours présente à l'âme de son fils, le préserve de la contagion du vice, et lui parait un asile sûr, lorsqu'il a besoin de consolations et de secours.

La réputation d'un père a plus d'influence qu'on ne croit sur le sort de ses enfans. Est-il mal famé, ses fils auront à combattre mille préjugés, mille désagréments, leur nom seul réveille des idées pénibles, et l'on est disposé d'avance à supposer qu'ils ont hérité de tel ou tel défaut, et à les juger avec rigueur. Leur père, au contraire, s'est-il rendu célèbre par ses connaissances, ses vertus, on exige de ses enfans qu'ils soient meilleurs et qu'ils aient plus d'esprit que leurs semblables, ce qui les met dans une gêne et une contrainte continuelles.

Raymond eut le bonheur de ne rencontrer aucun de ces obstacles ; avec le calme que

donne une longue expérience, celle que son père lui avait communiquée, il partit doué de tous les avantages d'une robuste et florissante jeunesse, pur de corps et d'âme, et rentra de même dans la maison de son père, à la fin de ses études, ayant acquis une bonne provision de science, et l'idée la plus juste du but qu'il se proposait. Il avait bien, et en conscience, employé le temps de son séjour à l'université; cependant son père lui conseilla de se préparer à acquérir encore des connaissances utiles et pratiques, soit en continuant à cultiver les sciences, soit en observant avec soin les hommes et la société, avant de se jeter dans la carrière des affaires publiques, à laquelle il se destinait. D'après ces conseils, Raymond rechercha les sociétés les plus agréables et les plus distinguées; il fréquenta les bals, les assemblées, les théâtres; mais il revenait chaque soir auprès de son père avec le même plaisir, avec un attachement tendre et respectueux; il cherchait à amuser sa vieillesse en lui racontant ce qu'il remarquait dans les scènes si variées du grand monde, que son père avait quitté depuis plus de vingt-cinq ans, et qu'il reconnaissait avoir peu changé.

Dans les premiers temps il paraissait que M. Holm, en jouissant du bonheur de vivre avec un fils chéri, dans une intime confiance, reprenait de nouvelles forces et rajeunissait; mais cette heureuse apparence n'était que le dernier éclat que jette une lampe avant de s'éteindre; ses forces, que les orages de la vie avaient épuisées, déclinerent et s'anéantirent enfin complètement; il s'éteignit doucement, et Raymond resta isolé, orphelin auprès du tombeau de son seul parent, avant que l'année destinée à perfectionner ses études fût écoulée.

Cette perte, très-sensible à ce bon fils, ne changea rien à son existence matérielle; accoutumé à un genre de vie sobre et réglé, il le continua. La petite fortune que son père lui avait laissée, sans être brillante, lui assurait au moins l'indépendance; mais il sentait au fond de son cœur la solitude la plus douloureuse; il n'avait plus personne à soigner, à rendre heureux, plus aucun confident de ses pensées et de ses sentimens. Ce fut dans cette disposition mélancolique, dans laquelle le jetaient ces privations, que la belle et séduisante Victorine lui apparut pour la première fois.

Le plus habile maître de musique de la ville avait organisé une société musicale qui se réunissait deux fois par semaine, et à laquelle tous ceux qui en faisaient partie venaient très-assidûment. Raymond, dont la belle voix de ténor était connue du maître, ne pouvait y manquer, et Victorine y occupait avec raison le rang de première chanteuse. Il était très-naturel que le premier ténor et le premier dessus se rapprochassent l'un de l'autre par leur talent. Ils avaient donc de fréquentes occasions de se voir, de s'entretenir, et de développer réciproquement les trésors de leur esprit. Raymond avait déjà rencontré plusieurs fois Victorine dans les diverses réunions, il avait admiré de loin sa rare beauté; mais le grand ton qui régnait dans l'opulente maison Kleeborn avait empêché ce jeune homme, aussi fier qu'il était modeste, de s'y faire présenter; même lorsqu'il eut fait connaissance avec Victorine, il voulut éviter de se donner l'apparence de l'importunité ou de l'indiscrétion, en demandant à être admis chez M. Kleeborn. Mais les attraits de cette jeune personne, sa taille svelte, le feu, tempéré par une grande douceur, qui brillait dans ses beaux yeux noirs; ce regard qui an-

nonçait à la fois l'intelligence et la modestie, étaient toujours présens à la pensée de Raymond, et ce souvenir le plongeait dans les plus douces rêveries; le son de la voix pure, sonore et touchante de Victorine résonnait long-temps encore dans son âme lorsqu'il avait quitté la réunion musicale.

Un bal somptueux, qui eut lieu peu de temps après l'ouverture de cette société, et où Raymond fut invité, lui offrit l'occasion de voir Victorine dans tout son éclat. Dès qu'elle entra dans le salon, ce murmure d'admiration qui est le triomphe le plus certain de la beauté, pareil au léger bruissement qui se fait entendre dans les arbres de la forêt au lever du soleil, vint frapper son oreille. Ce son si flatteur accompagna Victorine lorsqu'elle fit le tour du salon, en traversant la foule, et d'avance elle fut proclamée la reine de la fête.

Les yeux de Raymond restèrent attachés sur elle; il observait ses moindres mouvemens; jamais il n'avait vu de femme rassembler autant de charmes; jamais il ne l'avait vue elle-même aussi éblouissante. Sa toilette très-riche était encore plus remarquable par l'apparence d'une noble simplicité sans re-



cherche; un plaisir, une joie presque enfantine animalent son regard, s'exprimaient par le doux sourire qui voltigeait sur ses jolies lèvres, et l'embellissaient singulièrement. Elle était entourée d'un cercle nombreux, d'admirateurs, sans paraître s'en apercevoir; elle causait avec l'un, riait avec l'autre, sans coquetterie, sans fierté, mais avec cette aisance de quelqu'un accoutumé à recevoir tous les hommages sans y attacher un grand prix. Tous ceux qui pouvaient s'y croire le moins du monde autorisés se pressaient autour d'elle; les jeunes gens les plus suffisants s'approchaient de Victorine avec respect, comme si elle eût été une princesse, pour solliciter la permission de danser avec elle; et combien celui à qui elle accordait une pareille faveur n'était-il pas l'objet de l'envie de tous les autres! Les jeunes personnes elles-mêmes paraissaient se faire honneur d'être de sa connaissance; aucune n'avait l'idée de rivaliser avec elle; toutes l'aimaient pour son affabilité sans la moindre prétention.

Raymond observait de loin l'empressement général dont elle était l'objet, et son cœur souffrait sans qu'il sût pourquoi; il voulait interpréter ce sentiment pénible en lui

donnant le nom de compassion pour oet être si plein de grâce, en proie à tant de flatteries qui pouvaient le conduire à sa perte; mais il lui était impossible de lui refuser le tribut d'admiration qui lui était dû à tant de titres.

Le bal commença, et Victorine l'ouvrit avec un prince étranger qui se trouvait dans le nombre des convives, semblable à un ~~oiseau~~ ~~oiseau~~ suivie d'un essaim de jeunes nymphes. Toutes les femmes dansaient; une seule jeune fille restait sur son siège; personne ne l'avait demandée. À peine sortie de l'enfance et fort timide, elle était peu connue, et sa toilette fort simple et déjà hors de mode contrastait avec l'élégance des autres danseuses, et avait excité le rire et l'ironie de plusieurs d'entre elles. La pauvre petite délaissée était dans une situation pénible; personne ne lui avait encore adressé la parole; ses joues étaient rouges comme le feu; ses yeux innocens exprimaient le désir le plus vif de prendre sa part de la joie générale et des plaisirs de son âge; on s'apercevait à une légère contraction nerveuse sur ses lèvres, de son embarras, de son anxiété, et qu'elle s'efforçait de retenir ses larmes enfantines, que le dépit d'être ainsi

négligée allait faire couler. Raymond ne la remarquait point; il ne dansa ni la première danse ni quelques-unes des suivantes; appuyé dans un coin du salon, il suivait des yeux tous les mouvemens de Victorine, et ne voyait qu'elle. Il s'aperçut que dans le premier intervalle elle s'approcha de la jeune inconnue, prit place à côté d'elle, entama une conversation; puis elle se leva, lui offrit son bras, et se promena quelque temps avec elle dans le salon. Bientôt la foule les dérobe à sa vue, et déjà il ose concevoir l'injuste soupçon que Victorine, fière de sa beauté et de sa supériorité, avait peut-être voulu se faire un jeu malin d'accompagner cette jeune personne et de s'en servir comme d'une mouche pour rehausser mieux encore son éclat et ses avantages.

Tout-à-coup une douce voix qui l'appelait le fit sortir de sa rêverie; il se retourna vivement, et aperçut Victorine tout près de lui, qui lui dit avec le plus doux regard: « Je voudrais bien, monsieur Holm, oser vous demander un service digne d'un noble chevalier; vous avez tout-à-fait l'air de ne pas être capable de me refuser. » Elle s'arrêta en souriant avec une grâce inexprimable. « Je vou-

drais vous prier, ajouta-t-elle en rougissant, d'engager pour la danse suivante la jeune dame avec qui je viens de traverser la salle; elle ne connaît personne de la société, et nos jeunes gens sont assez malhonnêtes pour le lui faire sentir. »

La surprise agréable de Raymond ne lui permit de répondre que peu de mots; mais il s'empressa de remplir le désir de Victorine; puis il revint auprès d'elle pour lui demander le nom de la jeune personne à qui elle s'intéressait.

« Je l'ignore tout comme vous, lui répondit-elle du ton le plus simple et le plus naturel; mais elle est étrangère, et, en la voyant si délaissée, j'ai pensé à ce que j'éprouverais moi-même si pareille chose m'arrivait; il était donc tout naturel que je n'eusse ni trêve ni repos avant de l'avoir vue danser.

— Comment est-il possible, mademoiselle, lui demanda Raymond, que vous, précisément vous, ayez pu songer à la possibilité qu'un tel malheur pût jamais vous atteindre?

— Et pourquoi pas? répondit Victorine. L'ancienne et bonne habitude d'avoir des prévenances pour les étrangers, si humaine,

si bienfaisante, puisque c'est toujours un malheur que d'être étranger, cette habitude a passé de mode ; ne serait-il donc pas possible que je me trouvasse dans quelque lieu tout aussi étrangère, tout aussi délaissée que cette pauvre enfant ? Mais je m'aperçois avec plaisir qu'un autre chevalier courtois, entraîné par votre exemple, est venu la demander pour la danse prochaine. Je vais donc recommencer à danser moi-même avec plus de plaisir à présent que la vue de cette jeune infortunée ne me tourmente plus.

— Et vous ne la connaissez pas du tout ? demanda encore Raymond !

— Pas du tout, je vous assure. Faut-il donc connaître tout le monde ? » répliqua Victorine en riant. Puis elle s'éloigna gaiement avec son partenaire qui venait la chercher.

La danse ayant cessé, Victorine vint s'asseoir pour se reposer, et Raymond fut bientôt près d'elle. « Je voudrais, mademoiselle, lui dit-il en souriant, être *vous* pendant une heure seulement ; c'est sans doute un souhait bien téméraire, mais je ne puis m'en départir ; je saurais ainsi quel est le sentiment que l'on éprouve lorsqu'on se présente avec l'assu-

rance d'exciter le plaisir et l'admiration par chaque sourire, chaque regard, par chaque mot que l'on prononce.

— Quel enfantillage ! s'écria Victorine en riant aux éclats ; ce ne pourrait être tout au plus que le sentiment d'une princesse, à laquelle on aurait mis dans la tête, depuis son enfance, de semblables absurdités ; nous autres femmes ordinaires, nous n'avons pas de ces idées-là.

— Vous êtes trop modeste, mademoiselle, et si j'osais, j'ajouterais encore vous n'êtes pas tout-à-fait sincère vis-à-vis de vous-même ; dans ce moment pourriez-vous douter de l'impression que votre simple apparition produit ? c'est impossible.

— Je ne suis pas la moitié aussi modeste que vous le supposez, répliqua Victorine avec la plus aimable naïveté ; mais je serais aussi trop insensée si je ne m'apercevais pas que je ne puis m'attribuer, à moi-même, que bien peu ou même rien de ce que vous nommez l'admiration générale. Je sais très-bien que je pourrais être passablement laide et maussade, sans que les manières de la société à mon égard fussent différentes de ce qu'elles sont ; si d'ailleurs tout ce qui tient à mon existence,

sans être *moi* positivement, restait de même : c'est ce que je me répète bien souvent pour maintenir mon humilité. » En disant ces mots, accompagnés du plus aimable sourire, elle partit de nouveau avec un jeune homme qui vint lui rappeler qu'elle avait promis de danser avec lui, et que la danse commençait déjà.

Raymond la suivit des yeux avec un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé : sa beauté, son esprit, sa voix, son talent, avaient dès long-temps excité son admiration ; mais sa bonté, sa modestie vraie, sa franchise, la simplicité d'âme qu'elle venait de développer, lorsqu'elle aurait pu jouir d'un triomphe qui eût enivré toute autre jeune personne, lui faisaient voir celle-là sous un jour presque surnaturel. Pendant tout le reste de la soirée il se plaça assez près d'elle pour pouvoir la rejoindre dans ses courts instans de repos ; puis il lui demanda de danser avec lui, ce qu'elle accepta d'abord et même avec plaisir. Il entoura de son bras sa charmante taille, et vola avec elle autour du salon, comme porté sur les ailes des anges, avec un bonheur, un délice qui jusqu'alors lui avaient été inconnus. A souper, où les femmes

seulement étaient assises et servies par les hommes, il resta constamment vis-à-vis d'elle, derrière la jeune personne qu'elle avait prise sous sa protection. Entraîné par l'exemple de Victorine, il tâchait de consoler, par les attentions les plus polies, cette pauvre enfant de l'abandon où la laissait encore la société ; il en était récompensé par un sourire reconnaissant de sa belle protectrice, et par quelques mots obligeans qu'elle lui adressait, tandis qu'elle recevait avec une indifférence marquée, qui ressemblait presque au dédain, les hommages du prince étranger et d'une foule de jeunes gens qui se pressaient derrière sa chaise, se disputant l'honneur de lui présenter une assiette, un verre, etc., etc.

Au sortir du bal, Raymond rentra chez lui dans une ivresse de bonheur ; pendant le reste de la nuit il ne dormit point et se crut transporté dans un monde enchanté. Depuis lors il revit souvent Victorine, qui le traitait comme une ancienne connaissance, à qui l'on montre, sans aucune réserve, le fond de son âme. Chaque fois qu'il la rencontrait, il pénétrait plus avant dans cette âme si pure, si douce et si aimante ; et, à chaque entretien, il y découvrait de nouveaux indices d'un jugement sain,



pût l'ignorer ; mais Victorine était ou voulait être convaincue que son père avait pris ce prétexte pour écarter tous les prétendants de la première noblesse qui se présentaient en foule. Elle le croyait ainsi, parce qu'il n'avait exprimé une répugnance invincible que contre cette caste, sans jamais en témoigner contre les autres classes de la société. Raymond partageait cette croyance : l'amour ne saisit-il pas toujours quelques rayons d'une espérance flatteuse ? Dans la ville impériale et libre où il vivait, Raymond pouvait parvenir aux premiers emplois de la république, en suivant la carrière pour laquelle il avait été élevé, et qu'il aimait ; il pouvait d'autant mieux l'espérer, qu'il ne voyait autour de lui aucun compétiteur marquant qui pût lui disputer les honneurs auxquels il aspirait, et dont il voulait faire hommage à sa Victorine. Le but qu'il voulait s'efforcer d'atteindre était, il est vrai, encore bien éloigné ; mais Victorine et lui étaient assez jeunes pour attendre, sans inquiétude, l'époque de leur union ; le moment présent les rendait d'ailleurs trop heureux pour les laisser penser à l'avenir. Lorsque l'homme jouit ici-bas d'un état de bonheur, il ne prévoit jamais son change-

ment dans sa position sans une espèce d'inquiétude secrète, même lorsque ce changement lui promettait un plus haut degré de félicité. Cependant Raymond ne se dissimulait pas que sa modique fortune ne pouvait être comparée à la richesse presque royale que Victorine devait un jour posséder ; mais son jugement si clair et si juste était au-dessus de cette fausse noblesse, qui calcule avec autant de soin que d'avidité les richesses de l'objet aimé, satisfait sa fierté aux dépens de l'amour et du bonheur, et pousse sa générosité romanesque jusqu'à renoncer même à sa main s'il ne peut offrir l'équivalent de la fortune qu'il reçoit. La main de Victorine lui appartenait de son propre consentement ; eût-elle été dans l'indigence, il ne l'aurait pas moins aimée ; la masse d'or qu'elle devait avoir un jour ne pouvait ni augmenter ni diminuer le prix du don de son cœur ; il lui avait donné tout le sien, il était donc au pair pour le vrai trésor d'amour qu'ils s'étaient donné mutuellement. Il sentait qu'il avait assez de force, de connaissances et de talens, non-seulement pour mettre sa bien-aimée à l'abri du besoin, mais aussi pour lui procurer tout ce qui pouvait la faire vivre agréablement. Il

ne songeait point à l'opinion du monde, quelquefois si injuste et si déplacée; son père lui avait appris à ne pas y attacher plus de valeur qu'elle n'en a réellement, et à ne pas lui accorder le droit de diriger ses actions quand il était absous au tribunal de sa conscience, et lorsqu'il s'agirait du bonheur de sa vie.

Tandis que Raymond s'occupait sérieusement des préparatifs nécessaires à la vie active des affaires publiques, Victorine de son côté prit la résolution de faciliter ses travaux en consolidant, autant qu'il lui serait possible, leur espérance d'union. Personne au monde n'était informé de leur inclination réciproque; Victorine n'avait aucune de ces confidences qui, dans le cours ordinaire des choses de ce genre, sont aussi indispensables aux jeunes filles que celui qui est l'objet des confidences; elle n'avait jamais connu le besoin de parler sans cesse d'elle-même et de ses sentimens, ou de les analyser dans de longues épitres: c'est ce qui entraîne si souvent les jeunes personnes à filer des intrigues comme dans les romans, dans le but unique de passer aux yeux de la confidence pour une héroïne. D'un autre côté, son âme franche et candide détestait toute espèce de mystère. Elle résolut

donc de saisir la première occasion pour découvrir à son père le secret de son cœur, de le rendre propice à son amour, par ses prières, et par des motifs qui lui paraissaient faits pour entraîner un père qui l'aimait tendrement, tels que la moralité reconnue de Raymond, sa bonne conduite, ses talens, son goût pour l'occupation, son excellent caractère, sûrs garans du bonheur de sa compagne.

Le moment favorable pour cet aveu ne tarda pas à se présenter. Un jour elle était seule auprès de son père; il était disposé à la tendresse; mais sa confidence ne fut malheureusement pas reçue aussi bien qu'elle s'y attendait:

« Ah ! ah ! tu as lu des romans, mon enfant, et je vois que cette lecture ne t'a pas été salutaire, » lui répondit M. Kleebern, lorsqu'il eut compris ce qu'elle voulait lui dire. Il prononça ce peu de mots d'un ton calme et ironique ; qui blessa Victorine comme un coup de poignard. « Mais il n'y a pas grand mal, continua-t-il, cela se passera; tu as encore bien des choses à apprendre; tu t'apercevras bientôt que le monde n'est pas tel que le dépeignent tes livres; mais;

que cela t'arrive tôt, tard, ou jamais, mets-toi bien dans la tête que ton père ne fera pas la folie de laisser s'éteindre après sa mort sa maison de commerce, si avantageusement connue par toute la terre, et de donner sa fille unique et sa fortune, qu'il a acquise avec tant de peine, à un gratteur de papier, qui ne saurait ni la garder ni la conserver. »

Victorine voulut alors prendre la parole, mais son père ne lui en laissa pas le temps.

« Renonce à cette fantaisie et à toutes celles qui lui sont semblables, s'écria-t-il avec un regard fulminant qui l'attéra et la rendit muette ; je te conseille de ne pas être opiniâtre, indocile, ce qui serait tout-à-fait inutile : j'exige qu'on m'obéisse. Il est aussi certain qu'il fait jour qu'aucun baron, comte, ni même aucun prince ne deviendra mon gendre ; mais aussi aucun savant, aucun magistrat ; ce ne sera jamais qu'un homme de mon état, le premier, le plus heureux, le plus honorable qu'il y ait au monde, parce qu'il est le plus utile. Mais tu as oublié de me dire le nom de ton Céladon, c'est bien : ne le nomme pas, je ne veux pas le savoir ; il m'est fort indifférent de connaître le nom

d'un fou et d'un arrogant. Maintenant, Victorine, tu connais mes volontés, obéis-moi et va-t'en. »

Le froid glacial avec lequel M. Kleeborn prononça cette sentence, son indifférence complète sur l'effet qu'elle produirait et sur le malheur de sa fille, la manière impérieuse avec laquelle il lui fit signe de sortir, ne la convainquirent que trop que tout nouvel essai pour attendrir ce juge inflexible serait inutile ; il lui aurait d'ailleurs été impossible, dans ce moment, de rester plus long-temps en sa présence, tant elle avait été saisie de la manière dont il avait reçu sa tendre confiance. Avec une frayeur douloureuse et inexprimable elle venait d'éprouver la sévérité du sort dont jusqu'alors elle ne s'était pas doutée, de ce sort inévitable de l'humanité, qui ne manque jamais de joindre des épines aux roses dont il sème la carrière de ses favoris. Jusqu'alors tous les désirs, toutes les fantaisies enfantines et passagères de cette heureuse jeune fille avaient été accomplis ; gâtée à l'excès par les complaisances de tous ceux qui l'entouraient, par son père lui-même, qui ne lui avait jamais rien refusé ni défendu, cette première opposition à son

vœu le plus ardent, lui fut bien sensible. Le chagrin, la colère, la terreur de l'avenir faisaient tour à tour couler de ses yeux brûlants des larmes amères. Jusqu'alors elle n'avait répandu que des pleurs de compassion ou de plaisir. Elle sentait plus que jamais à quel point Raymond lui était cher; jamais elle ne l'avait autant aimé que dans cet instant où, pour la première fois, elle entrevoyait la possibilité d'être séparée de lui; ses larmes tarirent lorsqu'elle conçut la résolution d'opposer à l'autorité inflexible de son père son cœur fort de son amour, et son courage ardent et ferme à toute épreuve. Sans y réfléchir davantage, elle prit la plume pour informer son ami, dans le plus grand détail et avec la plus entière franchise, de ce qui venait de se passer entre elle et son père. Son style portait l'empreinte d'une chaleur passionnée qui jusqu'alors lui avait été étrangère, et que le sentiment d'éprouver, pour la première fois, une injustice tyrannique avait fait naître. Elle ne songea point à choisir ses termes; elle les jetait sur le papier comme si elle avait été inspirée à mesure qu'elle écrivait, et même aucun ne lui paraissait assez expressif, assez brûlant pour

donner à l'ami de son cœur une pleine confiance en son amour, en sa constance ; pour le consoler d'avance de tous les obstacles qui pourraient s'opposer à leur bonheur, et lui inspirer le courage dont elle-même se sentait pénétrée.

« Je suis à vous, Raymond (écrivait-elle  
» après avoir terminé le récit de sa conver-  
» sation avec son père), je suis à vous, et pour  
» toujours. Fussiez-vous même au-delà des  
» mers, où d'autres astres éclairent d'autres  
» contrées que la mienne, où le soleil se lè-  
» verait pour vous quand je le verrais dispa-  
» raitre, nous serions encore près l'un de  
» l'autre par un même sentiment, par une  
» même pensée ; il n'est au pouvoir de per-  
» sonne de séparer nos âmes. Ayez confiance  
» en moi, rien ne pourra m'éloigner de vous,  
» ni prières, ni menaces, ni la puissance du  
» temps, ni même aucune violence ; la mort  
» ne nous séparerait pas : deux cœurs unis  
» comme les nôtres n'en seront qu'un dans  
» l'éternité. Ah ! que ne puis-je jeter loin de  
» moi ces chaînes dorées que je méprise si  
» profondément ! Que ne puis-je vivre avec  
» vous dans la retraite ! La médiocrité, la  
» pauvreté même ne m'effraient pas ; tra-



» vailler pour vous, éprouver des privations  
» avec vous, tout serait bonheur. Vous croyez  
» peut-être que votre Victorine, gâtée par la  
» fortune, ne parle que légèrement des priva-  
» tiens qu'elle ne connaît pas, sans y attacher  
» aucun sens ? Non, mon ami, je sais fort bien  
» ce que je veux dire ; je sais que ce que d'au-  
» tres appelleraient peut-être du superflu me  
» paraîtrait d'abord de l'indigence ; je sais  
» que mon éducation m'a donné des liens bien  
» pesans ; qu'il faudrait, pour ainsi dire, que  
» j'apprisse à vivre, dès qu'il me faudrait sor-  
» tir de l'ornière à laquelle je suis accoutu-  
» mée dès mon enfance ; je conviens même  
» que ce serait un sacrifice. Mais songez aussi  
» quel sentiment inexprimable de bonheur  
» j'éprouverais à conquérir, par le sacrifice  
» de quelques habitudes de luxe, la félicité de  
» traverser la vie avec mon bien-aimé, de  
» m'élever avec lui, guidée par lui, à la  
» source de toute bonté, de toute vérité, où  
» celui qui souffre ici-bas puise les consolations  
» les plus efficaces. Je ne suis pas née  
» pour la douleur ; je m'en suis bien aperçue  
» aujourd'hui que j'ai appris à la connaître ;  
» elle m'abat, elle m'anéantit ; ce n'est que  
» sous le soleil du bonheur que ce qu'il y a

» de bon en moi, comme dans toutes les créa-  
» tures, peut s'épanouir. Oh ce soleil bien-  
» faisant pourrait-il me nuire, si ce n'est sur  
» près de Raymond? Mais il faut à présent  
» du moins renoncer au beau rêve de cette  
» félicité; je ne dois pas quitter mon père  
» sans son consentement, si je veux rester  
» digne de vous et du bonheur dont, hier en-  
» core, je me trouvais si près, et que je ne  
» vois plus qu'à une distance incommensu-  
» rable. J'obéirai à mon père comme je l'ai  
» fait depuis que j'existe. Je trace ces mots  
» en les arrosant de larmes amères et brû-  
» lantes, mais sans aucun combat intérieur;  
» je m'empresserai toujours de remplir ses  
» moindres désirs; un signe de sa part sera  
» un ordre pour moi dans tout ce qu'il peut  
» exiger. Oui, je ferai tout, je souffrirai tout,  
» je me soumettrai à toutes les privations;  
» mais qu'il ne m'ordonne pas de ne plus  
» vous aimer, il n'en a pas plus le droit, il  
» n'en a pas plus le pouvoir que vous celui  
» de me défendre de respirer. La main qui  
» forma mon cœur et qui le fait battre, y  
» posa le germe de mon amour, en me don-  
» nant l'existence; elle est liée à la vôtre,  
» on ne peut l'en arracher; l'essayer serait

» un péché, une espèce de suicide moral. Je  
» suis donc à vous, Raymond, je serai tou-  
» jours à vous, de loin comme de près ! »

» Pendant que je vous écrivais mon âme a  
» éprouvé quelque soulagement ; cela devait  
» être, vous étiez avec moi. Raymond, le  
» moment présent est encore à nous, nous  
» nous verrons, nous nous parlerons comme  
» auparavant, et les peines qui nous sont  
» communes nous attacheront chaque jour  
» davantage l'un à l'autre. Mon père ne m'a  
» pas ordonné de rompre tous mes rapports  
» avec vous, il ne sait pas même le nom de  
» celui à qui sa fille appartient à jamais. D'a-  
» bord il ne me laissa pas le temps de le lui  
» nommer, plus tard il trouva que ce n'était  
» pas la peine de me le demander : c'est avec  
» aussi peu d'importance qu'il s'occupe du  
» cœur et du bonheur de son enfant. Mais cela  
» même me donne quelque consolation ; je ne  
» puis pas encore l'accuser de cruauté, il ne  
» sait pas tout le mal qu'il me fait ; peut-être,  
» s'il s'en doutait, serait-il plus tendre ; il m'a  
» toujours tant aimée ! »

C'était la première lettre que Victorine  
eût jamais écrite à Raymond ; elle la lui fit  
parvenir cachée dans un cahier de musique

à son adresse, sans éveiller aucun soupçon, la société musicale donnant souvent lieu à de tels envois. Il n'était pas douteux que Raymond ne l'eût reçue, cependant plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il y répondit. En vain Victorine espéra-t-elle le rencontrer à la réunion de musique; en vain ses yeux le cherchèrent à la promenade, au concert, au théâtre; elle ne le vit nulle part où elle avait habitude de le voir et de lui rendre de loin son salut : elle se mourait d'inquiétude; mille idées plus extraordinaires les unes que les autres l'oppressaient et remplissaient son imagination de terreur. Toute entreprise pour sortir de cet état si pénible était impossible; elle n'avait pas même le courage de prononcer le nom de Raymond, encore moins de demander de ses nouvelles à leurs amis communs.

Enfin, après plusieurs jours passés dans une angoisse inexprimable, elle reçut aussi un paquet de musique; elle l'ouvrit d'une main tremblante; il contenait ce qu'elle désirait si ardemment, une lettre de Raymond. Il lui écrivait :

« Oh ! ma Victorine, vous, dont la belle  
» âme sent avec tant de vérité et de chaleur

» quelle félicité on trouve à tout sacrifier à  
» l'amour, réjouissez-vous pour votre ami de  
» ce qu'il est assez heureux pour qu'un de-  
» voir sévère lui permette ce qu'il vous dé-  
» fend. Oui, la confiance inébranlable et sa-  
» crée que j'ai en vous m'a fait renoncer à  
» toutes mes vues pour l'avenir, à tous mes  
» plans, à la direction que j'avais donnée à  
» ma vie ; j'ai même sacrifié pour long-temps  
» mon indépendance ; mais j'ai gagné, en  
» échange, l'espérance de vous obtenir un  
» jour. Jugez si j'ai rien à regretter ! Je viens  
» d'entrer, en qualité de commis, dans le  
» comptoir de M. Fischer, dont, comme vous  
» le savez, le fils est un de mes camarades  
» d'université. Je vous vois pâlir, je vois vos  
» beaux yeux se remplir de larmes et votre  
» cœur oppressé de crainte en lisant ces li-  
» gnes. Prenez courage, ma Victorine, ne  
» tremblez pas, ne désespérez pas, j'ai bien  
» réfléchi au parti que j'ai pris ; pour pou-  
» voir le faire, j'ai même évité de vous voir  
» pendant plusieurs jours ; je voulais soutenir  
» ce combat difficile dans la retraite et dans  
» le silence. Je ne vous ai pas écrit avant de  
» pouvoir, d'accord avec moi-même, vous  
» dire : *Voilà ce que j'ai fait, et non Voilà*

» *ce que je veux faire. Je n'ai pas moins de*  
» *franchise que vous, vous saurez toujours*  
» *toutes mes pensées; je ne vous dissimule-*  
» *rai donc pas que je n'ai point renoncé à*  
» *toutes mes habitudes, que je n'ai pas aban-*  
» *onné la carrière que mon père avait choi-*  
» *sie pour moi, sans souffrances, pour me*  
» *jeter dans l'activité et le mouvement d'un*  
» *monde qui ne fut jamais le mien : mais,*  
» *croyez-moi, je suis incapable de me re-*  
» *pentir de ce que j'ai fait après de mûres*  
» *réflexions, et dans un but tel que celui que*  
» *j'ai. Je remplirai désormais tous les devoirs*  
» *de l'état très-honorable que je viens d'em-*  
» *brasser par mon choix, que j'étais obligé*  
» *d'embrasser si je voulais être juste envers*  
» *vous et envers moi-même. Ma chère Vic-*  
» *torine, je me suis examiné sévèrement, je*  
» *ne me suis rien dissimulé, ce qui est bien*  
» *difficile. Qui trompe-t-on plus facilement,*  
» *plus volontiers que soi-même? Je vous*  
» *avoue donc, avec une entière sincérité,*  
» *que je sais à présent que je pourrais sup-*  
» *porter la vie sans vous; mais que ce serait*  
» *comme le plus triste des voyages dans un*  
» *hiver rigoureux, sans chaleur et sans lu-*  
» *mière; vous êtes le soleil de mon exis-*

» tence, qui loin de vous s'écoulerait dans  
» les ténèbres. Ne me grondez donc pas, j'ai  
» fait ce que je devais; ne m'enviez pas d'a-  
» voir pu faire pour l'intérêt de notre amour  
» ce qui vous est interdit, et surtout ne blâ-  
» mez pas votre père, sa volonté est motivée,  
» et le fruit des meilleures intentions; il m'a  
» donné la possibilité de vous prouver, au-  
» trement que par des paroles, combien vous  
» m'êtes chère. J'espère pouvoir vous tran-  
» quilliser en vous disant que je m'aperçois  
» déjà que les connaissances que j'ai acqui-  
» ses dans un but différent me seront utiles  
» dans mon nouvel état, et qu'il ne faudra  
» guère que l'habitude et l'apprentissage de  
» la partie mécanique, qui lui est propre,  
» pour les mettre à profit, et pour avoir saisi  
» celle-ci en peu de temps. Ce qu'un enfant  
» en bas âge peut apprendre avec quelque  
» peine, n'est qu'un jeu pour un homme fait;  
» et d'ailleurs que pourrais-je trouver de  
» pénible lorsque je considère le but que je  
» veux atteindre. »

Victorine fut saisie de joie et de chagrin à la lecture de cette lettre. Le sacrifice que Raymond lui faisait remplissait son âme, non d'amour, non d'admiration, mais d'un

sentiment inexprimable, qui se composait de ces deux affections; elle sentait que son existence était dès lors indissolublement liée à celle de son ami, que la mort seule pouvait les séparer. Elle le revit; leur première rencontre fut un moment de douleur et de plaisir; mais depuis lors ils n'eurent plus que rarement le bonheur de pouvoir échanger quelques regards ou quelques mots jetés en passant; ils sentaient plus que jamais la nécessité de cacher leur secret aux yeux d'un monde curieux et méchant. Ils évitèrent, avec le plus grand scrupule, toute imprudence dans leur conduite, qui eût pu révéler à quelque observateur ce qui se passait dans leurs cœurs. C'est ainsi que tous deux passèrent plus d'une année dans la gêne et la contrainte; mais avec la pensée délicate qu'ils se rendaient amour pour amour, et pouvaient se reposer en toute confiance sur leur foi mutuelle.

Il y avait dans le parti si subit que le jeune Holm avait pris à son âge, avec les connaissances qu'il avait acquises dans un autre genre, et la perspective de l'avenir honorable qui s'était présentée à lui, quelque chose de trop extraordinaire pour que cela ne fût pas beau-



coup de sensation, même dans la grande ville qu'il habitait. D'abord on en parla beaucoup, on l'envisagea comme une grande folie, on le tourna en dérision; mais bientôt Raymond commença à se faire remarquer dans sa nouvelle carrière. On fut obligé d'admirer la facilité avec laquelle il surmontait les difficultés qui paraissaient insurmontables à ceux mêmes qui s'étaient voués au négoce dès leur première jeunesse; et la connaissance des langues étrangères, qu'il possédait au plus haut degré, l'habileté avec laquelle il soutenait la partie la plus importante de la correspondance de sa maison de commerce, et plus encore la sagacité, le coup d'œil prompt et rapide avec lesquels il jugeait les circonstances, lui acquirent bientôt l'estime générale à la bourse, avec d'autant plus de raison qu'il avait engagé M. Fischer à faire quelques spéculations qui avaient tourné de la manière la plus avantageuse. On savait qu'il travaillait dans cette maison sans aucun salaire; mais toutes les autres maisons de commerce les plus considérables auraient volontiers fait de grands sacrifices pour avoir un aide aussi essentiel, qui, sans avoir passé par les années d'apprentissage, se présentait d'abord en maître.

Chacun prédisait qu'il serait un jour un astre de la première classe dans le monde commercial, si la fortune le favorisait autant que son application et ses connaissances le méritaient. M. Kleeborn lui-même parla quelquefois de lui, à table, avec les plus grands éloges. Victorine alors avait à peine le courage de lever les yeux, et son cœur battait si fort, qu'il semblait près de se briser. Lorsque son père, avec un malin sourire, et en mettant sur le nom de Raymond Holm un accent tout particulier, lui faisait comprendre qu'il savait son secret, elle croyait avec certitude pouvoir en attendre beaucoup d'espoir pour son bonheur à venir. Elle obéit donc, sans aucun fâcheux pressentiment, à l'ordre de son père, lorsqu'un matin il la fit appeler dans son cabinet, comme il le faisait quelquefois; elle croyait tout au plus qu'il allait lui faire part d'une nouvelle demande en mariage et d'un nouveau refus. Elle fut donc assez effrayée lorsque M. Kleeborn, avec une affabilité un peu solennelle, et qui ne lui était pas ordinaire, la prit par la main et la fit asseoir à côté de lui sur le canapé.

« Victorine, dit-il après un moment de silence, en commençant son discours que

probablement il avait préparé d'avance ; Victorine, tu es mon seul et unique enfant ; tu sais que toujours mon premier désir fut de faire ton vrai bonheur, suivant mes lumières et mon pouvoir. Pendant nombre d'années j'ai eu soin de toi, j'ai travaillé pour toi, à présent ton tour est venu de me récompenser de toute ma sollicitude et de toutes mes peines. Je puis te rendre la justice que tu as toujours été un enfant obéissant, que tu n'as jamais élevé la moindre objection contre ma volonté, lorsque j'ai repoussé des propositions de mariage que je ne trouvais pas convenables, parce que je ne me souciais pas d'employer la fortune que j'ai acquise à racheter de vieux titres de noblesse, à affranchir des terres ruinées ou hypothéquées : *La bénédiction d'un père bâtit des maisons aux enfans*, dit le proverbe, et la mienne t'en a construit une. Je t'ai fait appeler pour t'annoncer que tu es enfin fiancée à un digne homme de mon état, à un négociant tout-à-fait selon mon cœur, qui.....

— M. Holm est au comptoir, cria un domestique en ouvrant la porte.

— M. Holm ! répéta M. Kleeborn, en ayant

l'air de réfléchir. Victorine tremblait visiblement. « Cela va bien, peut-être mieux, » ajouta M. Kleeborn après un instant de réflexion et à demi-voix; puis se tournant vers sa fille, il lui dit : « Les affaires passent avant tout, mon enfant, mais tu peux rester ici, ce sera bientôt fait, et nous continuerons notre entretien. Faites seulement monter M. Holm, » dit-il au laquais qui l'avait annoncé. Cet ordre fut promptement exécuté, et peu de secondes après Raymond était en présence de Victorine. Son premier regard tomba sur elle; il la vit presque sans connaissance, restant assise sur son siège et pâle comme la mort. Il rougit excessivement, mais il s'efforça de se remettre, et s'acquitta de la commission dont il était chargé pour M. Kleeborn avec toute la clarté et la précision possibles, d'abord, il est vrai, d'une voix mal assurée, mais qui se raffermît peu à peu. Il était question d'une entreprise très-considérable dont Raymond avait formé le plan, et à laquelle M. Fischer proposait à M. Kleeborn de prendre part. Celui-ci discuta long-temps avec Holm, loua plusieurs fois les vues claires et précises de ce jeune homme, et fut, en général, si affable et si poli

avec lui, que Victorine, non-seulement se remit graduellement, mais commença à nourrir au fond de son âme les plus douces espérances. Le sujet de la conversation était épuisé, Raymond se leva et allait sortir lorsque M. Klepborn le retint : « Avant que vous vous éloigniez, mon cher monsieur Holm, lui dit-il, je veux vous donner une preuve de la considération que j'ai pour vous ; vous serez le premier à féliciter ma fille sur son prochain mariage avec sir Charles Wissman ; son futur époux est consul hollandais à Londres, et le fils de la fameuse maison de ce nom à Amsterdam, qui vous est sûrement très-avantageusement connue. Depuis dix ans j'ai tant d'obligations à cette maison, que je n'ai que ce seul moyen de m'acquitter, jusqu'à un certain point, avec des amis à qui je dois tout. »

Raymond resta immobile comme une statue en entendant ce discours ; il lui sembla qu'il était privé de tous ses sens. Victorine aussi regardait devant elle sans voir aucun objet, les mains jointes et tremblantes, pouvant à peine respirer. Enfin elle se leva vivement, et s'écria : « Mon père ! oh ! mon père ! pourquoi cette cruelle plaisanterie ? » Sa voix s'éteignit après avoir prononcé ces

mois; elle resta muette, tremblante d'an-  
goisse et d'émotion.

« Une plaisanterie ! répéta Kleeborn avec un  
calme forcé; dis-moi, Victorine, quand m'as-  
tu vu si disposé à plaisanter ? tu dois savoir  
que je ne badine pas sur des choses sérieu-  
ses. Demande plutôt à M. Holm s'il ne con-  
naît pas la grande maison de commerce de  
ton futur beau-père.

— Vous ne plaisantez donc pas, mon  
père, s'écria Victorine, s'oubliant elle-même  
et tout ce qui l'environnait, dans l'excès de  
son désespoir, vous ne plaisantez pas ?.... et  
cette barbare ironie !.... Oh ! mon père, je  
ne vous ai rien caché, vous connaissez mon  
cœur.... » Kleeborn l'interrompit. « Le cœur  
d'une jeune fille, dit-il en riant, est un arti-  
cle de mode, que certainement aucun homme  
raisonnable ne prend en considération; mais,  
ajouta-t-il, je sais bien que le tien n'est pas  
un cœur rebelle, c'est un cœur docile, obéis-  
sant, tel qu'il convient à ma fille : d'ailleurs  
je ne sais pas un mot de l'aveu que tu pré-  
tends m'avoir fait, et tu ferais bien de l'ou-  
blier même.

— Mon père ! oh ! mon père, reprit Vic-  
torine du ton le plus suppliant, oui, vous

connaissiez mon cœur, cessez de me tourmenter, je ne vous ai rien caché, et si vous aviez quelque motif pour ne pas vouloir apprendre de moi-même le nom de l'homme que j'aime, vous avez pu le deviner par le parti singulier qu'a pris M. Holm. Ouf, vous l'avez deviné, mon père, réfléchissez-y ; bien sûrement vous l'avez deviné.

— Non pas, en vérité, interrompit M. Kleeborn, toujours avec le même sang-froid ; je ne me suis jamais beaucoup occupé d'énigmes ; mais il y a long-temps que je sais que les jeunes filles s'occupent d'intrigues d'amour imaginaire pour passer le temps lorsque les poupées ne les amusent plus. Chaque âge veut avoir ses jouets ; mais toi, Victorine, tu devrais enfin être sortie de l'enfance, ou bien, je t'en prie, que ce soit dès aujourd'hui. »

Victorine, en proie aux combats intérieurs les plus violens, resta pâle et silencieuse ; son sein palpitait visiblement, tandis que son père, se tournant vers Raymond, lui dit avec une politesse mêlée de hauteur : « Monsieur Holm, j'ai une trop grande opinion de vous et de votre esprit pour ne pas être convaincu que vous avez toujours senti que votre position

et votre fortune actuelles ne pouvaient pas vous autoriser à aspirer à la main d'une jeune personne telle que la fille de *Martin-Nicolas Kleeborn et compagnie.* »

Ici Raymond voulut prendre la parole; mais Kleeborn ne lui en laissa pas le temps. « Je ne veux en aucune manière vous blesser, monsieur, par ce que je viens de vous dire, continua-t-il d'un ton assez poli; je vous connais pour un jeune homme très-solide, très-habile, qui fera sûrement un jour son chemin dans le monde. Bien d'autres n'ont pas commencé avec autant de moyens et de talens que vous en possédez, et sont à présent des millionnaires : votre fortune commence à germer, vous avez pris pour cela le bon chemin, et si je puis, à l'avenir, vous être utile de quelque manière que ce soit, je le ferai avec plaisir; j'aime à pousser les jeunes gens. Mais à présent... vous savez bien, *aujourd'hui n'est pas demain*, ce ne sont pas les fleurs, ce sont les fruits qu'il faut cueillir, et attendre qu'il soient mûrs. »

Pendant ce discours Raymond avait eu le temps de se remettre peu à peu de son premier saisissement. A mesure que M. Kleeborn parlait il quittait l'attitude embarrassée dans



laquelle l'effroi et la surprise l'avaient d'abord jeté : à la fin il était vis-à-vis de son adversaire avec un maintien à peu près semblable à celui d'un roi. Il le regardait si fixement, que M. Kleeborn lui-même fut à son tour embarrassé et détourna involontairement ses regards.

« Je sais qui je suis et ce que je suis, monsieur Kleeborn, dit enfin Raymond d'un ton modéré, mais ferme et sérieux ; il n'est pas besoin que vous me le rappelliez pour me retenir dans des bornes convenables. Oui, je vous en fais l'aveu, et je suis fier de le faire à vous et au monde entier : j'aime Victorine plus que moi-même, plus que mon bonheur et mon existence ; mais, monsieur Kleeborn, ce n'est qu'elle que j'aime, ce n'est que sa possession que j'ambitionne, et non la fortune de son père, dont, Dieu soit loué, je n'ai pas besoin pour être heureux. Je vous ai laissé parler, continua-t-il en s'apercevant que M. Kleeborn voulait l'interrompre, j'attends de vous la même complaisance. Vous ne pouvez ignorer que, si j'étais resté fidèle à l'état pour lequel j'ai été élevé, j'avais la perspective assurée de pouvoir offrir à votre fille un sort peut-être brillant,

mais, à coup sûr, indépendant et honorable. J'ai abandonné cette carrière pour atteindre le but suprême de mes desirs, d'une manière qui vous plût, et qui même, avec le temps, pouvait vous être utile; je voulais prouver au père de Victorine mon sincère amour pour sa fille par un sacrifice important, et lui promettre, par mon travail assidu, une vieillesse tranquille, exempte de soins et de peines.

— Ah! ah! vraiment! c'est très-beau, très-louable, » interrompit M. Kleeborn avec quelque embarras, produit par la manière noble et ferme du jeune homme, qui ne laissait pas que de lui en imposer; peut-être aussi l'idée d'une spéculation importante dont Holm venait de l'entretenir, l'engageait-elle à le ménager. « Qui, certainement, continua-t-il sur un ton d'affabilité, c'est très-beau et très-estimable de votre part; eh bien! vous verrez qu'un jour vous me saurez très-hon gré d'avoir été la cause innocente du parti que vous avez pris; vous étiez né pour être négociant, et je suis bien aise de vous voir dans cette bonne voie. Je vous répète encore que, quoique je ne puisse pas accepter vos offres pour ma fille, je suis et

serai toujours disposé à vous obliger dans toute autre occasion à venir, soit par mes conseils, soit de toute autre manière ; nous n'en resterons pas moins bons amis. J'attends de votre loyauté que vous n'entreprendrez rien à mon insu qui puisse entraîner ma fille unique à me désobéir. »

Raymond ne répondit pas, il se tourna vers Victorine qui, presque morte, et en proie à l'émotion la plus passionnée, s'efforçait en vain de respirer. « Être chéri, vous que j'aime au-delà de toute expression, lui dit-il en posant la main de la jeune fille sur son cœur qui palpitait violemment, ce cœur est à vous, Victorine, jusqu'à son dernier battement. Lumière de mes yeux ! âme de ma vie ! ne m'en voulez pas si je vous rends votre liberté ; je voulais vous mériter, mais non vous obtenir par de vils artifices ; décidez vous-même de votre sort, et, s'il vous est possible, soumettez-vous aux volontés de votre père. Que l'idée de ma destinée n'ait aucune influence sur vos résolutions ; votre bonheur fera le mien. On ne peut me ravir votre cœur ; mais il n'y plus d'avenir ici-bas pour moi, je ne vivrai que dans le passé, je serai toujours à vous, et à vous seule au monde ;

car je n'ai plus mon père. Mais vous, Victorine, vous avez encore le vôtre; et, croyez-en celui qui connaît aussi l'amour filial dans toute sa force, ce sentiment peut et doit l'emporter sur tout.

— Raymond! Raymond! » s'écria Victorine avec une véhémence convulsive, se jetant pour la première fois sur le sein de son bien-aimé, dans la plus violente angoisse et se sentant près de mourir. Ce ne fut qu'un éclair et comme un mouvement involontaire; elle se releva à l'instant et se précipita aux pieds de son père en serrant ses genoux.

« Mon père! mon père! s'écria-t-elle, pouvez-vous voir votre unique enfant dans l'agonie de la mort et ne pas avoir pitié d'elle? Pouvez-vous entendre le meilleur, le plus généreux des hommes et ne pas le presser sur votre cœur en remerciant Dieu de ce qu'il veut être votre fils? »

— Héroïne de roman, comédienne! cria M. Kleeborn avec violence et pâissant de colère, les lèvres tremblantes et cherchant à se dégager des mains de sa fille; de pareils coups de théâtre ne me touchent pas; il paraît que vous vous entendez fort bien pour jouer vos rôles. Levez-vous, Victorine, levez-vous!

vous êtes la fiancée de sir Charles Wissman ; vous serez sa femme, parce que j'ai donné ma parole, et que je ne la fausserai pas la première fois de ma vie pour flatter vos folies. Quant à vous, jeune homme.....

— N'achevez pas ce que vous alliez dire, avant d'avoir entendu ma déclaration, interrompit Raymond d'un ton si ferme, que M. Kleeborn trouva bon de lui laisser la parole. Vous devez croire, monsieur, qu'après ce qui vient de se passer, je ne puis plus penser à vous fléchir par des prières, et je vous répète que je ne m'abaisserai jamais à de viles intrigues.

— Vous ne chercherez pas à voir ma fille secrètement, vous ne lui écrirez pas ; en un mot vous renoncerez à toute prétention sur elle ? s'écria M. Kleeborn.

— Je n'ai de prétention que sur son cœur, et là-dessus c'est à Victorine seule à décider.

— Je suis *toi* et tu es *moi*, » s'écria Victorine avec force, en se jetant encore dans les bras de Raymond. Son père voulut l'en arracher, elle céda, mais avec une expression si solennelle et un regard si animé, qu'effrayé, surpris, il recula d'un pas. « Écoutez, lui dit-elle en élevant sa main droite : Dieu

entend le serment que je vais faire devant lui et devant mon père : Je jure à Raymond Holm une constance inviolable ; rien ne pourra jamais l'arracher de mon cœur, rien ne pourra m'engager à donner ma main à un autre. Adieu, à présent, dit-elle à Raymond en changeant de ton et prenant celui de la plus vive tendresse, adieu, toi, mon bonheur, ma vie, mon seul espoir en ce monde ; je t'appartiens pour toujours ; je te jure obéissance et confiance entière ; promets pour moi tout ce que tu voudras, je le tiendrai. Tu es mon âme, ma vertu, mon tout ; tu ne voudras pas me rendre coupable d'un parjure, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée en saisissant sa main, et risquer ainsi mon bonheur éternel. » Et elle tomba comme anéantie sur son bras.

« Victorine, oh ! ma Victorine ! » Ce fut tout ce que Raymond put articuler ; des larmes remplissaient ses yeux ; il la posa sur un sofa ; mais il ne quitta pas sa main, il la tenait encore en se tournant vers M. Kleeborn, qui restait immobile comme pétrifié par la colère peinte sur ses traits.

« Vous avez entendu la déclaration de votre fille, dit Raymond d'un ton calme et

avec le maintien le plus noble; elle veut que j'agisse, que je prononce pour elle et pour moi. Recevez donc notre promesse la plus positive que nous ne chercherons pas à nous voir ni à nous écrire secrètement, tant que vous le défendrez; mais j'espère que votre manière d'agir avec Victorine ne me forcera pas à remplir un devoir sacré, en volant à son secours. Exigez-vous davantage ? parlez.

— J'exige que vous vous sépariez à l'instant même, s'écria M. Kleeborn, dont la fureur, contenue malgré lui, rendait les paroles presque inintelligibles.

— Nous nous séparons donc jusqu'à ce qu'un sort plus favorable nous réunisse ici ou là-haut, » dit Raymond en élevant au ciel ses yeux brillans de la plus vive émotion. Il ajouta avec fermeté, mais avec tristesse : « Soyez tranquille, monsieur Kleeborn, ni moi ni votre fille ne sommes capables de vous tromper. » Puis il haisa la main de Victorine qui était privée de ses sens, en s'écriant : « Adieu, adieu pour long-temps; faut-il te laisser ainsi, fille chérie !..... Mais vous êtes son père, adieu. » Et il quitta l'appartement.

« Et voilà où nous en sommes, dit Victor-

rine à sa tante en achevant le récit qu'on vient de lire ; nous avons gardé notre parole, nous ne nous voyons pas, nous ne nous écrivons pas ; mais l'air qui m'entoure m'apporte son souvenir, les étoiles sont nos confidentes ; elles luisent pour lui comme pour moi ; j'y lis qu'il pense à moi, j'y retrouve le feu de ses regards, attachés, j'en suis bien sûre, sur les mêmes objets. Mon père ne peut pas empêcher cette douce et sainte correspondance ; il ne peut nous empêcher d'élever ensemble nos yeux vers ces demeures célestes, vers ces mondes lointains où nous serons unis un jour, s'il nous est défendu de l'être dans celui-ci. Le pouvoir d'un père ne va pas jusque là, il n'ira pas même jusqu'à m'obliger à donner ma main à l'homme qu'il me destine, à souiller ainsi mon âme innocente encore du péché du parjure. Oh ! ma tante, dites-lui tout cela, employez cet art heureux de persuader, que vous possédez si bien, à l'en convaincre, afin qu'il cesse de me forcer de lui paraître rebelle à mon devoir, lorsque je ne fais que ce que je dois faire d'après ma conscience. Ma bonne, ma chère tante, prenez pitié de deux malheureux sans appui, ajouta-t-elle d'une voix suppliante.



— Crois-tu vraiment, lui répondit sa tante avec tendresse, que tu aies besoin de prières pour m'engager à faire tout ce qui dépendra de moi pour ton bonheur? Ce qu'il y a à présent de plus important c'est d'examiner ensemble ce qui est vraiment ton bonheur, et avant tout de t'aider à prendre assez d'empire sur toi-même pour réprimer cette véhémence qui, tôt ou tard, doit causer ta ruine.

— Ma chère, ma bonne tante, interrompit Victorine, je ne suis pas naturellement véhémence; quand j'étais avec Raymond il me trouvait toujours douce et docile comme un enfant. Mais ici il s'agit de plus que de ma vie. Certainement, si nous ne sommes pas condamnés à mourir plus tôt, le temps viendra où je serai unie à Raymond, car nous n'avons qu'une vie, nous ne sommes ce que nous pouvons être qu'ensemble, que l'un par l'autre; que l'on me sépare de lui, et l'on me privera, non-seulement de tout le bonheur auquel je puis prétendre sur la terre, mais peut-être aussi dans une autre vie; on me ravira le sentiment de ce qui est bien, on m'anéantira; et, en me détruisant ainsi, moi, pauvre individu insignifiant,

ajouta-t-elle avec l'expression la plus douloureuse, on détruira aussi le beau, le noble cœur de mon ami qui peut faire tant de bien aux hommes. Un pareil meurtre pourrait-il jamais être pardonné? » s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes et en se couvrant le visage.

Dans ce moment Angéline entra. En voyant ses deux amies si émuës, elle se retira tout de suite pour ne pas les importuner. La tante la suivit tristement des yeux, puis, après un moment de silence : « Dis-moi, ma Victorine, continua-t-elle, comment tu juges cette douce, cette intéressante victime? Peux-tu comparer ta douleur à la sienne? ne vois-tu pas dans toutes ses actions le germe d'une nouvelle vie, avec une autre tendance que celle qu'elle avait espérée et qu'elle a perdue? Ah! chère enfant, le bonheur et les peines passent, il n'y a que la vertu et le devoir qui durent toujours, et toujours on peut accomplir ce qu'ils prescrivent; nous en acquérons la faculté sans savoir comment, quoique nous en ayons une idée vague; les meilleurs d'entre nous sont même relevés par la douleur; elle ennoblit notre âme au lieu de l'abattre.



— Oh ! ma tante, s'écria Victorine, pouvez-vous appeler *vie* la misérable existence d'Angéline ? Ces germes d'une nouvelle vie, comme vous les appelez, doivent être développés par l'amour, sans quoi sont-ils autre chose que des boutons de fleurs qui ne s'épanouissent jamais, et qui sont destinés à une couronne mortuaire ? Pensez - y bien, ma chère tante, n'avez-vous jamais vécu dans un autre être, n'avez-vous jamais aimé ?

— Peut-être ! » répondit-elle en soupirant tout bas ; puis elle mit fin à la conversation pour cette soirée.

---

---

## CHAPITRE VIII.

---

Au grand étonnement de tous ses amis, Victorine se remit très-vite d'une maladie qu'on avait crue devoir être mortelle; on attribua cette espèce de prodige au médecin; mais, dans le vrai, c'était la tante qui en était la première cause; d'un côté, en procurant à sa nièce, par le canal du vieux Muller, la certitude qu'il n'avait jamais été question du voyage de Raymond à Odessa; de l'autre, en la délivrant du tourment d'un silence forcé, et en lui permettant d'épancher dans son sein tous les sentimens d'un cœur plein d'amour et d'angoisses. Jusqu'alors Victorine, dans toutes les jouissances de son heureuse jeunesse, n'avait pas eu besoin de confidente et n'en avait pas cherché; mais elle avait été trop favorisée par le sort, trop exempte de douleurs pour pouvoir supporter seule toutes celles qui l'accablaient. C'est ainsi qu'en ren-

fermant avec effort dans son cœur déchiré les inquiétudes qui la dominaient entièrement, elle était tombée malade, et s'était vue au bord de la tombe. A présent elle trouvait en sa tante ce que ni la bonne, mais bornée Virnot, ni aucune de ses jeunes compagnes n'avaient pu lui offrir, une excellente et tendre amie qui, bien éloignée d'approuver en tout sa conduite, et le lui disant en lui donnant les meilleurs avis, l'écoutait cependant avec calme et lui montrait le plus tendre intérêt. C'était déjà un grand soulagement pour une âme aussi passionnée ; d'ailleurs cette femme vraiment distinguée exerçait, par sa seule présence, une espèce d'influence magnétique, très-surprenante, sur Victorine ; elle la contredisait peu, la questionnait encore moins, et se bornait, presque toujours, à l'écouter. Mais son regard sérieux et pénétrant donnait à sa nièce la force de prendre des résolutions toujours plus fermes ; elle opposait aux objections muettes qu'elle croyait lire dans les yeux bleus-clairs, mais si expressifs de sa confidente, ses sentimens les plus secrets, et les exprimait franchement comme entraînée par un pouvoir invisible à ne lui rien cacher de ce qui se passait dans

son âme : elle apprenait ainsi à se connaître elle-même, à approfondir tous les replis de son propre cœur, à voir clairement ce qui jusqu'alors avait plané vaguement dans son intérieur sans qu'elle pût l'exprimer.

Peu à peu la manière de vivre habituelle se rétablit dans la maison Kleeborn, et le maître commençait à prévoir avec joie le moment où le luxe, la magnificence, la richesse, de nombreuses et brillantes sociétés rempliraient de nouveau ses vastes salons. Il venait à présent chaque soir passer une heure dans celui où sa noble belle-sœur présidait à la table à thé avec grâce, amabilité et sérénité ; déjà quelques-uns des amis les plus familiers y étaient admis. M. Kleeborn voyait avec plaisir les teintes de la santé reparaitre peu à peu sur les joues pâles de Victorine ; et ses yeux, si long-temps battus et ternis, reprendre leur éclat accoutumé.

« Bon, bon, murmurait-il quelquefois tout bas, en se parlant à lui-même ; c'est comme je l'avais prévu, avec le temps tout s'arrangera. » Puis il allait, très-satisfait, rejoindre la table de jeu où ses amis l'attendaient.

Un soir, Victorine se sentait visiblement

mieux; il parla, avant de sortir, d'une fête brillante par laquelle il voulait célébrer bientôt le rétablissement de sa fille. Agathe et Babet travaillaient, en l'écoutant, à des toilettes de bal, qu'elles se faisaient elles-mêmes, d'après les directions de la tante, qui s'entendait à tout, même à la parure moderne des jeunes filles; et les doigts des deux petites se mouvaient en mesure, comme si elles eussent déjà entendu la musique de la danse, le son du violon et de la clarinette; les jolis airs de valse résonnaient déjà à leurs oreilles; elles voyaient déjà en idée leurs petits pieds, serrés dans des souliers de satin, s'élancer au-dessous des volans chargés de broderies et de fleurs, qui devaient garnir leurs robes et laisser voir aux spectateurs leurs charmans entrechats.

Angélina allait et venait avec la plus aimable activité, cherchant à se rendre utile et agréable à chacun, particulièrement cependant à sa chère bienfaitrice; sa douleur silencieuse et résignée lui donnait un attrait qui la rendait de plus en plus intéressante : M. Kleeborn lui-même se sentait attiré par la bienveillance qu'elle témoignait à tous les individus de sa maison; chacun croyait avoir

l'obligation de la dédommager, autant que possible, de la perte de son bonheur par un attachement redoublé. L'âme de cette douce et bonne jeune fille se livrait naturellement à la consolante influence de cette attention générale; elle commençait insensiblement à se rattacher à la vie, mais non pas à la sienne propre; celle-ci avait fini moralement avec celle de son ami; elle l'envisageait comme une vie étrangère qui ne lui appartenait plus; ce n'était que dans le bonheur de ses alentours qu'elle sentait encore son existence terrestre. Son plus grand désir était de voir enfin Victorine heureuse et contente, puisque son naturel, si riche d'ailleurs en excellentes qualités, et son âme trop ardente, trop passionnée, ne pouvaient supporter la douleur et la privation.

Peu après que M. Kleeborn fut sorti, la chanoinesse prit un livre, comme elle avait l'habitude de le faire chaque soir, pour lire à haute voix quelque morceau intéressant à ses jeunes compagnes. Elle possédait à un très-haut degré le talent précieux de la lecture, talent trop négligé peut-être dans l'éducation des femmes; la sienne était correcte, bien accentuée, très-simple, sans monotonie, et,



lorsque le sujet le demandait, animée sans déclamation affectée. Elle excellait surtout dans la poésie et faisait passer dans l'âme de ses auditeurs tout ce que le poète voulait exprimer, tout ce qu'elle sentait elle-même. Le choix qu'elle faisait dans les meilleurs auteurs du siècle avait pour but de calmer ses deux favorites en leur montrant, sous le charme magique des beaux vers, leur propre douleur et les consolations qu'une âme forte et résignée trouve toujours en elle-même. Elle ouvrait ainsi ces jeunes cœurs à l'influence ravissante du plus beau des arts, qui transporte ses élèves au-dessus des destinées humaines, leur enseigne à les surmonter par une modeste activité, à souffrir avec résignation ce qu'on ne peut empêcher, à créer dans son sein un paradis qu'aucune puissance terrestre ne peut nous enlever. Agathe et Babet étaient trop enfans, trop étourdies, trop peu formées au moral pour profiter de ces lectures; elles attendaient avec impatience, et en pensant à tout autre chose, le moment où la tante fatiguée cesserait de lire. Ce moment arriva; et, dès que le livre fut fermé, elles s'échappèrent bien vite pour voler dans leur chambre et se dédommager du

silence forcé auquel la lecture les avait condamnées. Elles avaient redouté la conversation sérieuse et les réflexions morales qui suivent quelquefois une lecture attachante; mais M<sup>me</sup> de Falkenhayn ne voulait pas prolonger trop l'impression qu'elle avait produite, et peut-être l'affaiblir. Sur un signe qu'elle fit, Angéline alla chercher sa harpe et chanta, de sa douce et faible voix, s'accompagnant sur cet instrument, les couplets suivans, qu'elle avait composés elle-même dans un beau moment de douce mélancolie qui n'était pas encore du désespoir. C'était peu de jours après que son Ferdinand l'eut quittée pour rejoindre l'armée. Elle avait improvisé elle-même les paroles et la musique, touchante, triste comme ce que son cœur éprouvait pendant l'absence du bien-aimé, mais espérant son retour. Elle pouvait alors chanter ses regrets. A présent Angéline ne compose plus. Quelles modulations, quels termes rendraient ce que son cœur souffre? Il fallait tout son désir de plaire à sa protectrice pour chanter encore lorsqu'elle n'espérait plus.

## CHANT D'ANGÉLINA.

Il est parti, l'amî tendre et fidèle ;  
Il suit les lois d'un sévère devoir ;  
L'honneur commande et la gloire l'appelle,  
Contre eux l'amour a perdu son pouvoir.

Le jour finit, l'obscurité commence ;  
L'obscurité, si chère aux malheureux ;  
Elle est pour moi l'emblème de l'absence ;  
Mon vrai soleil n'éclaire plus mes yeux.

Feu de l'amour, ta divine lumière ,  
Malgré la nuit, brille au fond de mon cœur ;  
Elle me dit : « Ne gémis plus, espère ,  
Ils reviendront les jours de ton bonheur. »

La voix d'Angélina, d'abord brisée et tremblante, devint plus ferme à cette dernière strophe ; son beau regard élevé vers le ciel disait où son espérance serait réalisée, où elle retrouverait son amant et son bonheur. Des larmes brillaient dans les yeux de celles qui l'écoutaient ; mais les siens restèrent secs, animés d'un feu vraiment céleste. Elle n'était déjà plus sur la terre ; sa physio-

nomie était sereine comme on se représente celle des anges, lorsqu'elle se leva pour emporter sa harpe sans proférer une parole. Dès qu'elle fut sortie, Victorine, entraînée par un torrent de sentimens indéfinissables, se jeta dans les bras de la chanoinesse. « Ma tante, s'écria-t-elle, je sens la leçon tacite que vous voulez me donner par la présence de cet ange à moitié déjà dans les cieux ; mais un jeune sapin peut-il se plier comme un rameau de lierre ? Chère et bonne tante, je souffre pour vous, quand je songe à votre avenir ; je le vois, vous voudriez m'élever à la hauteur où votre Angéline est parvenue, et vous me conduirez au tombeau. » Noyée de larmes elle cacha son visage contre le sein de sa tante, qui cherchait à la calmer en la caressant. « Ma Victorine, disait-elle, chère enfant, crois-tu que je ne sache pas que la douleur et le plaisir doivent agir différemment sur chaque individu, suivant sa nature ? me crois-tu assez injuste pour exiger de chacun les mêmes efforts, puisque la mesure et le genre de nos forces diffèrent autant ? mais nous ne pouvons apprécier cette mesure et sentir de quoi nous sommes capables qu'après avoir essayé jusqu'où nos forces

peuvent atteindre; c'est pourquoi je suis toujours affligée, quelquefois même dépitée, quand j'entends dire : *Je ne peux pas, cela m'est impossible*, etc., etc. Nous pouvons mille fois plus que notre lâche indolence ne se l'avoue, dès que nous avons une ferme et sérieuse volonté, Je parle d'après ma propre expérience; tu penses peut-être, ma Victorine, que, parce que je suis vieille, je n'ai jamais rien senti, que je n'ai pas éprouvé dans ma jeunesse des peines du même genre que les tiennes et celles d'Angéline.

— Hélas ! ma tante, je n'en doute pas, répliqua Victorine avec un soupir; mais le temps de votre jeunesse s'est écoulé; il était, je crois, différent de celui-ci; il était meilleur, et l'existence des jeunes filles, et ce qu'on exige d'elles, et tout ce qui leur arrive, valait bien mieux qu'à présent. Je puis donc fort bien m'imaginer que vous avez éprouvé les mêmes sentimens que nous; mais il m'est impossible de croire, quand je vous vois si bien conservée, que la douleur se soit approchée de vous avec une force si destructive. Depuis que vous n'êtes plus jeune, tout a changé: nous ne sommes plus placées dans la vie comme vous l'étiez; il y avait alors

plus d'ordre, plus de repos, plus de simplicité; nous voguons à présent sur une mer agitée, elle nous conduit joyeusement au port, ou bien elle nous jette contre des récifs qui nous brisent et contre lesquels s'anéantissent notre existence et notre espoir. Le vaisseau de la vie et de la jeunesse est de nos jours le jouet des tempêtes; tous les mouvemens sont un combat.

— Les formes peuvent en effet être changées depuis mon jeune âge, reprit M<sup>me</sup> de Falkenhayn, mais les sentimens intérieurs sont toujours les mêmes, et c'est un infantilisme de croire que les choses et le monde ont dû nécessairement changer comme une mode, un usage. » Victorine se tut en rougissant, et sa tante continua à parler toujours plus sérieusement en tenant dans ses mains celles de sa nièce et d'Angéline qui venait de rentrer.

« Mes enfans, leur dit-elle, je ne suis pas accoutumée à parler beaucoup de moi-même, mais je vous aime comme une mère, et j'ai réfléchi depuis quelques jours, que je ferais peut-être bien de vous raconter l'histoire de ma jeunesse. Peut-être, mon Angéline, fortifiera-t-elle ton courage, lorsque tu verras, par mon exemple, qu'il peut y avoir

des peines encore plus amères que les tiennes, et qu'il est possible de vivre en les supportant; et toi, ma Victorine, il est possible que tu puisses y apprendre que l'amour qui remplit ton jeune cœur n'est pas le premier des ouvrages du Créateur, qu'il n'est pas l'axe sur lequel toute la terre doit tourner, et que ce que tu nommes ton malheur, n'est pas une espèce d'illustration qui doive te distinguer. Tous les humains sont appelés à aimer, à souffrir et à trouver enfin le vrai bonheur dans une résignation calme et pieuse.

» Je me propose de consacrer à ce récit la première soirée où nous serons réunies seules et tranquilles; je crains bien cependant, malgré les glaces de l'âge, de ne pouvoir pas entreprendre avec indifférence et sans douleur de parcourir encore une fois par le souvenir tant de tristes jours dont j'ai surmonté depuis long-temps les pénibles impressions. »

---

---

CHAPITRE IX.

---

« Dis-moi, Babet, demandait le même soir Agathe à sa sœur, en se déshabillant, comment trouves-tu Angéline ? »

— Oh ! mon Dieu, répondit Babet avec un ton d'humeur, ne m'en parle pas ; elle est trop dolente, c'est pour en mourir d'ennui.

— Oui, en vérité, reprit Agathe en haussant un peu les épaules, la pauvre créature est aussi par trop languissante, elle n'a pas la moindre vie ; mais on est pourtant forcé de lui vouloir du bien ; vois seulement comme elle a avancé ma garniture pendant l'éternelle lecture de ta tante. » Babet regarda à peine, et ne répondit rien. « Il faut avouer aussi que cette tante a beaucoup de goût, continua Agathe, après une pause, pendant laquelle elle avait regardé sa robe neuve avec complaisance ; en général, elle n'est point aussi mal que nous l'avions pensé ;



sans y penser. Elle a recommencé alors à rire de tout son cœur, et m'a assuré que ce n'était pas là ce qu'elle exigeait ; que c'était seulement de ne rien lui cacher à dessein, et de lui dire surtout ce que j'aurais envie de taire, et moi j'ai fini par le lui promettre. J'ai pensé, vois-tu, que cela me serait fort utile : puisqu'elle me témoigne tant d'intérêt, si *le noir* lui plait, et à qui ne plairait-il pas ? elle pourra décider mon oncle...

— Et tu assurais que tu ne voulais pas te marier ? dit Babet en riant.

— Oui, sans doute, répondit Agathe ; mais la tante m'a fait changer d'avis ; elle prétend que c'est le seul but, qu'on doive avoir lorsqu'on a une inclination, et qu'il faut y renoncer avant que le cœur soit trop engagé, si l'on prévoit des obstacles, ou si celui qu'on aime ne le mérite pas. Je suis fort aise, je t'assure, d'avoir auprès de moi quelqu'un de raisonnable, avec qui je puisse réfléchir, causer, délibérer, et qui me donne de bons conseils.

— Bah ! bah ! quelle sottise ! s'écria Babet ; il n'y aurait plus le moindre plaisir dans une affaire de cœur, s'il fallait toujours réfléchir à ce qui en résultera ; si seulement celui

qu'on préfère ne partait pas ! » Elle alla s'asseoir tristement dans un coin de la chambre, la carte de congé de Théodore à la main. Elle se rappelait le dernier bal où elle avait dansé avec lui ; elle pleura amèrement pendant un quart d'heure. Sa sœur, pour la consoler, lui parla d'autres danseurs, et la fit convenir que Théodore n'était pas le seul qui dansât bien. Elles se couchèrent, et le doux sommeil de la jeunesse vint tarir les larmes et faire oublier les chagrins.

---

---

CHAPITRE X.

---

PEU de jours après on donnait un opéra nouveau; Agathe et Babet obtinrent la permission d'assister à la première représentation, chaperonnées par mademoiselle Virnot. Depuis que Victorine était tombée malade, elles avaient été privées de ce plaisir; elles furent donc ravies de pouvoir en jouir à leur aise. C'est ainsi que la soirée tranquille et solitaire que la tante voulait destiner au récit de son histoire se présenta tout naturellement.

Pendant quelques minutes un silence presque solennel régna dans l'appartement où elle était avec Angéline et Victorine, qui n'osaient pas le rompre; la tante même avait un air recueilli et mélancolique, en se plaçant dans son fauteuil. Les deux jeunes filles restaient muettes et les yeux baissés; une sorte de délicatesse les empêchait de lui rap-

pefer, même par un regard, la promesse qu'elle leur avait faite; et qui devait, ainsi qu'elle-même l'avait avoué, lui être très-pénible; mais il n'y eut nul besoin de l'en avertir; après une courte pause elle prit la parole avec un serrement de cœur évident.

« Nous allons employer cette soirée, dit-elle, et notre paisible réunion, ainsi que je vous l'ai promis; mais j'éprouve un sentiment singulier, probablement parce que je n'ai jamais été accoutumée à parler de moi-même. Il y a long-temps que je connais trop bien le monde pour avoir pu désirer qu'il fût instruit de ce qui me concerne; vous êtes donc, mes jeunes amies, les premières auxquelles je raconte l'histoire de ma vie. Mon récit sera long, car j'ai vécu long-temps; ma vie a souvent été bien isolée, bien pénible, bien misérable, » ajouta-t-elle, entraînée par ses souvenirs; puis elle retomba dans le silence avec une expression de profonde tristesse et un regard fixe comme lorsqu'on suit des yeux un objet qui s'éloigne dans le crépuscule. Angéline se rapprocha d'elle doucement, et lui prit une main sur laquelle elle posa ses lèvres. Victorine, avec sa véhémence accoutumée, la serra dans ses bras.

en la regardant avec inquiétude et en s'écriant : « Chère bonne tante, si ce récit est trop pénible pour vous..... » Mais Mina l'écarta avec amitié et poursuivit : « Non, non, mon enfant, et quand même..... n'êtes-vous pas toutes deux mes filles bien-aimées, et l'amour maternel regarde-t-il à la douleur ? Il y a aussi jusqu'à un certain point du plaisir à contempler à la fin d'une périlleuse carrière la route qu'on a parcourue, et à chercher par notre expérience, péniblement acquise, à guider ceux qui vont l'entreprendre. »

Après une seconde pause, elle continua avec un sourire aimable, cependant un peu forcé :

« Ce que je vais vous dire n'est pas un conte gai, tel qu'il conviendrait à votre âge ; mais les passions et les soucis qui les suivent ont altéré votre gaieté et vous trouverez plus d'attraits peut-être à un récit triste. Je m'attends cependant qu'il vous paraîtra quelquefois invraisemblable, quand vous contemplerez la figure déchuë de votre vieille amie, et que vous l'entendrez parler de ce charme dont l'écho n'a pas encore tout-à-fait cessé de résonner dans son ouïe inté-

rieurs, de ce charme, dit-elle avec chaleur, qui, jusque dans un âge avancé, a maintenu mon âme jeune, et forte, et mon corps sain et robuste, qui a fini par déchiffrer pour moi sous les hiéroglyphes de la vie, qui m'a appris, un peu tard, il est vrai, à apprécier, dans la douleur comme dans le bonheur, le don précieux d'une existence dans laquelle un Dieu tout bon nous a donné l'amour pour compagnon de voyage; cet amour qui ne s'éteint jamais, et qui, pareil à la belle étoile du soir, brille à l'entrée de la nuit, nous éclaire à la fin de notre carrière, pour aller, avec lui, chercher l'asile du repos, et nous recevoir de nouveau à notre réveil.

Angéline et Victorine se jetèrent un regard rapide l'une à l'autre, puis sur M<sup>me</sup> de Falkenhayn avec attendrissement. En parlant ainsi il leur semblait qu'elle revenait aussi belle, aussi jeune, et plus majestueuse qu'elle eût jamais pu l'être. L'expression sublime d'un calme parfait, du repos acquis après un long et pénible pèlerinage, répandait sur sa figure une lumière éclatante et magique; les jeunes filles ne la reconnaissaient presque plus. C'est ainsi peut-être qu'un esprit distingué, qu'une âme vertueuse,

entrant dans la félicité céleste, contemple encore la terre et les humains, qu'elle a aimés, avant de prendre son vol vers la demeure éternelle.

« Il est étonnant, continua-t-elle après un instant de silence, d'un ton sérieux et réfléchi, il est étonnant combien la distance entre le temps de ma jeunesse et le temps actuel, se présente à moi énorme, incalculable ! Lorsque je jette les yeux sur le passé il me semble qu'il devrait y être écoulé des siècles pour opérer d'aussi grands changemens, et il est nécessaire, pour retourner en arrière, que je fasse un effort comme ceux qui veulent hasarder un grand saut. Il y a effectivement un pas gigantesque à faire, de ce moment-ci à celui où j'entrai dans ma quinzisième année. Il doit vous paraître sans doute presque aussi singulier que j'aie la prétention d'avoir eu une fois quatorze ans, dit-elle avec un sourire, mais c'est réel, quoiqu'il me paraisse à moi-même que c'est un rêve. Cela vous arrivera de même, mes chers enfans ; alors le terre sous lequel je reposerai sera aplani depuis long-temps ; mais cette époque viendra, et peut-être arri-

verez-vous alors qu'elle arrive trop vite; c'est pourquoi nous ne voulons pas à présent anticiper sur elle; elle se presse et m'atteindra bientôt : puisse-t-elle être encore éloignée pour vous ! »

Les deux jeunes filles saisirent ses mains avec un sentiment de tendresse, de mélancolie inexprimable, et l'embrassèrent.

« Tranquillisez - vous, mes enfans, leur dit-elle, ne vous laissez pas effrayer par ces tableaux de l'imagination, ces illusions auxquelles on se livre si volontiers à mon âge, et qu'on ne devrait jamais éviter au vôtre, au moins avec dessein. A présent je vous prie de m'interrompre le moins possible dans mon récit par des questions; laissez-moi d'abord, pour le commencer, vous faire une légère esquisse de la vie domestique et sociale telle qu'elle existait il y a quarante et quelques années, lorsque je sortis de l'enfance pour entrer dans l'adolescence et dans le monde.

» A cette époque si loin de nous, la vie des jeunes filles telles que vous étiez à la fois plus riche et plus pauvre que la vôtre. Elles avaient infiniment moins de liberté et de facilité; il leur était moins permis



d'agir selon leur volonté; leurs plaisirs, leurs amusemens étant moins bruyans, moins variés qu'aujourd'hui, elles comptaient plus de jouissances vraies et pures, car cette abondance de plaisirs et de fêtes fatigue à la fin, et le meilleur assaisonnement du plaisir est sa rareté. Vous trouverez cette manière de louer mon siècle un peu sophistique, mais vous conviendrez au moins d'un avantage qu'avaient sur vous vos grands'mères, et dont il reste à peine une trace dans le monde actuel; je veux parler de ces attentions délicates, de cette considération voisine de la vénération, de cette galanterie respectueuse qui rappelait les temps de la chevalerie, et qui y avait pris son origine, tribut aimable que tous les hommes bien élevés payaient alors à notre sexe. Lorsque nous paraissions dans le monde, ce qui, il est vrai, arrivait bien plus rarement qu'à présent, nous étions comme des princesses entourées d'un cortège qui volait au-devant de nos moindres desirs avec le plus grand empressement. Aujourd'hui, mes enfans, les hommes s'estiment eux-mêmes bien au-dessus de nous, et croient nous faire beaucoup d'honneur lorsqu'ils nous adressent la parole. Mais c'est la

fauté des femmes ; vous vous êtes placées à côté d'eux sur un terrain glissant, où vous n'avez pu vous tenir, et vous vous êtes trouvées au-dessous. Je comparerais les femmes de mon temps et celles du temps actuel dans leurs rapports avec les hommes, *nous*, comme ces fleurs rares que l'on place avec soin dans une serre bien fermée ; chacun cherche avidement à y entrer pour les voir et les admirer, et prendre garde de les toucher et de les effeuiller ; *vous*, au contraire, vous croissez, vous fleurissez en liberté, peut-être avec plus de vie, d'éclat et de beauté ; mais vous êtes placées dans un jardin ouvert à tout le monde, où l'on peut s'approcher de vous sans contrainte. Ce que l'on peut voir chaque jour sans la moindre peine perd à la fin son plus grand charme, celui de la nouveauté. On s'accoutume bientôt à passer à côté sans y faire attention, et malheureusement plus d'une plante précieuse et charmante se fane et meurt oubliée, souvent brisée, écrasée par la foule. Je conviendrais cependant que nous vous aurions envié la liberté dont vous jouissez à présent, si nous avions pu nous en former une idée juste ; mais avec des idées beau-

comp. plus bornées, et la réserve modeste et timide dans laquelle nous avons été élevées cela n'était guère possible. Je dois encore avouer qu'il nous fallait acheter notre dignité et notre lustre par une gêne infiniment pénible, par des hauts talons à nos souliers, par des larges vertugadins bien incommodes et bien roides, et par des corsets baleinés qui ressemblaient à des cuirasses. Notre costume faisait le contraste le plus frappant avec celui qui est à la mode aujourd'hui; il paraissait calculé pour masquer nos figures au point de les rendre presque méconnaissables; chaque femme était une énigme ambulante depuis la pointe du petit soulier brodé en paillettes, orné de boucles en pierreries bien brillantes, et laissant à peine soupçonner le bout du pied, jusqu'au sommet de l'énorme échafaudage de nos coiffures, qui exigeait pendant toute la journée l'attention la plus scrupuleuse; chaque courant d'air, chaque mouvement un peu vif de la tête, menaçait d'une ruine certaine l'édifice de cheveux et de fine poussière de poudre qui les couvrait comme une blanche gelée. L'amoureux le plus assidu ne pouvait alors savoir avec certitude de quelle

naissant étaient les cheveux de sa belle. La poudre rousse rendait blonde les brunes, la poudre chocolat rendait brunes les blondes, et toutes salissaient horriblement la peau, les vêtements et les meubles. Les femmes de petite taille se grandissaient, au moyen de talons et de coiffures d'une plus haute dimension et les tailles longues, lacées en forme de guêpes, les paniers, qui s'étendaient des deux côtés de la longueur du bras, donnaient à toutes les mêmes contours, dans lesquelles l'œil ne pouvait deviner les formes naturelles.

Vous n'iez de la ridicule figure que nous devions avoir; je crois que je rirais moi-même si je me voyais encore dans ma grande toilette de parure. Cependant, mes enfants, les belles personnes n'en passaient pas moins pour être belles, et les laides gagnaient à ce déguisement universel; elles profitaient de ce masque admirablement calculé pour cacher des défectuosités.

Un trait tout-à-fait caractéristique de cette époque, était, que l'on avait toujours le temps, de faire tout ce qui nous était prescrit ou tout ce que nous voulions entreprendre. Je n'ai jamais entendu, dans ma jeunesse, ces plaintes, aujourd'hui si générales, sur le man-

que de temps, et la raison en est bien simple : c'est que nous restions beaucoup plus à la maison que la génération actuelle. Les visites, les promenades du matin étaient si rares, que je ferais le pari que ma mère n'est pas sortie le matin trois fois dans sa vie, si ce n'est pour aller à l'église. Cependant j'attribuerai pas entièrement à mon siècle comme une vertu ce genre de vie plus casanier ; une certaine roideur empesée dans les mœurs et les habitudes y contribuait aussi en grande partie ; on ne redoutait rien autant que de se montrer à ses connaissances, même à ses amies, autrement qu'en grande tenue. Une visite inattendue qui nous aurait surprises dans notre négligé du matin, ou dans quelque occupation du ménage, eût occasionné autant d'étonnement que de dépit ; un motif des plus importants pouvait seul excuser une telle indiscretion. Un autre obstacle à ce que les femmes sortissent souvent provenait d'un usage établi généralement en Allemagne, qui ne leur permettait point de paraître en public, à la promenade, au théâtre, etc., etc., sans être escortées par un homme, à moins de blesser toutes les règles de la convenance. Quoique la galanterie des hommes d'alors,

toujours prêts à être au service des dames, eût sans doute été la première cause de cet usage; cependant il arrivait souvent que ceux par lesquels nous pouvions nous faire escorter étaient occupés, et quelquefois n'étaient pas assez complaisans pour être toujours prêts au moment où on les réclamait. Jamais d'ailleurs une jeune demoiselle n'aurait osé se montrer dans la rue sans être sous la sauve-garde de sa mère. Tout ce qui nous entourait, ce qui était animé comme ce qui ne l'était pas, avait une tendance cérémonieuse qui faisait un contraste bien frappant avec le genre de vie sans aucune gêne qu'on adopte aujourd'hui. On n'osait songer à s'appuyer contre le dossier de nos chaises à sculpture délicate, dorées à quatre couleurs, et très-fragiles; les canapés bien hauts, bien étroits, bien durs, ne ressemblaient aux sofas ou divans d'à-présent, que l'on ne connaissait point alors, pas même de nom, que parce qu'ils étaient la place d'honneur, et fournissaient de fréquentes occasions de complimens et de disputes de rang entre les dames; d'ailleurs ils n'offraient aucune espèce de commodité pour le repos et pour l'habitude si fort en vogue actuellement, et qui consiste à

être à demi couché, ce qui alors eût été une chose inouïe lorsqu'on se portait bien; et, lorsqu'on était malade, on ne recevait personne; et notre costume, nos paniers, nos considérations, nos corps de baleines, nos têtes poudrées, rendaient cette attitude impossible. Nous nous tenions toujours bien droites, comme vous voyez que je la fais encore par habitude, sans trouver que ce fût trop inconvenu. On conservait cette tenue, même dans les cercles de famille les plus intimes, et l'on y joignait nécessairement la plus stricte observance des règles de politesse vis-à-vis de ses égaux, et d'un respect scrupuleusement mesuré par l'âge et le rang envers ceux qu'on regardait comme des supérieurs. J'avoue que je regrette douloureusement cet usage, que le monde actuel traite avec mépris, comme un cérémonial ennuyeux et superflu. La révérence profonde et gracieuse que le maître de danse enseignait particulièrement, et dont je saluais tous les matins mon père et ma mère, en entrant dans leur chambre, avant de m'approcher, en souhaitant à chacun d'eux le bonjour, paraît à présent fort ridicule. Mais l'homme est un animal d'habitude: il est sûr que dans le cours de

la journée on se laissera bien difficilement aller à des contradictions violentes, à la colère, à la mutinerie, etc., etc., telles que les enfans ne se le permettent que trop souvent à l'égard de leurs parens, vis-à-vis de ceux dont on s'est approché le matin avec tant de vénération. C'eût été alors une espèce de blasphème que de tutoyer ses grands parens, on ne le tolérerait tout au plus que chez les très-petits enfans. Cependant on ne les aimait pas moins alors qu'aujourd'hui. J'étais si tendrement attachée aux miens, j'avais en eux une si entière confiance, qu'il m'est impossible de croire que la ton de parfaite égalité qui règne aujourd'hui entre les parens et leurs enfans eût pu augmenter ce sentiment; au contraire, j'avoue que, dans certains cas, et sous de certaines modifications, cette familiarité me scandalise quelquefois.

» Mon père a vécu pendant longues années dans cette ville-ci en qualité de ministre résident du roi de\*\*\*, et il y jouissait de la plus haute considération. Cadet d'une très-noble et très-ancienne famille, dont les biens étaient constitués en majorat, il n'était pas riche, et ma mère ne lui avait pas apporté de fortune; ses revenus joints à ses appoin-



temens pouvaient strictement suffire pour vivre convenablement, mais avec beaucoup d'ordre et d'économie. Il fallait bien moins d'argent pour vivre ainsi il y a cinquante ou soixante ans qu'actuellement. Il régnait alors, même dans les maisons les plus opulentes de la ville, une simplicité frugale, que l'on taxerait à présent de mesquinerie ou d'avarice; mille nouvelles inventions de luxe, que nous rangeons aujourd'hui au nombre des objets de première nécessité, étaient tout-à-fait inconnues; on n'avait pas besoin d'autant de meubles, d'autant de domestiques; on avait moins de fantaisies dispendieuses à satisfaire. Cependant on tenait beaucoup à une certaine magnificence solide, tant dans les vêtemens que dans tout ce qui nous entourait. Au moins deux fois par an il fallait que la table à manger, très-modestement garnie dans le cours ordinaire de la vie, se courbât sous le poids de la pesante et nombreuse vaisselle, des mets les plus recherchés, des vins les plus délicieux; autant de convives qu'elle en pouvait contenir se plaçaient autour; et dans sa parure la plus lourde et la plus solennelle, chargés d'or et de bijoux, d'après le rang et la dignité de chacun; suivant l'ordon-

nance la plus scrupuleuse du maître de la maison : lui et sa femme, lors de ces repas d'apparat, avaient l'air de gens qui cherchent à s'acquitter, aussi bien que possible, d'un devoir honorable et pénible, et les physionomies des convives avaient plutôt l'expression d'une résignation polie que celle du plaisir. En effet, il était impossible de trouver quelque amusement dans une séance de trois ou quatre heures, où l'on était placé suivant son rang et non suivant son goût, mangeant, buvant et parlant avec une gravité cérémonieuse. Quelques observations insignifiantes sur le temps, les mets, les vins, étaient suivies d'un long silence ; les femmes observaient tout, comptaient les plats et les assiettes de dessert, et réfléchissaient au moyen d'en donner un plus grand nombre à leur premier repas ; et quand enfin celui-là était fini, l'hôte, comme les convives, rendaient grâces à Dieu de ce que cette prétendue fête était passée. Tels étaient, mes enfans, les plaisirs de la société. Mon père avait appris dans ses voyages, et surtout en France, à connaître un genre de vie plus agréable et plus léger ; mais il sentait trop bien l'obligation de se conformer au ton et à l'usage d'une

filie où il trouvait un accueil si affable, pour vouloir y déroger ; il était trop raisonnable pour essayer de nager contre le courant, ce qui d'ailleurs n'eût pas été possible. Des changemens dans les mœurs et les habitudes s'opérant avec lenteur, on n'était pas encore aussi tolérant pour les nouveautés qu'on l'est à présent ; on ne voyait pas dans chaque coin, sur des bancs de toutes les écoles, des régénérateurs du genre humain, qui, malgré leur orgueil et leurs sophismes, trouvent toujours un public crédule qui les écoute. On regardait alors comme des originaux et des insensés ceux qui voulaient avoir plus d'esprit que les autres, et changer ce qui était établi de tout temps. Mon père n'eut donc jamais la prétention d'altérer dans la moindre chose les longues habitudes de ses amis ; il prenait volontiers part à leurs soirées et fêtes, et il ne cherchait pas à rivaliser avec les riches négocians au milieu desquels il vivait dans cette ville commerçante, ce qu'il n'aurait pu faire sans se ruiner. Il se bornait à réunir souvent dans sa maison et à sa table, servie sans prodigalité, un petit nombre de convives choisis. Ma mère possé-

daît au plus haut degré le rare talent de faire beaucoup avec peu de chose ; le bon goût et la qualité suppléaient à la quantité ; rien n'était perdu , et c'est ce qui nous donnait les moyens de multiplier ces réunions. L'esprit d'ordre de cette excellente femme, sa manière aimable de recevoir, l'arrangement de notre salon, de notre table, donnaient à notre ménage l'apparence d'une élégance jusqu'alors inconnue. On disait bien que nous nous distinguions, comme des gens de qualité, par notre manière de vivre ; mais on nous le pardonnait, parce qu'on avait le sentiment qu'on nous surpassait en richesse et en magnificence. On aimait notre société, parce que mes parens recevaient avec l'expression de la plus parfaite bienveillance, la vraie politesse, et ce tact si fin qui fait le charme de la conversation, qui nous enseigne tout ce qui pourrait blesser, et à donner à chaque chose son véritable sens. Mon père avait acquis ces avances dans le grand monde, et il avait vécu ; ma mère, vraiment aimable et sans aucune prétention, les tenait de la nature. C'est ainsi qu'ils jouirent pendant nombre d'années de l'estime et de l'amitié d'un

cercle composé d'éléments assez hétérogènes, dont ils se trouvaient être le centre sans l'avoir ambitionné.

Pendant douze ans je fus leur unique enfant, et je jouis avec excès du bonheur et du malheur attachés à cette prérogative, jusqu'à ce que ta mère, ma chère Victorine, vint au monde. La nature m'avait donné les dispositions les plus heureuses, tant corporelles qu'intellectuelles, et mes parens mettaient tous leurs soins à les cultiver; je puis dire même que mon père, dérogeant à son caractère, devenait prodigue lorsqu'il s'agissait de développer quelque talent dont il voyait le germe dans sa chère petite. Quelle que fût l'attention qu'il mettait à calculer toute espèce de dépenses, surtout celles qui devaient se prolonger; à éviter celles qui n'étaient pas absolument nécessaires, il n'épargnait rien pour me procurer les maîtres qui pussent le mieux m'apprendre les choses pour lesquelles je paraissais avoir du goût et de l'aptitude. Contre l'usage de ce temps-là, on ne m'avait point donné de gouvernante française; je ne fus point envoyée dans un pensionnat; ma mère avait une aversion décidée pour ces deux méthodes d'éducation; mais

elle ainsi que mon père les remplaçaient admirablement bien, par l'attention soutenue avec laquelle ils veillaient eux-mêmes à l'instruction de leur chère Wilhelmine. Vous savez que c'est mon nom. Ils aimaient à m'appeler du nom plus court et plus caressant de Mina ; et, quoiqu'il soit peut-être ridicule à mon âge, j'aime encore à l'entendre prononcer. Quand tu m'appelles ta chère Mina, Victorine, je crois encore entendre ma mère et la tienne, et tous les souvenirs de mon heureuse enfance se réveillent.....

—Mina, chère Mina, tout autant chérie et plus respectée, » s'écrièrent les deux jeunes filles. Elle leur serra la main, et continua :

« C'est ainsi que dans ma première jeunesse je fis des progrès assez marqués dans la musique, le dessin, la miniature, dans tout ce qui, aujourd'hui même, doit être enseigné à une jeune demoiselle ; et je dépassai de beaucoup les bornes que l'on mettait alors à l'éducation. Elle était restreinte dans un cercle beaucoup plus étroit, et les talens qu'on donnait aux demoiselles se réduisaient d'ordinaire à jouer passablement quelques polonaises et quelques valse sur le piano, à dessiner avec peine quelques modèles

de broderies, ou tout au plus à copier servilement à la soppia quelques tristes paysages. La facilité naturelle avec laquelle j'apprenais les langues étrangères, grâce à mon excellente mémoire, engagea mon père à me donner lui-même des leçons d'anglais, d'italien. Je savais le français aussi bien que l'allemand : on le parlait ordinairement dans notre maison; lorsque nous étions seuls c'était notre langue habituelle, et le même usage régnait parmi toutes les familles nobles. Mon père préférait cette langue à tous les autres idiomes, non-seulement parce qu'il en avait une longue habitude, mais aussi parce qu'il avait un goût décidé pour la littérature française : les auteurs classiques français, dans tous les genres, étaient presque sa seule lecture. Il n'avait que peu cultivé dans sa jeunesse les belles-lettres allemandes, et, dans l'état où elles étaient alors, elles ne pouvaient satisfaire un esprit tel que le sien. Il avait donc conçu un préjugé invincible contre les auteurs allemands, particulièrement contre les poètes, préjugé qu'il partageait au reste avec presque tous les hommes d'un esprit cultivé de ce temps-là, qui suivaient l'exemple de Frédéric le

Grand. Telle fut la cause pour laquelle je n'apprenais bientôt à connaître les richesses littéraires de ma nation, qu'à l'époque de ma naissance, l'aurore la plus brillante ennoblit déjà l'éclat dont les beaux-arts devoient briller dans notre Allemagne.

Mon père était surtout enchanté de trouver en moi cette faculté naturelle qui est particulièrement propre à notre sexe, de saisir rapidement les idées, qui nous fait deviner comme un jeu, par de légers aperçus, ce que les hommes doivent apprendre péniblement et que je possédais dès ma première jeunesse d'une manière distinguée. Ce talent pourrait faire croire à l'influence des bonnes fées qui douent leurs favorites dès le berceau, et leur donnent une aptitude singulière à saisir superficiellement ce qu'il leur convient de savoir, sans pénétrer plus avant dans le domaine des sciences, et sans même y prétendre. Ces êtres favorisés effleurent d'une aile légère les fleurs de l'instruction et laissent aux hommes le soin d'en rechercher les racines et de les analyser à force de travail. Non-seulement de telles femmes ont du plaisir lorsqu'elles entendent des hommes instruits et sages parler de



sciences, parce qu'elles les comprennent, mais elles osent même quelquefois, avec une arrogance badine et une témérité qui leur réussit presque toujours, se placer à côté de ces docteurs et souvent les rendre un peu confus par le pouvoir magique des grâces et d'une aimable raillerie.

» Mais cette souplesse de l'esprit n'est cependant pas sans danger pour celles qui en sont douées. Suivant ma manière de voir actuelle elle devrait être contenue dans de justes bornes, loin d'être encouragée, admirée, et mise en activité. Mon père était de l'avis contraire. Une amabilité sans prétention et toujours égale, soit à la maison, soit dans le monde, était à ses yeux une des premières qualités essentielles à notre sexe; mais il était convaincu que la science n'était pas du tout nécessaire aux femmes, et nuisait plutôt à cette amabilité générale et soutenue. Il s'amusait beaucoup de mes petits charlatanismes scientifiques et m'encourageait à m'y livrer et à connaître la superficie de tout sans rien approfondir.

» Tandis que le développement de mes facultés intellectuelles occupait et amusait mon père, ma bonne, mon excellente mère

prenait soin, suivant les désirs de son époux, de m'habituer de bonne heure à me rendre indépendante de toutes les minuties insignifiantes qui souvent imposent aux femmes les plus distinguées des chaînes insupportables. A mesure que j'avanciais en âge, elle me montrait par son exemple à me passer d'ouvrières pour mon linge et mes robes et de marchandés de modes ; au besoin j'aurais même pu me passer de femme-de-chambre et de coiffeur. Mon père croyait me donner ainsi la meilleure dot, soit que je fusse appelée à me marier et à vivre dans le monde, soit que je fusse condamnée à la vie solitaire de mon chapitre : déjà alors je portais cette croix de chanoinesse, qui m'avait été donnée par ma marraine, la princesse de Wilhelmine de \*\*\* , dont ma grand'mère avait été dame d'honneur. Cette décoration devait, jusqu'à un certain point, me mettre à l'abri des orages de la vie ; mon père en était très-satisfait et paraissait tranquille sur mon sort à venir. C'est ainsi que je grandissais dans les rapports de famille les plus favorables, aussi heureuse dans le monde qui m'entourait que dans le monde intérieur que j'avais su me créer à moi-même. La lecture n'était point

alors, comme elle est aujourd'hui, un besoin indispensable pour tous les âges et toutes les conditions; les mères étaient quelquefois obligées de presser leurs filles d'ouvrir un livre, tandis qu'à présent elles sont souvent obligées de se fâcher de ce que ces demoiselles lisent trop, et de nommer, à bon droit, la lecture une *oisiveté active*. Cependant je commençai de bonne heure à lire des romans; mon père ne me le défendait pas, mais il en faisait le choix, et me garantissait surtout des romans français de cette époque, dont il ne pourrait se dissimuler la permicieuse tendance, malgré sa prédilection pour leurs auteurs. Il était alors beaucoup plus difficile pour la jeunesse de se procurer des lectures intéressantes; les bons romans allemands étaient encore aussi rares que les cabinets de lecture, dont on connaissait à peine le nom; on se contentait par nécessité, comme on le fait encore actuellement par choix, de romans traduits de l'anglais. Je me rappellerai toujours quel fut mon ravissement lorsque je découvris dans l'armoire de la mère, d'une de mes amies une collection complète de ces traductions, réunies sous le titre de *Bibliothèque des romans*; c'est là que je fis

la connaissance d'une légion de lords, de ladys, de miss dont les figures, les souffrances, tous les faits et gestes, étaient détaillés avec le langage et la prolixité qui distinguent encore les romanciers de cette nation. Ils nous racontent jusqu'à la couleur et la coupe des vêtemens que portaient leur héros et leur héroïne dans telle occasion importante; ils n'oublient jamais surtout de décrire les toilettes du couple heureux qu'ils finissent par marier, ou celles de deuil quand ils les tuent. Je dévorais tout cela avec un plaisir dont vous autres n'avez aucune idée, rassasiée comme vous l'êtes de tous ces événemens. Je n'étais pas, ainsi que vous, maîtresse de mon temps; je dévorais mes chers romans avec une excessive rapidité, et quand j'avais terminé ces nombreux volumes, il me semblait que j'étais délaissée et solitaire, comme lorsqu'un ami, qui vous a fait une longue et agréable visite, vient de vous quitter. Pendant toute la semaine je me réjouissais d'avance de voir arriver le dimanche; alors je pouvais après dîner me livrer, sans être importunée, à cette jouissance favorite; et, quoique je brûlasse d'impatience de savoir le dénouement, pour rien au monde je n'aurais regardé la der-

nière page, et je lisais même plus lentement à mesure que j'approchais de la fin du livre, afin de prolonger mon plaisir. Les romans de Richardson m'enchantaient surtout au-delà de toute expression, précisément à cause de leur longueur, quoique je n'eusse pas beaucoup de goût pour le trop vertueux sir Charles Grandisson. Je l'avoue à ma honte, l'élégant, le brillant, le spirituel Lovelace me plaisait infiniment mieux. Je conçois à présent que les ouvrages de cet auteur célèbre ne doivent pas être mis entre les mains d'une jeune fille de douze à quinze ans, mais alors ils jouissaient d'une vogue générale, N'avait-on pas en Angleterre recommandé la lecture de *Paméla* comme une espèce de livre de dévotion.

Du reste, mon père se fiait à mon innocence, et il avait raison. Il était persuadé que dans mon heureuse insouciance je ne ferais pas attention à ce qui serait au-dessus de mon âge, ou que je ne comprendrais pas, et il ne fut pas trompé dans son attente. Mais mon imagination pure et jeune, je dirais même enfantine, ne restait pas oisive; j'avais la tête pleine d'enlèvemens, de bals masqués,

de mariages forcés, de tout cet appareil des romanciers anglais qui aiment à se répéter, et, à quelques circonstances près, à faire tous leurs romans sur le même modèle.

» Je cherchais à m'appliquer tout ce que je lisais. Mon héros était un modèle de vertu, de valeur, de magnanimité et d'amabilité; c'était Grandisson et Lovelace fondus ensemble; moi-même j'étais une beauté dangereuse, vivant dans la crainte continuelle des persécutions de mes adorateurs furibonds. Malgré cela je n'en étais pas moins, avec mes parens, une très-bonne enfant. J'étudiais mes leçons avec zèle, je tricotais mes bas, je cousais mon linge, j'aidais à ma mère dans les soins du ménage, et personne ne pouvait se douter des merveilles qui se passaient dans ma petite tête. Dans le fond ce n'était qu'un joujou pour amuser mes momens d'oisiveté. Mon héros n'avait point de forme extérieure et ne pouvait en avoir; je ne savais pas lui en donner une. N'étant pas encore admise à la communion, je ne paraissais point dans le monde. Les jeunes gens de la ville n'étaient pas de la société de mes parens et ne venaient pas dans notre maison : j'en connaissais peu;

et ceux que je connaissais ne me plaisaient pas, probablement parce qu'ils ne faisaient nulle attention à moi.

» L'époque de *sentimentalité* qu'avaient amenée quelques romanciers allemands qui croyaient faire du sublime en poussant l'exagération des sentimens jusqu'au ridicule, fit peu d'impression sur moi. J'essayai bien aussi de cueillir la jolie petite fleur bleue qu'ils nommaient *ne m'oubliez pas*, et qui, réunie à la *pensée*, forme un bouquet tout sentimental. Je m'entretins quelquefois avec la lune, ce qui m'amusa assez ; je n'étais embarrassée que des souffrances ; je n'en avais point à confier à cette pâle amie, et je me portais trop bien, j'étais trop gaie et trop loyale pour m'en créer de factices. Ne sachant que lui dire ni de quoi me plaindre, je renonçai bientôt à ce commerce, et après avoir été pendant quelques momens une sentimentale et pleureuse Allemande, je devins bientôt une fière beauté anglaise. Je m'indignais cependant de ne voir jamais à la table de mon père, ou dans le salon, rien qui ressemblât le moins du monde aux personnages de mes romans ; tous ces lords et ces ladys si beaux, si parfaits, me parais-

saient des êtres surnaturels ; mais peut-être ne les trouvais-je aussi intéressans que parce que mon imagination pouvait en faire ce qu'elle voulait.

» Enfin, j'arrivai à ma quatorzième année, et j'entrai dans l'adolescence ; ce fut alors que le malheur vint troubler, pour la première fois, mon heureuse insouciance ; je perdis ma bonne, chérie, excellente mère, à l'époque où j'avais le plus de besoin d'être guidée par son amour maternel, sa douceur, et son expérience ; elle s'endormit paisiblement comme elle avait vécu. Une maladie de langueur, qui, depuis la naissance de ma sœur, minait lentement sa santé, nous l'enleva ; elle expira, sans proférer une plainte, au moment où nous nous bercions du plus flatteur espoir de guérison. Agitée tour à tour par la frayeur et le chagrin, je restai auprès de son cercueil dans ce même salon où, peu de jours auparavant, nous l'avions vue encore si sereine, où nous avions été si heureux près d'elle, et dont les murs, d'accord avec notre profonde affliction, étaient tendus de noir. Je serrais dans mes bras ma pauvre petite sœur, qui souriait dans son innocence enfantine à la quantité des lumières qui entouraient,



pour la dernière fois, cette figure si chérie, cet être adoré qui, malgré la pâleur de la mort, paraissait dormir d'un doux sommeil. A côté de nous était notre père, plongé dans le désespoir. Pour la première fois je vis un homme répandre des larmes, et cet aspect et ses sanglots me remplissaient de terreur : il me semblait que c'était un phénomène surnaturel, qui glaçait mon sang dans mes veines. L'appareil du deuil usité dans ce temps-là était particulièrement propre à rendre plus déchirante encore la douleur que l'on éprouvait intérieurement ; elle devenait même insupportable par les démonstrations extérieures. J'étais, ainsi que ma sœur, enveloppée de crêpes noirs, de la tête aux pieds ; pendant plusieurs semaines je n'osais pas ôter, même dans la maison, mon voile noir ; ni la coiffe-bonnet à pointe sur le front, qui cachait absolument les cheveux et la moitié du visage. Jusqu'après l'enterrement toutes les fenêtres de la maison restèrent hermétiquement fermées ; toutes les chambres, les escaliers, les antichambres étaient tendus de noir ; tous les gens, vêtus de deuil, se mouvaient comme des spectres à pas lents et sans bruit, au travers de ce sombre crépuscule.

deux; c'est ainsi que l'ordonnaient la douleur de mon père et l'usage. Lorsqu'au milieu de cette pompe lugubre, je voyais le visage décoloré, immobile de ma mère chérie, l'image de la mort se présentait à mon âme si jeune et si faible encore sous l'aspect le plus terrible. Il me semblait que j'allais aussi mourir de douleur et d'effroi, que je ne serais plus de ma vie susceptible d'aucun plaisir; et cependant cet état ne devait pas durer toujours; la puissance du temps triomphe de tous les sentimens, surtout lorsqu'elle est soutenue par la jeunesse. Je suis forcée d'avouer que je repris du calme et de la sérénité plus tôt que je n'osais moi-même en convenir. Mon père aussi se remit peu à peu assez bien pour supporter avec courage la perte affreuse qu'il venait de faire, quoiqu'il n'ait jamais pu l'oublier. Il avait aimé sa femme au-delà de toute expression; elle aussi, dont le cœur était si pur et si tendre, et le jugement si sûr, avait toujours été l'écho du naturel plus énergique de son mari, ainsi que toutes les femmes estimables de ces temps. Leurs maris étaient pour elles des divinités visibles: *C'est mon mari qui l'a dit, mon mari qui le veut ainsi.* Chaque mot qu'un

mari prononçait était un oracle contre lequel il était impossible qu'un être raisonnable pût faire la moindre objection. Les femmes étaient cependant bien éloignées alors d'une obéissance servile contre leur propre conviction ; mais il leur était impossible de s'imaginer qu'il y eût sur la terre quelque chose de meilleur ou qui fût au-dessus de leurs époux.

» Mon père reporta dès lors sur moi tous ses soins , toutes ses attentions ; il ne pouvait regarder ma petite sœur qu'avec un sentiment douloureux ; elle resta cependant dans la maison , confiée à mes soins , et sous la garde d'une vieille bonne, nommée Rebecca, qui avait aussi soigné mon enfance, et acquis par vingt-quatre ans de fidélité et d'attachement le droit d'être regardée comme un membre de la famille, et à qui il était même permis de donner son avis dans les occasions importantes.

» Ma confirmation avait été différée de quelques mois par la mort de ma mère, et cette époque importante de ma vie le devint doublement pour moi, dans un moment où j'avais tant besoin de consolations religieuses ; j'en trouvais d'autres encore aux-

quelles je ne fus pas insensible. Dès ce moment je fus regardée, non-seulement comme une personne devenue membre de la grande société, indépendante des chaînes de l'enfance, mais encore je fus mise à la tête de notre ménage, assez considérable, et je me trouvai chargée de l'obligation d'y remplacer, suivant mes facultés, mon excellente mère. Depuis que j'avais surmonté la première violence de la douleur que m'avait causée la perte immense que j'avais faite, je n'avais jamais mieux senti combien elle était irréparable, que dans le moment où, après cette cérémonie imposante, je rentrai dans notre maison maintenant si déserte. Je regrettais au-delà de toute expression de ne pas m'y voir pressée dans les bras d'une tendre mère, de ne pas y trouver un cœur dans lequel je pusse épancher le mien avec une entière confiance; mon âme était dans une disposition jusqu'alors inconnue, j'étais encore très-émue de la sainte action à laquelle je venais de me livrer, mais mon cœur n'en était pas saisi dans toute sa profondeur, il n'était pas réchauffé comme il aurait dû l'être. L'impression très-vive, mais passagère, de cette journée, céda bientôt à une espèce

de vanité puérile, en me rappelant avec complaisance l'interrogatoire que je venais de subir, et dans lequel j'avais surpassé de beaucoup toutes mes compagnes. Mon excellente mémoire n'avait pas vacillé une seule fois dans la citation de tous les passages de la Bible que j'avais appris par cœur, et qui prouvaient des dogmes auxquels je devais ajouter foi; mais, malheureusement, aucun de ces passages n'avait pénétré dans mon cœur, la véritable piété m'était restée inconnue; dès mon enfance je n'en avais pas même l'idée. Je n'avais appris la religion que de mémoire, comme l'histoire et la géographie; je n'en avais jamais saisi l'esprit, et jamais, depuis que j'étais au monde, je n'avais entendu parler de Dieu hors de l'église, et des prières du matin et du soir que ma bonne me faisait répéter comme un perroquet, et pendant lesquelles je pensais à autre chose qu'à celui auquel elles étaient adressées.

» Mes chères amies, ne soyez ni surprises ni scandalisées de cet aveu, plaignez-moi plutôt de ce que ma jeunesse s'écoula dans ce siècle malheureux de froideur et d'indifférence, où l'on commençait à rougir d'être

religieux , où l'on appelait bigoterie et superstition la seule science vraiment nécessaire. De tout temps , l'exagération a ouvert la porte à d'autres exagérations du genre opposé. C'est ainsi qu'en sortant des ténèbres de la plus grande superstition qui régnait dans le siècle précédent , on vit s'allumer le flambeau vacillant et malsaisant de l'incrédulité la plus déplorable, qu'on osa décorer du faux titre de *progrès des lumières* ; il était malheureusement naturel que la foule éblouie par la transition soudaine de l'obscurité à la lueur trompeuse de cette funeste aurore, se jetât dans de fausses routes opposées à celles que l'on venait de quitter, sans se douter qu'il en existait de plus sûres, où l'on ne peut s'égarer. Les hommes les plus doués d'esprit et de savoir se laissèrent entraîner par les froides, mais brillantes et spirituelles plaisanteries de Voltaire, qui tournait en dérision, sans ménagement, tout ce qu'il y a de plus sacré, comme tout ce qu'il y a de plus profane, ce qu'il mettait sur la même ligne. Un affreux refroidissement de l'âme s'empara de plus en plus du genre humain ; les disciples de cette école se vantaient tout haut de n'avoir d'autre religion que celle d'être hon-

*nés gens.* Malheureusement mon père était de ce nombre ; ma mère avait été vraiment pieuse ; elle était restée fidèle aux principes qu'elle devait à son éducation simple et religieuse, mais elle gardait le silence par attachement pour mon père, et pour ne pas avoir avec lui des discussions pénibles, où elle aurait craint de défendre mal sa belle cause ; elle le pouvait d'autant mieux que mon père lui laissait suivre sa route accoutumée, sans la déranger. C'était un principe de ces gens, soi-disant philosophes, de laisser les femmes et le peuple plongés dans leur croyance, tant qu'ils voudraient y persister. Quant à moi, il avait persuadé à ma mère qu'il valait mieux ne point parler aux enfans de ce qu'ils ne peuvent comprendre ; elle attendait donc que ma raison fût assez formée pour s'entretenir avec moi des matières religieuses. Un an avant sa mort, je prenais chaque jour une leçon de religion d'un ecclésiastique estimable, mais ennuyeux, et qui se contentait de ma facilité à retenir ce qu'il m'enseignait, sans chercher à pénétrer dans mon cœur. Ma mère l'aurait fait sans doute à l'époque de ma première communion, si le ciel me l'eût conservée. Privée de ce secours, elle

n'eut pas sur moi l'effet qu'on pouvait en attendre. Etant souvent avec mon père, je n'avais pu éviter d'entendre des propos légers, des pointes, des épigrammes sur ce que j'aurais dû regarder comme sacré, ce qui ne me serait pas arrivé si j'avais eu ma mère, qui s'éloignait à l'instant où la conversation roulait sur ces objets révévés.

» J'entrai donc ainsi, comme un pauvre enfant abandonné, dans un monde nouveau, sans être guidée par une mère pieuse, sans être soutenue par ce sentiment qui nous élève au-dessus de notre existence terrestre et des peines qui y sont attachées; ce sentiment qui nous donne la certitude que nous sommes ici-bas sous la direction d'un être tout-puissant, tout bon, incompréhensible, auquel je ne pensais jamais, quoique je fusse obligée de croire en lui. Je n'étais pas irréligieuse, je n'étais rien du tout, parce qu'aucun son ne réveillait mon pauvre cœur refroidi, et ne donnait de la vie aux bonnes dispositions qui y restaient endormies.

» Aujourd'hui que je suis une vieille femme, presque sexagénaire, vous ne m'accuserez, j'espère, pas de vanité, si je vous confesse franchement que j'étais très-belle, il y a bien



long-temps. Quant aux formes, à la tournure, ma Victorine, tu me rappelles, jusqu'à un certain point, mon image dans le miroir du souvenir; mais ne te fâche pas si je te dis que ma longue et belle chevelure, du blond le plus agréable, était encore plus riche, plus soyeuse, plus souple que tes cheveux bruns; que mes yeux bleus, très-peu foncés, étaient animés d'un feu plus doux, plus expressif que tes grands yeux noirs; que mon teint était beaucoup plus éblouissant que le tien, ma taille plus ronde et plus élevée. Sans doute, la mode d'alors défigurait un peu ces avantages, mais je l'emportais néanmoins sur toutes mes compagnes. A présent regardez-moi bien, mes chères filles, et voyez comme passe toute la gloire de ce monde.

» Mon père commença à regarder sa fille avec une espèce de vanité; il cherchait à mettre au jour tous ses petits mérites, avec un orgueil que l'amour paternel seul peut excuser. Il avait extrêmement aimé ma douce et-bonne mère, qui, sans aucune prétention, l'avait rendu parfaitement heureux, et cependant il se laissa entraîner par cet orgueil à vouloir faire de moi exactement le contraire de ce qu'elle avait été. Il songea alors au

printemps de sa vie, qu'il avait passé à Paris dans les salons de ces femmes spirituelles qui, de son temps, donnaient le ton à toute l'Europe, et régnaient dans leur fauteuil mieux que sur un trône. M<sup>me</sup> de Tencin, M<sup>me</sup> du Deffant, M<sup>me</sup> Geofrin, l'aimable l'Espinasse, et tant d'autres, qui fondaient par leur esprit, leurs connaissances, leurs talens, leurs opinions et leurs grâces, un empire spirituel au milieu de la frivole activité d'une nation qui se corrompait toujours davantage. Qui ne connaît pas ces femmes célèbres ? qui ne sait pas de quelle réputation elles jouissaient ? Mon père s'était réchauffé aux rayons de leur génie, à l'époque de la vie où le jeune homme, plein de feu et d'enthousiasme, se livre si facilement à toutes les impressions qui l'électrisent et le flattent. Il avait conservé dans les replis de son âme tant de charmans souvenirs de ces femmes distinguées, que son aveuglement paternel croyait découvrir les mêmes qualités chez sa fille chérie, et lui fit concevoir le plan séduisant de me former de manière à devenir semblable à ces personnes si célèbres, lors même que j'étais destinée à briller dans un cercle plus étroit. Il voulait au moins me

donner, au moyen de la lecture de ses auteurs favoris, de sa conversation instructive, une tendance qui pût m'élever au-dessus des préjugés, et ce fut dès lors sa principale occupation. Mes talens naturels joints à une forte dose de vanité, que celle de mon père animait toujours davantage, venaient à son secours avec tant d'efficacité, qu'en peu d'années je fus semblable à un brillant météore. On me cita bientôt dans la société, non-seulement pour mon extérieur, qui se développait en prenant toutes les formes d'une beauté parfaite, mais encore pour un esprit éblouissant, le ton du grand monde, la finesse de mes reparties, un jugement prompt, et une grande facilité à exprimer mes pensées. Les femmes, les jeunes personnes avec qui j'avais jusqu'alors été liée, recherchèrent bientôt beaucoup moins ma société; peut-être même l'évitaient-elles, parce qu'elles trouvaient la comparaison trop désavantageuse; mais je m'en embarrassais fort peu. Les cercles ordinaires et l'entretien des femmes me paraissaient déjà trop ennuyeux et trop au-dessous de mon mérite.

Depuis la mort de ma mère, notre genre de vie avait pris imperceptiblement une

tourneure toute différente; nos relations avec les premières familles et les plus estimées de cette ville, dont je vous ai parlé, avaient peu à peu cessé, à peu près comme les oscillations d'une pendule, qui ne s'arrêtent pas tout-à-coup, mais qui rentrent graduellement dans l'état d'immobilité. Si c'est vivre d'une manière *casanière* que de rester beaucoup chez soi, nous vivions bien plus *casanièrement* que du temps de ma mère; nous ne sortions presque jamais. En échange, nous rassemblions chez nous chaque jour un cercle peu nombreux, mais choisi d'hommes d'esprit et de savans. Un héritage assez considérable et inattendu que mon père avait fait, nous mettait en état de recevoir avec une élégance aussi éloignée d'un luxe superflu que de la parcimonie. Des hommes intéressans en tout genre, des artistes, des poètes, tout ce qui se distinguait du commun des hommes, était bienvenu chez nous, et cette ville en contient encore aujourd'hui plus qu'on se l'imagina. Beaucoup d'étrangers se firent présenter, et se joignirent à ce cercle. Il n'en passait aucun un peu marquant qui ne brigât l'avantage d'y être admis. Il n'y manquait pas non plus de musiciens, de compo-

siteurs, de peintres de toutes les nations, qui espéraient acquérir plus de réputation en fréquentant notre maison, et qui donnaient par leurs talens un nouvel éclat à nos soirées. Je m'étais accoutumée à faire les honneurs du salon de mon père, avec une aisance, un maintien bien au-dessus de mon âge, et dont il était ravi. Parmi tous ceux qui venaient chez nous, il n'en était pas un qui ne fit mon éloge; plusieurs assuraient que je pouvais me présenter dans toutes les cours de l'Europe, à Paris même, avec l'assurance d'y faire une grande sensation. Je vous répète ces louanges outrées, mes enfans, non par un sentiment de vanité, dont je ne suis plus susceptible, mais pour servir d'excuse aux erreurs dans lesquelles je fus entraînée; je dois d'ailleurs me rendre la justice que si tout cet encens faisait tourner ma jeune tête, j'en étais surtout satisfaite pour mon père, qui en jouissait, et que je chérissais: son extase muette sur mes succès étonnans n'échappait pas à ma pénétration, je remarquais fort bien avec quel air de satisfaction et de triomphe il suivait tous mes mouvemens, lorsque j'élevais la voix sans aucun embarras (ce qui m'arrivait souvent) pour énon-

cer, en des termes choisis; mon opinion sur quelque sujet littéraire, et c'était toujours mon père qui dirigeait avec adresse sur moi l'attention des auditeurs. Il m'écoutait lui-même avec un extrême intérêt, lorsque je discutais sur un point de la philosophie morale, alors fort en vogue, ou même sur la politique, qui commençait déjà à prêcher la liberté et l'égalité; il me récompensait par un sourire approbateur, lorsqu'avec un esprit léger et épigrammati que, je relevais sans ménagement quelque absurdité, ou lorsque je m'engageais dans quelque lutte de propos; où je remportais ordinairement la victoire. La souplesse et la vivacité de mon esprit me donnaient certainement quelquefois l'apparence d'une grande supériorité; mais bien plus souvent encore je devais mes succès à la politesse de mes adversaires; trop galans dans ces temps-là pour disputer sérieusement le triomphe à une dame, surtout lorsqu'elle était jeune et belle; et qu'on était chez elle. J'étais donc à dix-huit ans sans guide, sans expérience, entourée d'une foule d'hommes de toutes les conditions, de tous les âges, qui me faisaient la cour chacun à sa manière. Assise sur mon trône, comme une reine, je

présidais sans rivaux ce cercle nombreux. Ma sœur était encore trop enfant pour être admise à nos soirées, et toutes mes amies, toutes les femmes de ma connaissance s'en étaient peu à peu retirées; je ne les regrettais point, et je n'étais pas même surprise qu'elles ne parussent plus chez nous. Je savais par mon père que mes modèles, les femmes qui donnaient le ton à Paris, étaient presque toujours seules au milieu d'un cercle d'hommes, comme je l'étais alors.

Le rang diplomatique que mon père occupait dans cette ville m'imposait bien le devoir de paraître quelquefois dans des occasions solennelles, assez rares, dans des assemblées composées de personnes des deux sexes; mais je savais encore y tenir ma place accoutumée de souveraine; il était trop généralement reçu, qu'à tous égards j'étais la première, pour que personne osât me disputer ce rang. Dès que je paraissais hors de chez moi, j'étais entourée de mes nombreux admirateurs, et ceux qui ne pouvaient pas percer jusqu'à moi se mouvaient au moins à distance dans l'atmosphère de mes rayons. Être de la suite de la belle, de la spirituelle Mina, semblait un titre à la célébrité.

» Je devins ainsi, non-seulement très-vaine, mais très-coquette sans m'en douter, si du moins il y a de la coquetterie à vouloir plaire à tout le monde sans distinction; je le désirais en effet, mais c'était sans projet, sans système. Je n'avais encore vu aucun homme à qui j'aurais voulu, au fond de mon cœur, accorder quelque préférence, ou dont j'eusse ambitionné particulièrement la conquête. Je mettais sur la même ligne tous ceux que je connaissais, je les envisageais tous comme mes sujets, dont aucun n'oserait se montrer rebelle et se ranger sous d'autres bannières que les miennes. Mon but principal était toujours de plaire à mon père, non-seulement parce que j'étais sa fille, mais aussi parce que je ne connaissais aucun homme plus aimable, et selon moi plus parfait; je mettais tout mon orgueil à lui appartenir, à faire le bonheur de ce noble vieillard; tout le mien résidait dans son amour paternel pour moi, qui s'augmentait chaque jour. L'image de sa jeunesse, telle que je me la représentais, devint mon idéal; je refusai plusieurs partis, parce que ceux qui me recherchaient en mariage ressemblaient trop peu à mon père, pour que je les jugeasse



dignes d'aspirer à ma main. Les jeunes gens qui se pressaient autour de moi se présentaient sous un jour que je trouvais pitoyable ; je m'apercevais bien vite que c'était leur vanité, plus immodérée encore que la mienne, qui les rassemblait sur les marches de mon trône ; je les estimais trop peu pour attacher quelque prix à leurs hommages, mais je m'amusais de leur folie, et je les traitais comme des marionnettes à qui je pouvais à mon gré dispenser la vie et le mouvement.

» Cependant le temps volait, les jours devenaient d'abord des semaines, les semaines des mois, les mois des années, sans que je m'en aperçusse, et je venais d'atteindre ma vingt-deuxième année, lorsqu'au milieu d'un beau printemps, toute la bonne société d'Hambourg fut dans une agitation moitié triste, moitié joyeuse. La duchesse régnante de B\*\*\* en était la cause innocente. Cette princesse devait traverser cette ville en se rendant aux eaux avec ses deux filles, et s'était décidée à s'y arrêter pendant quelques jours, pour voir les choses intéressantes qu'elle renferme, et surtout ses beaux environs. Il y a quarante ans les voyages étaient beaucoup plus difficiles et plus pénibles qu'aujour-

d'hui, où de plus en plus ils ressemblent à des promenades. Les bonnes auberges étaient rares, les routes à peine praticables; il n'y avait presque nulle part de chaussées; c'est pourquoi tous ceux qui n'étaient pas obligés de voyager préféraient rester chez eux; il n'y avait surtout rien de plus rare que de rencontrer des rois ou des princes voyageurs, tandis que de nos jours ils ne cessent de courir.

» Dans les rues que devait traverser un souverain toutes les fenêtres étaient arrêtées d'avance, une foule nombreuse se pressait autour de ses voitures, et les vieillards qui, dans leur jeunesse, avaient eu l'honneur d'apercevoir, même de loin, un roi ou un empereur, le racontaient à leurs petits-enfans comme un des événemens les plus remarquables de leur vie.

» Le simple passage de la duchesse aurait donc été suffisant pour mettre en mouvement toute la ville; mais elle voulait y rester trois jours, qui devaient s'écouler au milieu des fêtes les plus pompeuses, dont l'invention et les arrangemens cassaient la tête de ceux qui en étaient chargés. Le luxe avait déjà fait des progrès sensibles dans cette ville, et

sance. Avec cet air d'aisance que l'on enseigne aux princesses dès leur naissance, elle adressa la parole à toutes les dames, et sut dire à chacune d'elles quelques paroles aimables; elle m'accorda l'honneur tout particulier de me faire plusieurs questions sur quelques-uns de mes parens, qu'elle avait connus autrefois. Je lui répondis aussi bien qu'il me fut possible, mais ma voix tremblait, mes joues étaient en feu, et mes regards attachés sur le parquet. Malgré la condescendance de cette altesse, la dignité répandue sur toute sa figure, dans toutes ses manières, m'en imposait toujours plus; ses yeux, couleur de bluets, semblaient pénétrer les profondeurs de mon âme. Elle avait sans aucun doute vu souvent devant elle des figures aussi embarrassées que celle que j'avais en ce moment, car elle paraissait comprendre l'état où je me trouvais, et en avoir pitié. Elle chercha même à me remettre, en me conduisant auprès de ses filles, deux jeunes personnes charmantes, dont les figures sveltes étaient vraiment aériennes, surtout la cadette, la princesse Mathilde, qui n'avait que douze ans. Elle ressemblait à une sylphide, si mince, si délicate, qu'elle ne paraissait pas tenir à

la terre. Je sentis fort bien quelle était l'intention de la duchesse, et j'eus intérieurement honte de ma sotte timidité. Cependant peu à peu, en causant avec les jeunes princesses, je parvins à me rassurer. Quoique bien loin encore de reprendre l'assurance et le ton décidé dont j'avais l'habitude, j'osais au moins relever mes yeux baissés et regarder autour de moi. Mais une nouvelle émotion me fit bientôt tressaillir, lorsque mon premier regard rencontra celui d'un jeune homme placé derrière la duchesse, et qui portait ses regards sur moi avec une attention si marquée, que je me sentis rougir; lui aussi rougit imperceptiblement en rencontrant mes yeux; il détourna les siens, je baissai les miens. Je ne le voyais plus, mais mon cœur me disait qu'il me regardait encore, et je rougissais davantage. Au bout d'un moment je repris courage, et jetai de nouveau, à la dérobée, un regard sur lui; il parlait à la duchesse, et je pus satisfaire ma curiosité. C'était une figure noble, élevée, une physionomie dont l'expression était sérieuse mais agréable; son maintien calme, modeste et distingué, trahissait une haute condition et une éducation parfaite. Je jetai ensuite un regard vague

sur mes admirateurs, qui remplissaient l'appartement. Jamais ils ne m'avaient paru-plus déplaisans ; ils se tenaient tous à une distance respectueuse, et quelques-uns, aussi timides que moi, restaient gauchement collés contre les tentures. Dans ce moment, mon plus ardent désir était de savoir le nom de l'intéressant étranger ; mais où aurais-je trouvé assez de courage pour m'en informer ? J'étais redevenue tout-à-coup une petite fille honteuse et muette, et j'avais peine à me reconnaître sous cette incroyable métamorphose. L'après-dînée du même jour était destinée à faire faire à la duchesse une promenade aux plus beaux points de vue des environs ; elle me fit la grâce de m'inviter à accompagner ses filles. Je fus placée dans une calèche découverte, avec les jeunes princesses et leur gouvernante ; le bel étranger suivait à cheval celle de la duchesse, à côté de la portière. Il paraissait tellement enchaîné à ce poste, qu'il n'osait pas s'en écarter, mais il regardait souvent en arrière. J'avais le plaisir de pouvoir l'observer de loin ; il se tenait à cheval avec autant de grâce que d'aisance. Il y a long-temps qu'on a dit que l'équitation est pour les hommes ce qu'est pour les femmes

la salle de bal, c'est-à-dire l'occasion la plus favorable de déployer leurs grâces et leurs avantages extérieurs. Je remarquai avec une joie silencieuse qu'il tournait à chaque instant la tête de notre côté; mais plus j'en éprouvais de plaisir, moins j'osais demander son nom à mes compagnes; je sentais que ma voix tremblerait en faisant cette question. Une collation des plus riches et des plus élégantes attendait la duchesse au retour de la promenade, dans un des plus beaux jardins qui environnent la ville; un brillant feu d'artifice, dirigé par un artiste célèbre dans ce genre, devait terminer les plaisirs de la journée. A cet effet, on avait construit pour la duchesse et sa suite une grande estrade appuyée contre un bâtiment et surmontée d'un baldaquin de soie, garni de franges : quelques marches conduisaient de l'estrade au jardin, et l'on descendait du premier étage de la maison sur l'estrade, aussi par quelques marches posées contre trois grandes croisées de la salle à manger, pour parvenir aux places réservées à la duchesse et aux dames. On m'assigna la mienne derrière les princesses, au bout du second rang des sièges. Le feu d'artifice commença. La belle et chaude soirée

d'été paraissait faite exprès pour jouir de ce spectacle. De sombres nuages couvraient l'horizon, sans cependant annoncer la pluie, et le jeu des flammes, coloré et toujours varié se dessinait sur ce fond noir, et formait un effet vraiment magique. Le coup-d'œil que présentait la foule des spectateurs, tous en habits de fête, groupés, soit dans le jardin, soit sur l'estrade, augmentait le charme de cet aspect ravissant; toutes ces têtes, tantôt éclairées de la plus vive lumière, tantôt disparaissant tout-à-coup dans l'obscurité mystérieuse d'une nuit très-sombre, produisaient l'effet le plus frappant. Toutes les pièces du feu avaient joué à merveille, au grand plaisir des assistans; déjà l'on admirait la dernière et la plus belle, représentant un temple en colonnades, rayonnant des feux les plus brillans. Un aigle enflammé, sortant des fenêtres de l'étage supérieur du pavillon, devait traverser au-dessus de l'estrade et aller mettre le feu au chiffre des princesses, sur le frontispice du temple: tout le monde était dans l'attente. Mais, avant que l'oiseau de Jupiter eût fourni la moitié de sa carrière, un des fils de fer auquel il était attaché se rompit; la masse enflammée tomba droit sur

la place qu'occupait la duchesse, mettant le feu aux draperies du baldaquin, blessant quelques dames, et finissant par atteindre le plancher de l'estrade en éclatant avec un grand bruit, et répandant tout autour la terreur et le danger.

» Aucune langue humaine ne pourrait donner une idée du tumulte, des cris, de l'horrible confusion qui suivirent; il faut y avoir été pour le comprendre. Dans ce moment, tous les égards furent oubliés, chacun ne songeait qu'à soi et aux siens. Ceux qui étaient sur l'estrade se pressaient dans le plus grand désordre, en jetant des cris affreux et se poussant les uns les autres pour atteindre les passages qui conduisaient dans la salle à manger du pavillon. Chacun appelait à haute voix ses parens, ses enfans, ses amis, craignant de les perdre dans la foule; et, dans la terreur panique qui s'emparait de tous les esprits, chacun augmentait la confusion générale et les dangers qui en résultaient, tandis qu'un seul homme aurait pu les prévenir, avec un peu de réflexion. En arrachant les draperies enflammées, et jetant d'un coup de pied l'aigle étincelant dans le jardin, on aurait remédié à tout;



mais personne n'y songeait. La balustrade en bois léger, qui régnait tout autour de l'escalade, fut brisée par les hommes placés dans le jardin, qui l'escaladaient pour venir au secours de leurs femmes et de leurs filles. Les sièges furent renversés; ceux qui voulaient fuir s'y accrochaient et tombaient, d'autres marchaient sur ceux qui étaient tombés, et les cris d'effroi, les lamentations se joignaient au bruit des chutes, aux détonations des artifices, pour produire un affreux vacarme. Heureusement la duchesse avait pu se sauver dans la maison dès la premier moment; deux secondes plus tard les trois issues qui y conduisaient auraient été obstruées par la foule qui voulait les atteindre; personne ne pouvait plus avancer ni reculer; et tout cela se passa en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous raconter ce désastre. Moi, j'eus le bonheur de conserver assez de sang-froid pour voir combien le danger aurait été peu de chose, s'il n'avait pas été augmenté et même produit par la peur; j'eus assez de présence d'esprit pour ne pas me sauver comme tous les autres, du côté de la maison, où l'on courait le risque d'être étouffé ou foulé aux pieds; je pris le parti

de sauter de la balustrade dans le jardin, sur le gazon, et de me mettre à l'abri dans quelque allée écartée loin de la foule, pour y attendre la fin de tout ce tumulte. Au moment où j'arrangeais ma longue robe de cérémonie, de manière à pouvoir sauter facilement, je me sentis saisie par les genoux avec de faibles efforts et quelques cris plaintifs; je me baissai pour voir ce que c'était, et j'avais peine à croire mes yeux lorsque j'aperçus la pauvre petite princesse Mathilde, couchée sur le plancher de l'estrade, au milieu des chaises renversées, incapable de se relever, de se tirer de là, tremblant convulsivement de tous ses membres, et se retenant à moi aussi fort qu'elle le pouvait. La pauvre enfant s'était trouvée, sans savoir comment, séparée de sa mère et de sa gouvernante; elle avait trébuché sur les chaises en tâchant de les rejoindre, elle était tombée sous un banc. Comme plusieurs personnes étaient chargées de veiller sur les jeunes princesses, aucune ne s'en inquiéta dans la confusion, parce que chacun la croyait en sûreté avec les autres : elle était donc restée exposée au péril d'être écrasée sous les pieds; et, m'ayant vu passer près de

l'endroit où elle était tombée, elle avait tâché de s'accrocher à moi. Sans hésiter je relevai cette frêle petite figure, puis, me mettant à genoux sur les bords de l'estrade, je la laissai glisser, avec toute la circonspection possible, sur l'herbe dans le jardin, et lorsqu'elle y fut, je sautai après elle. Au-dessus de nous le fracas et les cris allaient toujours croissant. La jeune princesse, à demi évanouie, restait couchée à mes pieds sur le gazon ; j'allais essayer de lui faire reprendre ses sens, en lui faisant respirer mon flacon d'eau de Luce, lorsque tout-à-coup je fus épouvantée moi-même par une terrible détonation soudaine et prolongée. Je me vis entourée d'une pluie de feu ; des milliers de serpenteaux enflammés traversaient les airs en tous sens, au-dessus de ma tête, avec différens sifflemens et pétilemens, alternant en un clin d'œil avec l'obscurité la plus profonde. Une quantité de fusées entassées par terre et qui devaient servir à ce qu'on appelle le bouquet, par lequel le spectacle se serait terminé, avaient pris feu sans qu'on s'en fût aperçu. L'artificier avait probablement perdu la tête en voyant la confusion générale, dont peut-être il était la première cause. Il était

au moins coupable de n'avoir pas mis à l'abri ses fusées, qui pouvaient si facilement prendre feu aux flambeaux des domestiques qui couraient de tous côtés à la recherche de leurs maîtres. Cependant le tumulte des voix, l'explosion presque continuelle des fusées, la pluie de feu qui recommençait à chaque instant, les baguettes brûlantes qui retombaient autour de moi, m'effrayaient tellement, que j'étais sur le point de perdre connaissance ; je faisais cependant des efforts pour conserver l'usage de mes sens. Je pris dans mes bras la petite princesse, presque toujours évanouie ; la peur me la faisait paraître légère comme une plume. J'eus l'idée d'aller me mettre avec elle en sûreté dans un pavillon éloigné du théâtre de la confusion, et que je savais être à l'autre bout du jardin. Le ciel s'était couvert en entier de nuages épais, la nuit devenait à chaque instant plus noire, et déjà je sentais quelques grosses et froides gouttes de pluie. Tremblante de frayeur, je me mis en route du côté de ce pavillon avec mon précieux fardeau, en hâtant ma marche autant que je le pouvais. J'avais déjà fait assez de chemin, lorsque la douleur et la précipitation m'empêchèrent de voir qu'il

me restait encore quelques marches de pierre à franchir, pour arriver sur une terrasse moins élevée. Je fis un faux pas, je tombai, ayant toujours l'enfant dans mes bras ; je roulai sur cette petite rampe, et peu de minutes après je sentis à l'un de mes pieds une douleur si violente, et ma terreur fut telle, que je ne pus ni me relever, ni continuer ma route.

» Je n'entendais plus aucun bruit de détonation dans le jardin, où régnait l'obscurité la plus profonde ; les pièces d'artifice étaient toutes consumées ; mais du côté de l'estrade on entendait encore une espèce de retentissement de voix et de cris. La pluie devint bientôt beaucoup plus forte. La jeune princesse revint à elle, saisie par le froid, et tremblait comme la feuille ; mais elle se trouvait heureuse d'être dans mes bras : cependant elle pleurait et me disait au milieu de ses sanglots : « Mademoiselle, ma chère mademoiselle Mina, relevez-vous, je vous en supplie, conduisez-moi auprès de mamap. » Lorsqu'elle vit que je ne le pouvais pas, elle se mit à crier au secours, de la voix la plus faible et la plus lamentable. En vain j'essayai de l'apaiser, elle ne voulait pas se calmer ; ses frissons convulsifs redoublaient avec

violence et se changèrent enfin en maux de nerfs. Je cherchai à lui persuader que le danger était passé, que la douleur de mon pied serait bientôt aussi apaisée, que je connaissais le chemin, et que je ne tarderais pas à la reconduire chez elle en toute sûreté; elle n'écoutait plus rien, et criait, pleurait toujours plus fort; j'entendais craquer ses dents, et redoutais un nouvel évanouissement; l'état de cette pauvre petite me perçait l'âme. On ne connaissait point alors l'usage des bienfaits sans schalls; en grande parure, on n'avait point de mantille: j'arrachai donc ma cirassiennne, espèce de robe alors à la mode, pour en couvrir la princesse, et la mettre, au moyen de l'épaisse étoffe de soie dont elle était faite, à l'abri de la pluie, qui tombait alors par torrens. Touchée et reconnaissante de mes soins, la pauvre enfant avait jeté ses faibles bras autour de mon cou, et cachait sa jolie tête blonde sur mon épaule, en pleurant et sanglotant plus doucement; mais bientôt elle recommença à crier au secours avec beaucoup plus de force. Je commençais aussi à être sérieusement inquiète; la violence si peu naturelle de la petite Mathilde me faisait peur, et me paraissait un com-

mencement de délire. La douleur que je ressentais au pied augmentait à chaque minute, ainsi que l'enflure, et devenait presque insupportable : la pluie, qui continuait à tomber, perçait nos vêtemens, et surtout le peu qui m'en restait, car je venais de les partager avec la princesse. Vous pouvez donc juger combien je fus heureuse lorsque j'aperçus une lumière au travers d'une haie d'ifs qui bordait la terrasse sur laquelle nous étions. La princesse vit en même temps briller ce rayon d'espérance, elle se leva avec vivacité, et marcha dans la direction d'où semblait partir la lumière. Tout-à-coup je l'entendis s'écrier avec l'accent de la joie : « Léven ! mon cher Léven ! ici, de ce côté, en bas, à notre secours, vite, vite ! » Bientôt les branches au-dessus de moi s'écartèrent avec bruit : un homme sauta de la terrasse supérieure sur celle où nous étions, et à la lueur d'une lanterne qu'il portait, et qu'il avait évidemment arrachée de quelque maison, je reconnus l'étranger qui accompagnait la duchesse.

« Dieu soit loué ! je vous vois enfin, princesse, dit-il avec peine, tant il était essoufflé ; nous avons tous cru vous retrouver au logis,

et dans ce moment Son Altesse est dans des angoisses mortelles à votre sujet ; on s'est dispersé de tous côtés pour vous chercher. Venez, hâtons-nous. Permettez que je vous porte jusqu'à la voiture, qui est à la grille du jardin, nous arriverons plus vite.

— Non, non, s'écria la bonne petite, qu'il voulait déjà prendre dans ses bras ; regardez, voilà la pauvre chère demoiselle Mina de Falkenhayn ; elle s'est cassé le pied en voulant me sauver. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle va mourir ! voyez comme elle est devenue pâle tout-à-coup ; sûrement elle va expirer, si on ne lui donne pas un prompt secours. » La pauvre enfant recommença à pleurer amèrement, se jeta de nouveau à terre et sur moi, en m'embrassant. L'étranger, qui m'aperçut seulement alors, restait devant moi tout effrayé, immobile, et sa surprise était telle, qu'il ne pouvait trouver une parole. « Il n'y a pas autant de mal que Son Altesse le croit, dis-je en m'efforçant de sourire, malgré l'effroyable douleur que je ressentais ; j'ai glissé, je me suis foulé le pied ; peut-être même est-il luxé ; mais j'espère qu'il n'y a rien de cassé. Je crois bien qu'avec un peu d'aide je pourrai faire quelques



pas pour atteindre la voiture. Je fis des efforts pour me relever, M. de Léven me soutint, et la bonne petite Mathilde essayait aussi de m'aider de toutes ses forces; mais la douleur devint trop violente, et je me laissai retomber sur l'herbe avec un cri lamentable, qu'il me fut impossible d'étouffer.

« Cela ne va pas, dis-je en cherchant en vain à dissimuler ma souffrance; ayez seulement la bonté, monsieur de Léven, de porter la princesse à la voiture, de la conduire chez elle et de m'envoyer du secours.

— Non ! non ! s'écria de nouveau Mathilde, en se pressant contre moi, comme si on eût voulu l'enlever de force; non, je ne veux pas absolument laisser là toute seule ma bonne, ma chère protectrice; sans elle, je serais morte à présent; non, je ne la laisserai pas, quoi qu'il puisse arriver.

— Je ne saurais non plus m'y résoudre, dit M. de Léven d'une voix émue; mais que faire? la pluie redouble, la duchesse meurt d'inquiétude!... » Au même instant il aperçut à travers les buissons, à une assez grande distance, des gens avec des flambeaux, et qui sans doute cherchaient la jeune princesse; il les appela aussi fort qu'il put, mais le

bruit de la pluie et du vent empêchait ces gens de l'entendre. Les lumières s'éloignèrent de nouveau, et disparurent bientôt. La princesse ne permit pas à M. de Léven de courir pour les atteindre; elle le retenait en pleurant toujours, en le suppliant de ne pas nous abandonner; et personne ne vint à nous dans cette partie du jardin si écartée, où l'on ne pouvait soupçonner que nous fussions.

« Si la princesse Mathilde pouvait faire une centaine de pas, dit enfin M. de Léven avec quelque embarras, nous serions plus près de la voiture, et j'appellerais les gens.

— Oh ! oui, je le puis, je le puis, s'écria la tremblante jeune princesse; je n'ai point de mal, moi; je me porte très-bien. Aidez seulement cette chère Mina; donnez-moi la lanterne, je la tiendrai fort bien et vous, prenez dans vos bras mademoiselle Falkenhayn et portez-la.

— La princesse a raison : je vous en prie, mademoiselle, fiez-vous à moi, » dit alors M. de Léven. Bien que sa voix mal assurée semblât trahir son embarras, il n'attendit pas ma réponse, et, sans me laisser le temps

de prononcer un mot, il me saisit et m'enleva d'un bras vigoureux. J'avais presque perdu connaissance par l'excès de la douleur, j'étais dans ses bras comme un enfant. Couchée sur sa poitrine, je sentais les battemens de son cœur, son haleine effleurait mes joues. Cet étranger, dont je connaissais à peine le nom, m'inspirait une confiance inexprimable, et telle que je ne l'avais jamais sentie ; des larmes, de douces larmes coulèrent de mes yeux, et je ne savais pourquoi je les versais. Il s'en aperçut : « Vous souffrez beaucoup ? » me dit-il d'une voix douce et compatissante ; et je vis, à la lueur de la lanterne que portait la princesse, que ses yeux étaient aussi mouillés : je fus incapable de lui répondre.

» Nous avançons très-lentement ; la pauvre petite Mathilde, tremblante encore, avait de la peine à marcher, et M. de Léven, chargé d'un lourd fardeau, ne se pressait pas. Cependant nous atteignîmes enfin la voiture ; mon protecteur s'y plaça à côté de moi, pour me soutenir et m'épargner, autant que possible, les cahots, ayant donné l'ordre au cocher d'aller doucement. Mathilde était assise sur le devant vis-à-vis de moi, et voulut ab-

seulement que je misse mon pied malade sur ses genoux.

» Elle parlait sans interruption avec le babillage d'un enfant qui se réjouit d'avoir échappé à un danger, et qui croit avoir éprouvé un grand événement. Elle n'avait pas perdu l'usage de ses sens autant que je l'avais pensé, car elle raconta avec beaucoup de détails comment je l'avais relevée, et fait glisser doucement de l'estrade dans le jardin ; de quelle manière j'avais sauté lestement après elle, et l'avais emportée dans mes bras ; qu'enfin la pluie étant venue, *ange de bonté*, c'est ainsi qu'elle m'appelait, avait arraché et déchiré sa belle robe pour l'envelopper. Lorsqu'elle rappela cette dernière circonstance, à laquelle je ne songeais plus, je m'aperçus seulement alors, à la lueur des flambeaux qui entouraient la voiture, du désordre de ma toilette, et tout mon sang se porta à la tête. M. de Léven, dont les regards animés étaient jusqu'à ce moment restés toujours attachés sur moi, vit mon embarras ; il rougit, détourna les yeux, en évitant de me regarder de nouveau. Enfin la voiture s'arrêta devant la demeure de la duchesse. Plus légère qu'un oiseau, Mathilde saute à terre, franchit les

escaliers, et tombe dans les bras de sa mère. Je demandai à être conduite chez mon père ; mais au même instant il vint lui-même auprès de moi, et me serra contre son sein avec la plus tendre sollicitude. Sa santé ne lui permettait pas de s'exposer à l'air du soir, il n'avait donc point assisté au feu d'artifice ; mais, lorsque le bruit de l'accident qui y était arrivé parvint jusqu'à lui, ne me voyant pas revenir, l'inquiétude extrême qu'il éprouva le conduisit chez la duchesse, où il espérait me trouver. Il n'y vit qu'une mère encore plus agitée que lui : ils s'entretenaient du tourment, du chagrin que leur faisait éprouver l'absence de leurs filles chéries et de leur impatience de les voir revenir. On avait envoyé à notre recherche tous les gens de la maison ; mais aucun n'eut l'idée d'aller dans la partie du jardin où nous étions. Le seul M. de Léven, qui ne connaissait pas les détours de ce jardin, y avait été conduit par le hasard, ou plutôt par la Providence, qui voulait nous sauver. Personne ne comprenait comment la princesse Mathilde avait pu se trouver dans un tel embarras, et cependant rien n'était plus naturel ; n'est-ce pas le sort de tous ceux qui sont

servis par beaucoup de gens? c'est le vrai moyen de l'être mal. Chaque serviteur se repose sur l'exactitude de ses camarades.

» Tandis que la duchesse se réjouissait d'avoir retrouvé sa fille, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident, et que mon père s'affligeait du mien, on me plaçait sur une chaise longue, dans un de ses appartemens; elle n'avait absolument pas voulu que je fusse transportée dans la demeure de mon père, assez éloignée de la sienne. Quelques instans après, lorsque je fus bien arrangée, elle vint auprès de moi pour m'embrasser, en versant des larmes de reconnaissance, et pour me remercier d'avoir sauvé sa chère Mathilde; elle exagérait le danger que celle-ci avait couru, autant que les éloges qu'elle me prodiguait. C'est ainsi que font tous les grands, qui savent rarement comprendre les petits désagrémens de la vie et s'y plier, tandis qu'on les voit souvent supporter les plus grands malheurs avec un courage supérieur. La duchesse ne cessait de me nommer son *ange tutélaire* envoyé de Dieu pour la protéger; elle était tellement inépuisable en exaltant mon courage, ma présence d'esprit, mon oubli de moi-même, que je commençais à en avoir honte

intérieurement. Qu'avais-je fait de si sublime? J'avais eu assez de sang-froid et de jugement pour prendre d'abord soin de ma propre personne, et ne m'étais pas montrée assez inhumaine pour abandonner une pauvre enfant, faible et sans secours.

» Lorsque la duchesse m'eut quittée, tous ceux qui étaient présents, depuis la gouvernante de la princesse jusqu'à la dernière fille de garde-robe, commencèrent à vanter ma *magnanimité* avec des expressions encore plus outrées que celles de leur maîtresse; ces gens se racontaient mutuellement tous à la fois les prodiges que j'avais faits. Je fus à la fin tellement excédée de ces bavardages, que je voulus essayer de leur dire exactement et sans métaphore, ce que j'avais fait et comment je l'envisageais; mais j'excitai seulement de nouveaux éloges avec des expressions plus fortes sur mon admirable modestie. Je finis donc par me taire et par me résigner à toutes ces apothéoses; c'était le seul moyen d'imposer silence aux serviles imitateurs de la duchesse. Cependant je souffrais toujours si horriblement, qu'on pouvait du moins, en toute justice, louer ma patience. Le chirurgien de la duchesse vint examiner mon

pied ; il n'y avait rien de cassé, mais il était entièrement démis et fortement enflé. Il le remit, en assurant que je serais rétablie en peu de jours ; mais il apporta pour condition expresse, que je me ménagerais le plus possible, et que je ne ferais aucun mouvement. Il ne fallait pas songer à me faire transporter chez mon père, d'autant plus que la duchesse insistait très-sérieusement pour que je restasse chez elle, et que je fusse soignée sous ses yeux. Une légère fièvre catarrhale, que la princesse Mathilde avait gagnée dans notre aventure nocturne, forçait déjà sa mère à prolonger son séjour à Hambourg, pour un temps indéterminé, d'autant que sa propre santé avait aussi souffert de la violente émotion qu'elle avait éprouvée dans cette fatale soirée. Elle se sentait faible, abattue, et s'exagérait peut-être le mal de sa situation, pour se dispenser de paraître aux autres fêtes qu'on se proposait de lui donner. Ma guérison faisait des progrès beaucoup plus lents que le chirurgien ne l'avait cru, je restai donc deux semaines entières chez la duchesse, et ce temps forme dans mon existence un point lumineux, dont le reflet éclaire encore le crépuscule de ma vieillesse. Je me trouvai



tout-à-coup, comme par magie, transportée dans un monde nouveau, toutes mes idées sur moi-même et sur la vie reçurent une nouvelle direction; tout ce qui jusqu'alors m'avait ébloui, disparut, au moins momentanément, de devant mes yeux. Malgré la bonté parfaite, l'amitié même que la duchesse me témoignait, je me trouvais tellement inférieure à elle, à tous égards, que je n'aurais jamais osé essayer de jouer en sa présence le rôle brillant auquel j'étais accoutumée. La modestie sérieuse, calme et presque timide de la princesse Louise sa fille aînée, qui était à peu près de mon âge, m'en imposait et me donnait une réserve qui jusqu'alors m'avait été inconnue. Je n'eus cependant pas recours à la dissimulation pour me montrer dans cette société différente de ce que j'étais réellement; au contraire, je restais franche, naturelle; comme je l'avais toujours été par caractère, et non par vertu. Je ne faisais que suivre mon habitude de me laisser entraîner par le moment présent et par mes alentours. J'étais avec la petite Mathilde, qui me témoignait un attachement passionné, un enfant gai et bruyant comme elle, tout comme en présence de la duchesse

et de la princesse Louise, j'avais le maintien modeste, réservé et sans prétention, par lequel elles se distinguaient.

«Aucun de mes adorateurs ne m'aurait reconnue, sous cette métamorphose, pour la même personne qu'ils avaient vue si décidée, si brillante encore dans la matinée qui précéda le feu d'artifice, et cependant je suis convaincue que jamais je n'ai été plus aimable que pendant mon séjour chez la duchesse. Je le sentais et je m'en réjouissais; mais je n'étais malheureusement pas assez sage pour en tirer une leçon bonne et durable.

«La suite qui accompagnait la duchesse dans ce voyage était aussi peu nombreuse que le permettait le haut rang de cette princesse. Outre les domestiques nécessaires pour le service, elle ne consistait qu'en une seule dame d'honneur élevée dès l'enfance avec la duchesse, et plutôt son amie; la gouvernante des jeunes princesses, un chambellan et un médecin. Le chambellan, M. le baron de Reineck, était un homme de moyen âge; il n'arriva que le lendemain du feu d'artifice. Un hasard imprévu lui avait fait rencontrer en route une sœur bien-aimée qu'il n'avait pas vue depuis long-temps, et

la duchesse lui avait permis de passer quelques jours avec elle, d'autant plus facilement que M. Adolphe de Léven, qu'elle avait aussi rencontré fortuitement au même endroit, lui avait offert de remplacer son ami de Reineck auprès d'elle pendant l'absence de celui-ci, ce jeune homme faisant également la même route, étant appelé par des affaires dans notre ville, où il devait séjourner quelque temps. La duchesse le connaissait déjà, il avait passé l'hiver précédent dans sa résidence; elle l'avait trouvé très-aimable, et fut charmée de l'avoir à sa suite pendant quelques jours; même après que le baron de Reineck fut arrivé, elle ne lui permit pas de prendre un autre logement que celui qu'il occupait dans son hôtel, et le sollicita de continuer à être des *nôtres*. J'ose me servir de cette expression, car moi aussi j'étais regardée comme faisant partie intégrante du petit cercle de la duchesse. Chaque soir on se rassemblait dans sa chambre, qui à cette heure-là était fermée à toute visite étrangère, sous prétexte de l'indisposition de la princesse Mathilde; on m'y transportait sur mon fauteuil avant que je pusse me soutenir. Que ces soirées étaient délicieuses! avec quelle

impatience n'attendais-je pas l'heure où la duchesse revenait de son dîner, auquel elle invitait chaque jour quelques-uns des hommes les plus marquans de la ville ! Avec quel ravissement ne voyais-je pas deux heidukes gigantesques, dans leur costume bigarré et presque théâtral, entrer dans mon appartement pour me transporter sur ma chaise longue dans celui de la duchesse !

» Le ton le plus parfait et le plus aimable régnait dans ces petites réunions ; cependant cette contrainte, cette étiquette que l'on croit toujours trouver auprès des grands, en était bannie.

» Chacun de nous contribuait à varier l'entretien par des discours sérieux ou de fines plaisanteries, par quelque art, quelque talent, par quelques discussions intéressantes ; la duchesse elle-même planait sur l'ensemble comme un génie bienfaisant et vivifiant. Jamais, ni avant ni après, je n'ai rencontré de femme qui sût mieux qu'elle diriger la conversation, sans prétention, avec autant de grâces, et de manière à ce que chacun fût pleinement satisfait et de soi-même et des autres ; jamais aucune qui possédât à un si haut degré l'art si difficile d'écouter. Elle

était ennemie déclarée de toutes ces petites *taquineries* que l'on se permet si volontiers dans la société, qui dégénèrent souvent en personnalités amères, et font le désespoir de ceux qui en sont les objets; mais la plaisanterie et l'esprit étaient toujours admis tant qu'ils amusaient et ne blessaient personne. Elle voulait que personne autour d'elle ne pût se croire négligé, opprimé, blessé dans ses droits et même dans ses sentimens.

» J'admirais sans cesse l'exemple qu'elle m'offrait; elle était si complètement différente de ces aimables Françaises que mon père m'avait souvent représentées et vantées comme des modèles de toutes les perfections ! Pour la première fois, mon âme conçut l'idée que la jeunesse, la beauté, l'esprit le plus orné et le plus brillant, le don de parler d'une manière intéressante sur chaque matière, ne constituent pas tout ce qu'il faut aux femmes pour être *aimables* et pour être *aimées*, et qu'avec des qualités moins éblouissantes, on peut atteindre plus sûrement à ce but et s'y maintenir plus long-temps, lorsque la bonté du cœur, une bienveillance vraie, un naturel franc et sans prétention, se font remarquer dans tout notre être par ceux qui

nous approchent. Adolphe occupait dans notre petit cercle la même ligne que la duchesse ; il était l'âme de nos réunions ; on voyait que, malgré sa jeunesse, il suivait avec une ferme assurance le chemin qu'il s'était tracé, sans se laisser égarer ou entraîner dans de fausses routes. Quoique son extérieur fût très-avantageux, et qu'il possédât plusieurs talens remarquables, on n'apercevait dans sa manière aucune trace, même la plus légère, de l'ambition de briller ou de se faire remarquer. La base de son caractère paraissait être un calme sérieux et réfléchi, qui ne lui permettait point de se mettre en avant ; il préférait toujours qu'on vint à lui, et ne faisait jamais un pas pour aller au-devant de l'admiration. Poli avec tout le monde, surtout avec les femmes, il restait cependant toujours éloigné de ce ton de fade galanterie qu'avaient adopté dans ces temps-là les hommes de tout âge ; il nous faisait l'honneur, ou nous rendait la justice de nous traiter, non comme des enfans, mais comme des êtres raisonnables. Sans avoir précisément beaucoup de vivacité dans l'imagination, il faisait l'ornement de toutes les conversations intéressantes ; car il possédait, à un haut degré, le don

de la parole. Dès qu'il était animé par quelque sentiment relevé, du nombre de ceux qui honorent la nature humaine, le charme de son éloquence entraînait même les auditeurs les plus froids, chacun sentait que ce n'était pas seulement le choix de ses phrases, le son si pur, si beau, si plein de sa voix, qui faisaient qu'on ne pouvait lui résister, mais que la conviction qu'il inspirait partait d'une source plus profonde. Ce qu'il disait n'était pas simplement le produit de son jugement si clair et si vrai, mais sortait de son cœur pour pénétrer immédiatement dans celui de ses auditeurs.

» Il avait beaucoup voyagé et vu tout ce que la terre contient de plus beau, de plus sublime; son génie lui avait appris à se l'approprier, autant pour étendre ses connaissances que pour les mettre en pratique. On voyait qu'il savait parfaitement ce que le monde était en droit d'espérer de lui, comme ce qu'il pouvait en attendre.

» Ne vous moquez pas de moi, mes chers enfans, si mon vieux cœur s'épanche encore avec tout le feu de la jeunesse, et peut-être trop longuement, sur les éloges de mon ami; croyez-en une femme qui, depuis tant

d'années, a perdu les préventions de l'amour, Adolphe était tel que je viens de vous le dépeindre; je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais rien qui puisse lui être comparé. Lorsqu'il faisait la lecture, ce qui, suivant les désirs de la duchesse, arrivait chaque jour au moins pendant une heure, comme mes regards et ceux de toute la compagnie étaient attachés sur ses lèvres, sur sa noble physionomie, si expressive ! C'est par lui que j'appris à connaître et à apprécier la poésie allemande, et cette harmonie dont notre langue, que j'avais trop négligée, est susceptible. Vous vous rappelez que jusqu'alors, grâces aux préjugés de mon père, je ne m'étais occupée que de la littérature française; à l'exception de quelques auteurs classiques italiens et anglais, presque tous nos auteurs allemands m'étaient restés inconnus, principalement les poètes, qui commençaient seulement à percer avec gloire les ténèbres obscurs dont la poésie était restée si longtemps enveloppée dans notre patrie. La duchesse, et plus encore Adolphe de Léven, jouissaient de mon agréable surprise; ils éprouvaient ce sentiment si bienfaisant, si bienveillant, avec lequel nous conduisons





à peu dans l'oubli ? On le nomme encore quelquefois par habitude, par une espèce de dévotion ; mais la plupart des jeunes gens n'ont pas lu une ligne de ses immortels ouvrages. Il en est de même de plusieurs autres, qu'à notre honte éternelle, les étrangers connaîtront bientôt mieux que nous ; tandis que nous dévorons les nouvelles productions du jour, les journaux, les almanachs, qui portent déjà en naissant le germe de leur décrépitude, et qui ne demandent même à vivre tout au plus que pendant l'année qui les voit naître.

» J'entendis lire avec un sentiment indéfinissable quelques chants de la *Messiede* de Klopstock, qui venait de paraître depuis peu, et les remarques qu'ils suggérèrent à la duchesse et à M. de Léven me frappèrent tout autant que l'ouvrage. Je n'avais point entendu jusqu'alors traiter de cette manière des sujets sacrés ; je ne comprenais pas même parfaitement ce qu'on en disait, et cependant en l'écoutant, j'éprouvais une émotion que je ne pouvais expliquer et que je n'avais jamais ressentie. Souvent je me croyais enlevée dans les régions célestes, Pour la première fois un rayon de cette su-

blime lumière qui réchauffe et console ma vieillesse, pénétra dans mon âme; il jette encore aujourd'hui une douce lueur d'espérance sur le grand voyage que je vais bientôt entreprendre.

» Quel que fût l'effet que produisaient sur mon âme ces lectures et ces entretiens, je dois cependant vous avouer que j'étais encore assez jeune fille, pour remarquer avec quelle expression de plaisir les yeux d'Adolphe se reposaient sur moi, lorsqu'il croyait n'être remarqué de personne; je voyais parfaitement que c'était à moi qu'il semblait adresser les passages les plus beaux, les plus délicats, les plus tendres, des poésies qu'il préférait, et qu'il savait par cœur; ses regards et l'accent qu'il y mettait, ne me laissaient là-dessus aucun doute. Si j'avais pu en avoir, le sourire malin des autres personnes, quelques remarques légères, auraient confirmé la vérité de mes observations. Il n'était point du tout aux petits soins avec moi, cependant on ne pouvait rien imaginer de plus adroit, de plus délicat, que les mille et mille attentions presque imperceptibles qu'il me témoignait sans cesse. Que de fois ne l'ai-je pas vu pâlir lorsqu'un faux mou-

vement me causait une nouvelle douleur, qui me faisait tressaillir ou pousser un cri plaintif. Cette voix prophétique qui s'est toujours fait entendre dans le cœur des jeunes filles depuis la création du monde, et qui y retentira jusqu'à la fin des siècles, me disait aussi que j'étais aimée, adorée par l'homme le plus distingué et le plus essentiel, auprès duquel tous mes autres adorateurs et admirateurs tombaient dans la poussière. Adolphe aussi lisait dans mon cœur, et je n'essayais même pas de l'en empêcher ; mais je ne m'avouais pas non plus que je le lui permisse, j'avais l'air de ne pas y faire attention. Nous étions tous les deux trop heureux de voir que par le sentiment nos âmes se comprenaient, se rapprochaient chaque jour davantage, qu'elles étaient sur le point de se confondre ; nous savions, nous sentions tout ce que nous étions l'un pour l'autre, mais pour rien au monde nous ne l'aurions exprimé. Le premier amour est long-temps avant de trouver des paroles, et il peut s'en passer.

» Oh ! que ne suis-je restée plus long-temps dans cette société ! comme ma vie aurait été différente ! Mais la princesse Mathilde

se rétablit ; la duchesse poursuivit son voyage, et je retournai, après deux trop courtes semaines, dans la maison de mon père ; au milieu de mes anciens alentours, je fus rendue à ma manière de vivre accoutumée. Je repris bientôt mon empire sur tout ce qui m'environnait ; il me semblait que je sortais d'un beau rêve ; mais le réveil même avait quelque chose de si agréable, que je ne pourrais pas, comme Caliban (1), pour me rendre-mir. J'avais même quelquefois, au milieu de mon bonheur, regretté d'être séparée de mon père, et de me trouver dans une certaine dépendance de la volonté d'autrui ; je trouvais que c'était, sinon pénible, du moins incommode ; ensuite Adolphe de Léven n'avait pas suivi la duchesse, il était resté ici, ainsi qu'il l'avait annoncé d'avance, pour terminer ses affaires. Il se fit présenter à mon père, dont il avait fait la connaissance chez la princesse, et dès lors il vint nous voir presque tous les jours.

Le cercle habituel de nos connaissances me vit revenir avec des transports de joie

(1) Personnage burlesque, dans la *Tempête* de Shakespeare.

et un redoublement d'égards, comme l'on en témoigne à une reine qui revient dans ses états après une longue absence. Le ton des gens de ma société n'avait point changé pendant ma retraite : des pointes dans le genre français, la même manière tranchante dans les jugemens sur tous les sujets, le même ton de persiflage, la plus impitoyable dérision sur ce qu'il y a de plus sacré, des épigrammes ou une basse flatterie; tout cela était encore chez nous à l'ordre du jour. Pendant des heures la conversation la plus animée roulait sur des riens; cependant quelquefois des hommes plus instruits, et mon père surtout, s'entretenaient d'une manière plus raisonnable, plus instructive, de sujets importants, relatifs à la nature de l'homme, aux beaux-arts, et aux sciences. La partie la plus jeune et la plus frivole de notre société, reculait devant ce genre d'entretien; Adolphe seul y prenait part avec le plus grand intérêt; quant à moi, suivant mon ancienne habitude, et n'étant plus retenue par le respect dû à une altesse, étant la seule souveraine, je me mêlais de toutes les conversations, de toutes les discussions ou sérieuses ou badines; je trouvais même sou-

vent un plaisir malin à tout embrouiller. Malheureusement n'étant ni arrêtée, ni contrariée, je revins à mes anciens penchans; chaque jour rejetait davantage dans l'ombre du passé le souvenir du meilleur temps de ma vie, et rendue à mes anciens entourages, gâtée par mon père, encensée par tous, je redevins très-promptement ce que j'avais été avant l'arrivée de la duchesse. Vous aurez de la peine à me croire, lorsque je vous dirai que je remarquai avec une joie secrète la surprise avec laquelle M. de Léven me vit dans la maison paternelle, si différente de ce que j'avais été auprès de la princesse et dans sa société; j'étais assez insensée pour prendre l'agitation évidente qu'il manifesta en faisant cette découverte pour un signe d'admiration et d'étonnement sur mon esprit, et dès lors ma manière devint chaque jour plus arrogante. D'un côté, le plaisir d'être applaudie par mon père, les éloges de notre cercle; de l'autre, le désir de me montrer toujours plus brillante, plus spirituelle aux yeux d'Adolphe, m'entraînaient à vouloir me surpasser chaque jour davantage, et à employer pour y parvenir tous les efforts de mes facultés intellectuelles. Je faisais de

l'esprit avec les plus habiles, je taquinais les plus faibles, je décidais en dernier ressort sur des choses que je ne pouvais savoir, et j'étais la première à rire aux éclats, quand je tombais dans de grossières erreurs, ou à les soutenir par des sophismes ou des plaisanteries absurdes. Je n'étais pas assez aveuglée pour ne pas apercevoir le chagrin profond qui n'ombrageait que trop souvent la belle physionomie d'Adolphe, mais quelques mots affables que je lui adressais, lorsqu'il s'y attendait le moins, une légère préférence que je lui accordais, sans qu'il l'eût recherchée, ne manquaient jamais de métamorphoser l'expression pénible de ses beaux traits en celle du plus tendre amour. Je croyais donc ne voir dans sa tristesse momentanée que l'effet de la jalousie qui accompagne ordinairement une grande passion, et j'en étais singulièrement flattée. Je sentais qu'il m'était attaché de toute son âme, et j'éprouvais un plaisir enfantin à le retenir comme un papillon lié par un fil, et se débattant sans pouvoir s'échapper; j'étais persuadée qu'il ne romprait jamais ce léger lien. Il paraissait se plaisir à le porter, puisqu'il revenait sans cesse. Et je n'avais plus de mère,



pas une amie qui fût assez sage pour m'avertir combien cet abus du pouvoir qu'un sort favorable m'avait donné sur l'âme la plus noble, était indigne de lui et de moi ! Cependant j'y jeignais en secret le but de former mon ami à ce ton léger dans la société, que je croyais le seul bon, et la seule qualité qui lui manquait pour être parfait à mes yeux. Dans le genre plus relevé, plus sérieux qui régnait chez la duchesse, je n'avais pas trouvé la moindre chose à blâmer dans sa manière, mais dans mon cercle il me paraissait souvent n'être pas assez animé, assez prompt à la repartie, et j'étais intérieurement au désespoir quand je croyais le voir surpassé à cet égard par les jeunes gens les plus insignifiants. Moi-même n'étais-je pas toujours brillante, et tout ce qui voulait avoir quelques rapports avec moi ne devait-il pas l'être aussi ?

Adolphe paraissait peu disposé à se conformer à mes desirs, à courir après ce clinquant superficiel, il restait tel qu'il avait toujours été ; et lorsque les faits dont j'étais entourée voulaient se donner quelques airs vis-à-vis de lui, ou semblaient vouloir trop

se familiariser, il savait prendre avec eux une attitude noble, un peu sévère, assez imposante, qui les tenait à la distance convenable. Ce n'était pas précisément ce que je voulais, cependant je ne pouvais pas en être fâchée, et je n'en devenais que plus fière de mon ami. Dans de pareils moments, Adolphe remarquait ma satisfaction, quoiqu'à peine je me l'avouasse à moi-même; cette découverte lui donna même un jour le courage de profiter de cet instant favorable pour me faire des représentations très-sérieuses, sur l'insipidité et la futilité de nos entretiens.

« Comment pouvez-vous, mademoiselle, me dit-il avec sentiment, ornée de tant de moyens, riche de tant de talens, vous amuser de la pauvreté intellectuelle de ces gens-là? Comment est-il possible que vous vous laissiez entraîner dans le tourbillon de ce mauvais genre? Je pourrais à la fin vous méconnaître dans ce misérable brouhaha, pour lequel vous avez trop d'indulgence, si le souvenir délicieux des beaux jours que j'ai passés avec vous n'était pas encore présent à mon cœur, avec tous leurs charmes. Jamais, jamais je n'oublierai cet heureux

temps ; faites-le renaître, vous le pouvez dès que vous le voudrez : redevenez seulement vous-même.

— Je le suis toujours, lui répondis-je en riant ; je suis née gaie, quoique je sache quelquefois être très-sérieuse ; mais j'ai, je l'avoue, la passion de m'amuser, et ce sont les sots et la sottise qui amusent le mieux.

— *La passion de vous amuser*, répéta Léven avec un peu d'amertume ; qu'appellez-vous donc *vous amuser* ? serait-ce oublier votre existence, et laisser s'écouler les jours l'un après l'autre dans un jeu sans but et sans utilité, pour qu'il ne reste aucune trace d'un de ces jours ? Oh ! mademoiselle, vous qui pourriez être si heureuse en rendant heureux tous ceux qui vous entourent ! » dit-il en rougissant ; puis entraîné, il ajouta avec l'expression de la plus profonde sensibilité : « Mina, chère Mina, puissiez-vous toujours jouir de la vie de manière à n'éprouver aucun regret ; puissiez-vous toujours avoir à votre disposition tout ce qu'elle offre de plus précieux ; puissent tous vos jours être une chaîne non interrompue de plaisirs dignes de vous, et... » Il hésita un instant, puis reprit du ton le plus calme :... « Mais vous amuser... Oh ! laissez,

aissez cette ivresse à tous ceux qui vous sont si inférieurs, à ces êtres insignifiants à qui vous permettez de voltiger autour de vous, malgré leur complète nullité.

— Croyez-vous donc, Léven, répondis-je amicalement, quoique dans le fond du cœur je ne fusse pas très-satisfaite; croyez-vous, en critiquant ces innocens amusemens, devenir vous-même très-amusant? vous regardez comme sérieux ce qui ne l'est pas du tout, et c'est ce qui est le plus plaisant; n'apprendrez-vous jamais à reconnaître vos amis même sous le masque?

— Mais s'ils sont masqués tous les jours, et tout le jour? » répondit-il...

» Je l'interrompis vivement, en riant : « C'est ce qu'on fait dans le carnaval; et la jeunesse est le carnaval de la vie. Contentez-vous d'être du petit nombre de ceux pour lesquels on aime à lever souvent le masque. A présent, monsieur le censeur, venez au piano pour m'accompagner l'élégie de Kleist, notre poète favori, et je vous promets en échange d'être aimable, à moins qu'il ne survienne quelque chose qui me fasse changer de manière. »

» Adolphe fit ce que je demandais avec une

physionomie qui exprimait en même temps le dépit et l'ambur, celle que nous aimons à regarder comme la preuve la plus certaine de notre empire, et je lui chantai, avec un triomphe secret et un malin sourire, les deux premiers vers de l'éloge :

« Elle fuit...., je suis perdu, un espace immense me sépare de mon amante. »

« Dès lors nous eûmes, presque tous les jours, des scènes pareilles, que Léon savait amener avec assez d'adresse. Souvent je voyais dans son regard et sur ses lèvres l'aveu sincère de son amour ; mon cœur battait en l'attendant ; mais un singulier mélange de fierté, d'embarras, de timidité, joint au sentiment que j'éprouvais moi-même pour lui, dont je ne voulais pas d'abord convenir, m'entraîna toujours à l'éviter, fût-ce même par la première plaisanterie qui me passait par la tête. Mon père, qui voyait bien aussi ce qui se passait dans nos cœurs, se réjouissait de notre inclination mutuelle, qui paraissait augmenter chaque jour, et rien n'échappait à sa sagacité, mais il croyait qu'il valait mieux ne rien faire, ni pour ni contre, et n'avoir pas l'air de s'en apercevoir. Il montrait beaucoup d'amitié à Adolphe, et dans

notre société on commença à me considérer comme sa fiancée, quoique je ne répondisse à toutes les plaisanteries aimables qu'on faisait à cet égard que par un dédaigneux sourire. D'ailleurs, j'écoutais tout ce qu'on en disait sans beaucoup y réfléchir; mon avenir se déployait à mes yeux dans un lointain immense; j'étais si heureuse dans le présent qui m'occupait, que je laissais couler le temps sans réflexion et sans souci. Adolphe devenait chaque jour plus concentré, plus sérieux, ce qui joint à plusieurs autres nuances dans sa conduite, aurait pu m'ouvrir les yeux sur les grands combats auxquels son âme était en proie, mais je ne m'apercevais de rien, je n'y voyais que de l'amour, et je ne voulais pas croire qu'il eût même l'idée de m'échapper.

» C'est ainsi qu'arriva le jour infortuné qui décida de mon avenir, sans que, dans mon aveuglement, j'en eusse la moindre idée. N'est-ce pas ce qui arrive toujours? Ne jouons-nous pas sans cesse comme des enfants sur le bord d'un précipice, en évitant ou même en repoussant durement la main qui voudrait nous garantir de la chute, parce qu'elle ne peut s'empêcher de nous saisir brusquement.

» Un soir notre cercle était plus nombreux qu'à l'ordinaire ; la conversation très-animée roulait sur un sujet qui alors occupait vivement tout le beau monde de la ville. Il s'agissait d'un jeune homme revenu depuis peu, après un séjour de plusieurs années dans les pays étrangers. Il avait habité long-temps Paris, et passé quelques mois à Rome ; il paraissait fait surtout pour donner le ton dans sa ville natale, ce qui était alors beaucoup plus facile qu'aujourd'hui. A présent tout le monde voyage, et cela rend plus indifférent pour les voyageurs, qui dans ma jeunesse attiraient beaucoup plus l'attention. Tel qui avait vu la ville de Paris, généralement reconnue alors pour la reine de toutes les cités et le centre du bon goût, avait un grand poids dans la société, et s'il arrivait de Rome, s'il pouvait parler de la mule du pape et du Colisée, il était regardé avec une timidité respectueuse, comme quelqu'un qui aurait exécuté une grande entreprise. M. de Weisnau, c'est ainsi que se nommait notre jeune voyageur, profitait de ce préjugé ; rien de tout ce qu'il voyait chez nous ne trouvait grâce à ses yeux ; il blâmait tout, trouvait tout ridicule, misérable, mesquin ; depuis les équi-

pages et les meubles jusqu'à la coiffure et la toilette des femmes, tout était pour lui un sujet de critique; en revanche, il était inépuisable quand il parlait des modes de Paris, toujours prêt à les citer comme les plus jolies, les plus ridicules. Tous nos jeunes gens étaient désespérés. Quoique nos artisans et nos modistes travaillassent nuit et jour, ils ne pouvaient suffire à toutes les commandes pour imiter ce que possédait l'élégant Weisnau, il aurait fallu la baguette d'une fée. Le sceptre de la mode était, il y a trente ou quarante ans, beaucoup plus despotique qu'à présent; si l'on s'écartait le moins du monde des lois les plus nouvelles de cette inconstante et capricieuse déesse, on n'osait pas se montrer, à moins qu'on n'eût tout-à-fait renoncé à l'élégance et au bon ton. On conçoit que ce merveilleux voyageur devait plaire à toutes les femmes. Celle avec qui M. de Weisnau s'entretenait un instant était trop heureuse; elle était au comble du bonheur, celle qui pouvait fixer ce beau papillon pendant quelques heures. Mais comment exprimer la félicité du petit nombre des femmes trop enviées, auxquelles il daignait confier une grande poupée portant plusieurs costumes



différens, qu'il avait rapportée de Paris, telle qu'on en expédiait chaque mois aux premières cours de l'Europe. Les élèves de M. de Weisnau, qui s'habillaient d'après ce modèle, se défiguraient par leur toilette au point d'être méconnaissables.

En général, ce jeune homme passait pour être non-seulement dans son extérieur la perle des élégans, mais on l'admirait généralement comme le petit-maitre le plus spirituel, le plus aimable, le plus accompl que l'on eût vu depuis cinquante ans; on citait les anecdotes les plus plaisantes, les bons mots les plus piquans, dont il était ou se disait l'auteur. M. de Léven, qui avait aussi voyagé et rencontré M. de Weisnau, était le seul qui ne fût pas chorus avec ses admirateurs; il déclarait hautement que c'était le fat le plus sot et le plus hardi qu'il eût vu, dont on s'était moqué fréquemment dans les grandes villes qu'il avait habitées avec lui, et qui, semblable à un perroquet ne savait que répéter les mots qu'il avait appris par cœur.

Je n'avais point encore vu ce héros du jour, et j'étais assez impartiale sur son compte. Comme je ne me souciais point

de sa poupée de mode, il était beaucoup moins séduisant pour moi. D'après tout ce que j'en entendais dire, même à ceux qui croyaient faire son éloge, j'étais plutôt disposée, au fond de mon cœur, à partager l'opinion qu'Adolphe de Léven avait de lui; mais il était à la mode, il était brillant, on ne pouvait le lui disputer, et je résolus, pour m'amuser, de l'attacher pour quelques instans à mon char de triomphe, dès que l'occasion s'en présenterait. Elle se présenta sans que je m'y attendisse; un de nos amis ayant ce soir-là même amené et présenté chez nous cette merveille. C'est tout au plus au théâtre, mes chers enfans, que vous pouvez prendre une idée de ce qu'était un merveilleux de ces temps-là, et encore serait-elle imparfaite; d'ailleurs cette espèce a, de nos jours, tout-à-fait disparu. Je félicite la génération actuelle et future de cette perte, quoique je ne puisse approuver sans restriction le genre qui a remplacé celui de ces caricatures. Mais la folie de l'importance des hommes de nos jours en politique, et dans les sciences, leur indifférence affectée pour les femmes, la négligence de leur toilette, ou l'adoption des costumes bizarres chez les

étudiants, quoique très-ridicule aussi, ne rabaisait pas autant l'homme. J'eus peine à m'empêcher d'éclater de rire lorsque je vis entrer ce personnage affecté, guindé, parfumé, qui commença à me saluer avec mille contorsions, qu'il prenait pour des grâces inimitables; puis s'approcha de moi pour me baiser la main, ainsi que l'exigeait alors l'usage général, et froissa le bas de ma robe en faisant cette cérémonie avec ses énormes ailes de pigeon et son toupet remonté, poudré à frimas de poudre à la maréchale. Je n'avais point encore vu de toilette d'homme aussi exagérée, ni entendu parler aussi rapidement et avec un grasseyement aussi marqué. Il avait appris à Paris le babil du grand monde, il disait quelquefois des bons mots assez saillans, dont il riait le premier pour montrer des dents très-soignées; il possédait surtout au plus haut degré ce ton suffisant et superficiel d'un persiflage qui ne ménageait rien, et que moi-même je savais si bien employer. Bientôt je fus entraînée par le désir de le persifler lui-même; nous nous emparâmes seuls tous les deux de la conversation, et les autres se contentèrent, pendant toute la soirée, d'applaudir par de

grands éclats de rire, et des monosyllabes d'approbation.

» Notre entretien prit insensiblement une tournure que je savais trop bien être particulièrement odieuse à mon ami ; mais j'étais trop fière pour ne pas la soutenir. Je ne voulus pas avoir l'air de céder au nouvel arrivé le dez de la conversation , et nous continuâmes, à l'envi l'un de l'autre, à tourner en ridicule, sans aucune retenue, tout ce que, suivant les prétendus progrès des lumières, les beaux esprits français taxaient de préjugés, et nous ne manquâmes pas en même temps de lancer des traits acérés contre quelques membres de la société qui n'étaient pas présens ce jour-là.

» Épargnez-moi, mes chers enfans, les détails d'un entretien que je ne pourrais vous répéter qu'avec une profonde douleur, que je voudrais pouvoir oublier, et que, malgré tous mes efforts, je ne puis effacer de ma mémoire. Un mauvais génie semblait s'être emparé de moi, je jouissais de mes succès ; l'attention soutenue que nous accordaient nos auditeurs, qui ne nous interrompaient de temps en temps que par de bruyans éclats de rire et des bravos, nous récompensait

de la peine que nous nous donnions pour faire de l'effet. Mon père même nous écoutait avec un sourire qui trahissait le plaisir qu'il y prenait, tandis qu'Adolphe devenait toujours plus sérieux et plus silencieux. Je voyais le dépit et l'indignation briller dans ses sombres regards, je lisais sur sa physionomie la douleur concentrée que lui causait ma conduite ; mais, insensée que j'étais ! je n'eus pas même l'idée de le ménager ; au contraire, ma fatale vanité m'entraîna à tenter de forcer son admiration en dépit de son mécontentement, et de juger de mon pouvoir sur son âme, en le ramenant ensuite à moi, en faisant cesser sa colère par quelques paroles amicales. J'étais dans une espèce d'étourdissement, mes plaisanteries devinrent plus vives, et ce fut au point qu'il ne lui fut plus possible de les supporter. J'étais assise dans le coin de la cheminée, séparée, par un écran et une petite table, du reste de la société qui formait vis-à-vis, et à quelque distance, un demi-cercle autour de moi. Adolphe cependant trouva moyen de venir se placer derrière mon fauteuil, de s'appuyer sur le dossier, et de me prier à voix basse de finir enfin cette singulière

conversation ; mais ce fut en vain, j'eus l'air de ne pas l'entendre. Ses instances devinrent plus pressantes, et bientôt se changèrent en conseils si sérieux, si positifs, que je fus à la fin piquée de trouver un mentor sévère dans celui que je croyais soumis en esclave à tous mes caprices. Enfin, entraîné par l'ardeur de ses sentimens, par son cœur revolté, par la peine qu'il éprouvait, par son ardent désir de me ramener à la raison..... ce fut dans ce singulier moment qu'il laissa échapper, pour la première fois, l'entier aveu de son ardent amour, au nom duquel il me suppliait de revenir à moi-même et à mon caractère. Ce moment fut pour moi le plus beau des triomphes, je venais d'obtenir ce que dans mes rêves les plus téméraires je n'aurais pas cru possible. Lui, Adolphe de Léven, venait, malgré son courroux, de plier sa fierté devant moi, et de reconnaître mon empire. Mon cœur, plein aussi de l'amour le plus passionné, volait au-devant du sien ; j'aurais tout donné pour pouvoir, dans ce moment, lui en faire l'aveu, lui dire sans témoin tout ce que j'éprouvais, tout ce que je pensais ; cependant un penchant invincible, le plaisir diabolique de jouir de tout

mon pouvoir, avant de le rendre maître souverain de mon cœur et de mes pensées, la certitude d'être aimée, me poussèrent à continuer ce funeste badinage; j'avais à présent la conviction de pouvoir, en un clin d'œil, métamorphoser ses tourmens en félicité suprême. Trop agitée pour savoir clairement ce que je faisais, cherchant à cacher le trouble et l'émotion que m'avait donnés l'aveu d'Adolphe, je passai la mesure, je causai beaucoup, je dis tout ce qui me passait par la tête, et fus si brillante, si animée, si inépuisable en traits d'esprit, en sautes, en épigrammes, que l'on m'écoutait avec un étonnement qui acheva de m'enivrer. Adolphe restait à sa place, immobile et comme pétrifié. Oh ! pourquoi un bon génie ne vint-il pas m'inspirer de cesser ce jeu cruel, tandis qu'il en était temps encore ? On aurait dit au contraire que, pour me punir de mon arrogance, j'étais tombée au pouvoir des puissances malfaisantes des enfers, qui savent faire tourner à notre perte, à la destruction de notre bonheur, les circonstances les plus imprévues. Ce fut certainement un mauvais sort et nullement l'effet de ma volonté, qui

me fit tout-à-coup tourner les traits de mes plaisanteries contre Adolphe lui-même ; je ne puis au moins me rendre compte comment cela arriva ; dans l'espèce d'égarement où l'avait jeté ma conduite, peut-être quelques mots irréfléchis qui lui échappèrent y donnèrent-ils lieu sans que je l'eusse cherché. Il n'aurait tenu qu'à lui, par un seul de ses regards, de nous forcer au silence ; mais il était trop ébranlé, trop ému jusqu'au fond de l'âme, pour être capable de faire retomber l'attaque sur ses adversaires, comme il l'aurait fait sûrement dans toute autre occasion.

• Ces froides et piquantes plaisanteries répugnaient trop à son cœur brûlant ; il essaya cependant de se défendre, mais vainement : pour la première fois de sa vie, il ne trouva pas le mot propre pour rendre ce qu'il voulait exprimer. Je vis son trouble et sa confusion ; le sentiment de ma gloire s'augmenta. Emportée par l'orgueil le plus effréné, je fus assez imprudente pour relever une de ses expressions qui prêtait au ridicule. Adolphe perdit presque contenance, mais ne répliqua rien, et me lança seulement un regard que je n'oublierai jamais. Tout-à-



coup il se fit un silence général très-pénible ; j'eus la pensée qu'on voulait le ménager pour l'amour de moi, j'oubliai que parmi les assistans aucun n'avait probablement le courage de provoquer son courroux en continuant de plaisanter comme moi. Adolphe était trop un objet d'envie pour tous les assistans ; ils avaient trop senti son immense supériorité pour le ménager, si on ne l'avait pas craint plus encore. Je levai les yeux, et le démon qui me les fascinait me fit voir un sourire malin et triomphant sur toutes les physionomies : lui seul restait sombre et privé de ses armes, au milieu de cette foule qui m'était odieuse. On se donnait les airs d'avoir pitié de lui et de vouloir l'épargner. Dans ce moment terrible, je sentis, pour la première fois bien profondément, combien je tenais à lui et combien j'étais coupable ! C'était moi, moi seule qui l'avais conduit à cette espèce d'humiliation. Dans une confusion inexplicable, en proie aux tourmens les plus aigus, ne sachant plus ce que je disais, et presque tentée de tomber à ses pieds pour lui demander pardon, poussée par le désespoir, je dis quelques mots sans suite, et sans doute si singuliers, qu'ils furent suivis par

des éclats de rire immodérés et prolongés de tous les assistans, et ce bruit vint frapper mes oreilles comme un coup de foudre : il s'adressait à mon unique ami, à celui que j'aimais avec une passion presque insensée; et c'était moi, moi qui l'avais livré à la dérision de tous ces êtres méprisables ! Adolphe releva la tête, les regarda avec dédain, et tous redevinrent muets ; il s'avança vers moi, me jeta aussi un regard pénétrant, saisit ma main, y posa ses lèvres brûlantes, et partit sans prononcer un seul mot, quittant le cercle où régnait alors le silence de la mort.

» La douleur la plus affreuse s'empara de mon âme et manqua de m'anéantir. J'avais perdu toutes mes idées ; je pourrais même dire que, pendant quelques minutes, ma vie fut suspendue, sans cependant perdre tout-à-fait connaissance. Mille pulsations précipitées semblaient me dire : « Tu l'as perdu pour toujours, tu t'es perdue toi-même, c'est uniquement par ta faute. » Angéline, Victorine, connaissez-vous des souffrances comparables à celles-là ? Non, celui qui ne connaît pas le remords déchirant ne connaît pas encore l'intensité du malheur. Je ne savais plus ce que je faisais ; je saisis machina-

lement un petit vase de très-belle porcelaine et de la forme la plus élégante, plein de différens airs, qui se trouvait sur la petite table devant moi ; il échappa à ma main tremblante, tomba à terre et se brisa. Je ne sais si ce fut involontaire, ou bien un mouvement de colère qui demandait à s'exhaler ; peut-être une espèce d'instinct qui me portait à détourner l'attention de dessus moi ; je ne sais, mais c'est au moins ce qui parut arriver. Chacun des assistans avait bien sans doute une idée vague du malheur que je venais d'éprouver, on était bien aise d'être détourné d'y penser, et de trouver au moins un sujet de conversation. Ma pâleur, mon tremblement avaient un motif apparent, et la société pouvait sortir de l'embarras silencieux qui s'en était emparé. On ne s'occupa plus que du petit Cupidon peint sur le vase, et qui gisait brisé à mes pieds, ce qui donna lieu à mille plaintes, à mille réflexions galantes, à mille mauvais jeux de mots sur l'amour blessé lui-même, sur la juste vengeance, etc., etc., etc., qui, malgré leur fadeur, me perçaient le cœur par la vérité de l'allusion. L'Amour de porcelaine n'était pas le seul que je venais de briser et d'anéantir.

» Cependant cet heureux incident avait donné une tournure différente à la conversation qui me remit peu à peu en état de reprendre, en apparence, assez de calme pour le reste de cette malheureuse soirée.

» Maintenant, mes chers enfans, en voilà assez pour aujourd'hui, » ajouta la tante en baissant la voix et quittant lentement son fauteuil. Elle embrassa les deux jeunes filles, qui fondaient en larmes, et arrêta long-temps ses regards si expressifs sur toutes les deux. On voyait qu'elle aurait voulu dire encore quelque chose, mais que sa voix s'y refusait; puis elle sortit en leur faisant signe de ne pas la suivre, et ne reparut plus de la soirée.

---

---

## CHAPITRE XI.

---

SUIVANT sa longue habitude, Mina de Falkenhayn était déjà, dès le lendemain à sept heures du matin, complètement habillée dans son fauteuil, quoique dans la maison Kleeborn, ainsi que dans toutes les grandes maisons de la ville, il fût à peine jour. Son regard était sombre, son cœur oppressé de mille souvenirs, son visage pâle, appuyé sur sa main blanche comme la neige et presque transparente. Elle s'efforçait depuis longtemps de fixer son attention sur un livre ouvert devant elle ; elle aurait voulu, à l'aide d'une lecture intéressante, réduire au silence l'écho de tant d'heures de douleur et d'affliction, qu'elle-même avait réveillé dans son âme par son récit du soir précédent. Elle fut donc surprise désagréablement lorsque sa femme-de-chambre vint lui annoncer un étranger qui demandait avec instance à être

admis chez elle, et qui attendait à la porte. Elle se sentait d'autant moins disposée à recevoir une visite à une heure aussi indue, qu'il lui parut que c'était un inconnu. Cette femme depuis long-temps à son service, ne l'avait jamais vu, mais elle dit à sa maîtresse que c'était un jeune homme, et qu'il avait l'air si distingué, qu'elle n'avait pas osé lui demander son nom.

Mina, triste et découragée, était déjà décidée à faire dire à cet importun que, n'étant pas levée, elle ne pouvait le recevoir, et le priait de revenir à une heure plus convenable, lorsqu'il lui vint tout-à-coup dans l'idée que cette heure si inusitée indiquait qu'il s'agissait de quelque chose de plus que d'une simple visite; et, craignant de perdre par un mouvement d'humeur l'occasion de rendre peut-être un service, elle donna l'ordre d'introduire l'étranger. Il entra, et à l'instant même elle reconnut avec beaucoup d'émotion, et presque de terreur, l'ami de sa Victorine, le jeune Raymond Holm.

Jamais peut-être deux personnes ne s'étaient rencontrées avec autant d'embarras que celles-ci, surtout la dame, deux fois au moins plus âgée que celui qui se trouvait

vis-à-vis d'elle, et qu'elle reçut en rougissant avec une émotion vraie. Cependant cet état si singulier fut de courte durée, Mina avait trop de pouvoir sur elle-même pour ne pas se remettre promptement; et peu de minutes après, elle et Raymond étaient ensemble comme d'anciennes connaissances.

Il s'excusa sur sa visite si matinale et si contraire à toutes les règles de l'étiquette, en alléguant premièrement que son vieux ami Muller l'avait assuré qu'il faisait jour chez M<sup>me</sup> la chanoinesse deux heures plus tôt que chez le reste de la famille, ensuite par son désir irrésistible de pouvoir l'entretenir sans être interrompu, et surtout sans être remarqué; puis il voulut, avec assez d'embarras, en venir au sujet qui l'amenait; mais la bonté prévenante de celle qui l'écoutait lui rendit cet aveu bien plus facile, en lui faisant entendre que sa nièce lui avait déjà confié le mystère de leur amour mutuel, et bientôt leur entretien fut exempt de cette gêne qui l'aurait rendu pénible. Ils se parlèrent avec un abandon réciproque de ce qui leur tenait si fort à cœur. Encouragé par l'affabilité pleine de dignité et de grâce de la tante de sa bien-aimée, Raymond lui

confia qu'une proposition du chef de sa maison, M. Fischer, qu'il ne pouvait ni refuser ni accepter sans le consentement de Victorine, l'avait déterminé, ne pouvant la voir elle-même ni lui écrire, à venir demander instantanément à sa tante son entremise. Il était question d'un très-long voyage sur mer qui n'était pas sans danger; M. Fischer désirait qu'il allât diriger par lui-même une entreprise importante de commerce dans une autre partie du monde; elle paraissait très-avantageuse, et si elle réussissait, comme M. Fischer n'en doutait pas, on lui promettait en récompense de l'associer pour un intérêt considérable à cette maison très en crédit. Après avoir expliqué à M<sup>me</sup> de Falkenhayn les périls ainsi que les avantages qui pouvaient en résulter pour lui, il ajouta :

« Dès que j'eus surmonté le premier mouvement de colère que les procédés de M. Kleeborn avaient naturellement excité chez moi, et que j'eus recouvré l'usage de mes sens, je pris la ferme et inébranlable résolution de persister dans la carrière dans laquelle j'étais entré, quoique j'eusse su mes désirs trompés, mes espérances détruites. L'homme ne doit pas se rendre lui-même le jouet du



hasard ; il ne doit pas tâtonner en aveugle, tantôt saisir tantôt lâcher ce qu'il espère obtenir, suivant les circonstances d'un moment d'espoir ou d'un moment d'humeur ; il doit s'attacher à ce qu'il a une fois entrepris, afin de sauver au moins du naufrage de ses espérances, le temps qui ne revient plus.

— Je suis ravie, dit la chanoinesse, de vous voir aussi ferme, et Victorine aussi... Elle hésita, et Raymond l'interrompit. « Oui, oui sûrement, s'écria-t-il, oui, je connais ma Victorine, jamais l'ombre d'un doute sur la noblesse, sur la constance de ses sentimens, ne viendra troubler mon avenir. Je le sais, Victorine m'est attachée indissolublement, et l'étranger que M. Kleeborn veut la forcer d'épouser n'obtiendra jamais sa main. Mais moi non plus, je ne l'obtiendrai jamais tant que son père vivra et s'y opposera ; elle n'est pas moins fidèle à son devoir filial qu'à son amour, et probablement notre vie s'écoulera lentement dans de vaines espérances, à moins qu'un bon génie ne donne une direction moins malheureuse à notre destinée. Mais je ne suis pas assez clairvoyant pour deviner comment cela pourrait

arriver, » ajouta-t-il avec un profond soupir et un regard douloureux.

Mina de Falkenhayn semblait être née pour consoler tous ceux qui l'approchaient : elle essaya donc aussi, et non sans quelque succès, de réconcilier son jeune et nouvel ami avec la vie et surtout avec son sort. Il fallait cependant peser, discuter et réfléchir mûrement avant de prendre une résolution fixe sur le grand voyage proposé ; elle demanda un peu plus de temps. Raymond la quitta, mais il revint les jours suivans, et toujours le matin à la même heure. La présence et toutes les qualités aimables de cette femme si rare l'attiraient irrésistiblement ; elle était l'élément qui, placé entre Victorine et lui, devenait leur point de contact. Lorsqu'elle lui parlait avec tant d'amitié, elle lui rappelait son père. Depuis que ce bon père lui avait été enlevé, personne ne lui avait témoigné un aussi tendre intérêt ; mais surtout un sentiment de douce mélancolie, et un attendrissement qui allait presque jusqu'aux larmes s'emparait de lui, lorsqu'il la regardait et qu'il trouvait dans ses traits altérés par l'âge, mais toujours beaux, et dans

l'expression d'esprit et de sensibilité de sa physionomie pâle et sérieuse, la ressemblance la plus frappante avec son amie, brillante encore de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Il lui paraissait alors que l'avenir soulevait le sombre voile qui le couvrait, et lui jetait un regard sévère et mystérieux, tandis que le temps destructif, en agitant autour de lui ses ailes rapides, semblait voltiger avec un bruit sourd, et l'avertissait de saisir d'une main sûre et ferme la vie et la jeunesse avant qu'il les entraînât.

La tante de Victorine s'attachait aussi de plus en plus à ce jeune homme, mais ce n'était pas seulement parce qu'elle apprenait à connaître mieux l'intérieur de son âme. On aurait dit qu'elle la jugeait d'après la sienne, et plutôt par le cœur que par le raisonnement, ainsi que les femmes le font toujours ; ce qui lui arrivait rarement. Son esprit si clair, si juste, si pénétrant, ne se laissait pas si facilement entraîner ; mais tout en Raymond, ses manières, son langage, son maintien, sa conduite, lui paraissait dans une harmonie parfaite avec ses propres pensées. Il lui semblait qu'elle le connaissait et l'aimait depuis long-temps, et qu'il

était déjà son proche parent. Un matin il fut retenu à son bureau, et ne put se rendre chez elle, il lui écrivit, et le bon Muller remit à la chanoinesse la lettre suivante :

« Il faut enfin, ma chère et noble protectrice, que je prenne un parti décisif pour mon voyage; le temps presse, et je ne puis éviter plus long-temps de donner une réponse positive aux amis qui me tendent la main pour assurer mon existence future d'une manière si obligeante. J'ai employé le silence et le calme de la nuit passée à réfléchir encore une fois sérieusement la proposition de M. Fischer m'offre la perspective d'un sort tout-à-fait indépendant, peut-être même brillant, que je pourrais partager avec Victorine, au moins après la mort de son père, en supposant même qu'il se décidât à la déshériter si elle se mariait avec moi. Peut-être n'insistera-t-il plus avec autant d'opiniâtreté sur l'union de sa fille avec le fils de son ami, lorsqu'il me saura parti pour long-temps, et Victorine réussira plus facilement à se délivrer des liens dont son père voudrait l'enchaîner. Je pars sans crainte; les prières de Victorine, et peut-être celles de son excel-

» lente tante me protégeront et me suivront ;  
» comme deux bons anges protecteurs , elles  
» veilleront sur moi et détourneront tous les  
» dangers dont les hommes ou les élémens  
» pourraient me menacer. Je vous prie donc,  
» ma respectable amie, de demander le plus  
» tôt possible la permission de Victorine pour  
» mon départ ; le premier jour du voyage  
» n'est-il pas celui qui nous rapproche du  
» retour ? Qui sait si, pendant mon absence,  
» le génie protecteur de notre amour ne réussira pas à tourner tout en notre faveur ?  
» Qui pourrait lui résister quand il prend  
» votre forme et votre heureux don de persuader ? etc., etc., etc. »

Quoique M<sup>me</sup> de Falkenhayn n'eût rien à opposer aux raisons que lui alléguait son jeune ami, elle ne put se décider qu'avec beaucoup de peine à remplir ses désirs et à déchirer le cœur de sa nièce chérie ; elle s'attendait à toute la violence de son désespoir. Quel fut donc son étonnement et presque son effroi, lorsqu'elle l'entendit donner son consentement au départ de Raymond, avec un calme et une fermeté inconcevables. L'esprit si vif de cette jeune fille commençait à trouver insupportable la monotonie de son

malheur, et le sentiment si pénible d'être en même temps si près et si séparée de celui qu'elle aimait de toute la force de son âme ; il en résultait une espèce de lutte continuelle entre l'obligation de tenir la parole qu'elle avait donnée de ne le pas voir, de ne point lui écrire, et le désir ardent de faire l'un ou l'autre. Toute espèce de changement dans son sort devait lui paraître avantageux, quel qu'il fût. Son imagination ardente, anticipant toujours sur l'avenir, ne trouvait dans le genre de vie uniforme d'un négociant aucun point où il fût possible de saisir et retenir l'image de l'être adoré qui ne pouvait se rapprocher d'elle ; où ses idées pouvaient-elles aller le chercher ? A la bourse, à son bureau, dans les rendez-vous d'affaires avec les commerçans ; jamais seul, jamais uniquement occupé d'elle et de son amour.

« Oui, ma tante, s'écria Victorine, il peut partir, ma bénédiction, mes prières, mes vœux, mon amour, le suivront partout et sans cesse. Il n'en est plus comme autrefois, lorsque je croyais qu'il voulait s'enfuir pour jamais à Odessa, par une générosité exagérée ; il s'éloigne, il est vrai, il se sépare de moi, mais il ne me fuit pas, il va où ses de-

voirs l'appellent ; il part pour revenir plus heureux. Dans la circonstance où nous sommes il m'est indifférent qu'il soit à mille lieues ou à mille pas de moi, cela m'est parfaitement égal, et je n'aurai pas le tourment de la possibilité de ce que je ne puis me permettre ; quelle que soit la distance qui nous séparera, il me semblera au contraire qu'il est plus près de moi. J'aime mieux me le représenter sur le tillac d'un vaisseau fendant les ondes sous la voûte azurée parsemée des étoiles de l'hémisphère méridional, et pensant à moi, qu'assis dans un triste et sombre bureau, forcé de s'occuper de calculs ; j'aime mieux que mon âme et ma pensée le suivent dans des climats étrangers, où sa curiosité et son génie trouveront un aliment et des distractions dans le mouvement qui va l'environner, qu'ici dans le désert sans forme et sans couleur de la vie monotone d'un commis-négociant. »

Victorine n'exigea qu'une seule chose ; mais ce fut avec sa fermeté habituelle, et Raymond fut d'accord avec elle dès qu'il fut informé de sa résolution : c'était de pouvoir passer une heure avec lui pour lui faire ses adieux ; mais avec le consentement de son

père et sous les yeux de sa tante, de cet ange gardien de sa vie et de son amour. En vain celle-ci s'épuisait-elle en motifs et en supplications pour les engager à s'épargner des momens aussi cruels; non-seulement ses avis ne furent pas écoutés, mais elle se vit obligée d'avoir une altercation assez vive avec M. Kleeborn pour obtenir son consentement à ce rendez-vous. L'éloquence de Raymond, à laquelle elle ne savait pas résister, la décida à se charger de cette tâche difficile. « Ne me forcez pas, lui disait-il, d'éviter comme un lâche la douleur; toute espèce de détour ne saurait s'accorder avec mes sentimens et m'est odieux. Quoi qu'il puisse arriver, je veux envisager l'affliction avec fermeté, dût-elle me conduire à ma perte. Tant de gens désirent une mort subite; dès mon enfance j'en ai eu horreur. Lorsqu'il faudra quitter la vie je souhaite que ce soit avec le plein usage de toutes mes facultés : je veux aller au-devant de l'immortalité; que mes regards puissent encore s'élever aux cieux, et rendre grâces au soleil, aux astres qui m'ont éclairé. C'est ainsi qu'à présent je veux, avant de partir, pour ne revenir jamais peut-être, regarder encore



avec des yeux pleins d'amour et de constance ceux de ma Victorine, qui sont pour moi le soleil d'une meilleure vie. Qui sait s'ils lui ront encore sur son Raymond ! mon voyage sera long, et mille dangers se presseront autour de moi ; mais ma courageuse amie m'en garantira par ses prières, et puisse-t-elle les ignorer ! »

---

---

## CHAPITRE XII.

---

« Le jeune Holm doit partir un de ces jours pour l'Angleterre et les Indes, à ce qu'on m'a positivement assuré, » dit un matin la tante à M. Kleeboørn, du ton le plus indifférent qu'elle put affecter. Elle avait l'intention d'entamer de cette manière un entretien qui pût l'amener à tenir la promesse qu'elle désespérait presque de pouvoir tenir; elle était même assez embarrassée sur la manière dont elle devait s'y prendre. Son beau-frère parut effrayé en l'entendant prononcer avec autant de calme ce nom qu'il n'avait pas encore eu le courage de proférer devant elle; il la regarda avec étonnement et en silence, ce qui lui permit de répéter ce qu'elle venait de dire; il prit enfin la parole :

« Holm ! s'écria-t-il avec joie ; le jeune Raymond Holm de la maison Fischer et compagnie ? Bon voyage ; je lui souhaite loin



répondre ; la  
 it de s'expri-  
 tucuse qu'elle  
 permit pas de  
 , d'autant plus  
 cer une nouvelle  
 ndant une grande  
 onsentement précis  
 ux amans, quoique  
 e serait la dernière.  
 réflexion il trouva une  
 l'air de n'avoir pas en-  
 aroles de sa belle-sœur.  
 lente fin, murmura-t-il  
 promenant ; aux grandes  
 loin, et l'on n'en revient  
 Falkenhayn n'eut garde de  
 mande, qu'il aurait eu peut-  
 age de rejeter ; elle avait *per-*  
*pas défendu*, cela lui suffisait.  
 de se rendre à la Bourse ; il  
 ajouter, et Mina se félicita d'a-  
 ment remporté la victoire. Elle  
 s assez équitable pour ne pas de-  
 que ce qui était nécessaire. Elle  
 oir obtenu par ce consentement ta-  
 encontenta, et résolut d'en profiter.

Le jour fixé pour le départ de Raymond arriva, Victorine et lui se revirent, ainsi qu'ils l'avaient désiré, quelques instans avant qu'il montât en voiture. Quel moment pour eux ! se retrouver pour se séparer. La félicité suprême et la plus déchirante douleur se rencontrèrent dans ce court espace. C'est ainsi que dans l'existence éphémère de quelques insectes les premiers mouvemens de la vie et l'immobilité de la mort se touchent. Heureux et désespérés, muets et cependant si éloquens, Victorine et Raymond restèrent près l'un de l'autre sans parler et s'entendant par le langage du cœur et des yeux. L'heure de la séparation sonna ; la tante écouta le son de l'horloge qui l'annonçait, avec un frisson douloureux. Jusqu'alors elle était restée assise et ensevelie dans ses souvenirs, elle leva les yeux et son regard tomba sur Raymond. Un rayon de soleil, perçant dans cet instant d'épais nuages dont le ciel était couvert, éclaira les nobles traits du jeune homme, sur lesquels une profonde douleur était empreinte. Mina se sentit très-émue ; sa main se porta involontairement sur son cœur, comme s'il venait d'être percé d'un coup mortel, tandis que ses yeux étaient attachés

sur Raymond. Un son plaintif, à moitié étouffé, sortit de sa poitrine, elle pâlit, elle quitta machinalement son siège, chancela, et fut sur le point de tomber. Victorine et Raymond se précipitèrent pour la retenir et la coucher sur un canapé, mais elle se remit à l'instant, et un torrent de larmes parut soulager son cœur oppressé. Raymond, qui la comprenait, posa encore une fois ses lèvres brûlantes sur les mains réunies de ces deux êtres chéris; il les pressa sur son sein agité, puis il sortit promptement. Elles le virent franchir le seuil de cette porte, qui de bien longtemps, et jamais peut-être, ne se rouvrirait pour lui; elles entendirent le bruit de ses pas retentir dans le long corridor; il s'éloignait rapidement. Victorine écouta sans dire un seul mot, jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus rien; alors elle se jeta sur le sein de sa tante, aussi émue qu'elle, et paraissant lutter contre une peine cruelle.

L'idée d'un voyage long et périlleux, qui, peu de semaines auparavant, avait jeté Victorine dans des angoisses presque mortelles, devenait dans cet instant une réalité; elle supportait cependant cette peine réelle avec plus de fermeté que celle qui était imaginaire; peut-être la pensée d'avoir provoqué ce cha-

grin elle-même et volontairement ne l'alégeait-elle pas moins que le tendre intérêt vraiment maternel de sa sensible amie, qui partageait si vivement ses peines. Elle joignait aussi à ces motifs de consolation l'espoir d'un heureux avenir acheté par ce sacrifice. Elle versait encore des larmes dans ses momens de solitude; et, lorsqu'elle était pendant quelques minutes livrée à ses pensées, elle croyait voir s'augmenter encore la distance qui séparait d'elle l'ami de son cœur. Sa santé n'exigeait plus de ménagemens, mais son âme avait besoin des plus tendres soins, et elle ne les trouvait que chez sa tante et chez Angéline; Agathe et Babet pouvaient maintenant sortir plus souvent pour aller passer les soirées chez de jeunes amies; la tante restait alors avec ses deux favorites, sans être importunée. Elle cédait volontiers à la prière qu'elles lui firent de leur raconter la fin de son intéressante histoire; elle reprit sa narration où elle l'avait interrompue le premier jour. Nous rendons son récit dans les mêmes termes, sans répéter les interruptions qu'il subit, soit par les observations des auditeurs, soit par d'autres causes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

66670072







